ANNA GAVALDA

JE VOUDRAIS QUE QUELQU'UN M'ATTENDE QUELQUE PART



LE DILETTANTE

ANNA GAVALDA

JE VOUDRAIS QUE QUELQU'UN M'ATTENDE QUELQUE PART

NOUVELLES



LA DILETTANTE

« Quand j'arrive à la gare de l'Est, j'espère toujours secrètement qu'il y aura quelqu'un pour m'attendre. C'est con. J'ai beau savoir que ma mère est encore au boulot à cette heure-là et que Marc n'est pas du genre à traverser la banlieue pour porter mon sac, j'ai toujours cet espoir débile. »

Les personnages de ces douze nouvelles sont pleins d'espoirs futiles, ou de désespoir grave. Ils ne cherchent pas à changer le monde. Quoi qu'il leur arrive, ils n'ont rien à prouver. Ils ne sont pas héroïques. Simplement humains. On les croise tous les jours sans leur prêter attention, sans se rendre compte de la charge d'émotion qu'ils transportent et que révèle tout à coup la plume si juste d'Anna Gavalda. En pointant sur eux ce projecteur, elle éclaire par ricochet nos propres existences.

Texte intégral ISBN : 978-2-290-31178-3

Pour ma sœur Marianne.

PETITES PRATIQUES GERMANOPRATINES

Saint-Germain-des-Prés ! ?… Je sais ce que vous allez me dire : « Mon Dieu, mais c'est d'un commun ma chérie, Sagan l'a fait bien avant toi et telllllement mieux ! »

Je sais.

Mais qu'est-ce que vous voulez… je ne suis pas sûre que tout cela me serait arrivé sur le boulevard de Clichy, c'est comme ça. C'est la vie.

Mais gardez vos réflexions pour vous et écoutez-moi car mon petit doigt me dit que cette histoire va vous amuser.

Vous adorez les petites bluettes. Quand on vous titille le cœur avec ces soirées prometteuses, ces hommes qui vous font croire qu'ils sont célibataires et un peu malheureux.

Je sais que vous adorez ça. C'est normal, vous ne pouvez quand même pas lire des romans Harlequin attablé chez Lipp ou aux Deux-Magots. Évidemment que non. Vous ne pouvez pas.

Donc, ce matin, j'ai croisé un homme sur le boulevard Saint-Germain.

Je remontais le boulevard et lui le descendait. Nous étions du côté pair, le plus élégant.

Je l'ai vu arriver de loin. Je ne sais pas, sa démarche peut-être, un peu nonchalante ou les pans de son manteau qui prenaient de l'aisance devant lui… Bref, j'étais à vingt mètres de lui et je savais déjà que je ne le raterai pas.

Ça n'a pas loupé[1], arrivé à ma hauteur, je le vois me regarder. Je lui décoche[2] un sourire mutin, genre flèche de Cupidon mais en plus réservé.

---

1 loupé : raté, manqué

Il me sourit aussi.

En passant mon chemin, je continue de sourire, je pense à La Passante de Baudelaire (déjà avec Sagan tout à l'heure, vous aurez compris que j'ai ce qu'on appelle des références littéraires ! ! !). Je marche moins vite car j'essaye de me souvenir… Longue, mince, en grand deuil… après je ne sais plus… après… Une femme passa, d'une main fastueuse, soulevant, balançant le feston et l'ourlet… et à la fin… Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais.

À chaque fois, ça m'achève.

Et pendant ce temps-là, divine candeur, je sens le regard de mon saint Sébastien (rapport à la flèche, eh ! il faut suivre hein ! ?) toujours dans mon dos. Ça me chauffe délicieusement les omoplates mais plutôt crever[3] que de me retourner, ça gâcherait le poème.

J'étais arrêtée au bord du trottoir à guetter le flot des voitures pour traverser à la hauteur de la rue des Saints-Pères.

Précision : une Parisienne qui se respecte sur le boulevard Saint-Germain ne traverse jamais sur les lignes blanches quand le feu est rouge. Une Parisienne qui se respecte guette le flot des voitures et s'élance tout en sachant qu'elle prend un risque.

Mourir pour la vitrine de chez Paule Ka. C'est délicieux.

Je m'élance enfin quand une voix me retient. Je ne vais pas vous dire « une voix chaude et virile » pour vous faire plaisir, car ce n'était pas le cas. Juste une voix.

— Pardon…

Je me retourne. Oh, mais qui est là ?… ma jolie proie de tout à l'heure.

Autant vous le dire tout de suite, à partir de ce moment-là, pour Baudelaire, c'est foutu[4].

— Je me demandais si vous accepteriez de dîner avec moi ce soir…

Dans ma tête, je pense « Comme c'est romantique…» mais je réponds :

---

2 décoche : fait

3 crever : mourir

4 foutu : fini

— C’est un peu rapide, non ?

Le voilà qui me répond du tac au tac et je vous promets que c’est vrai :

— Je vous l’accorde, c’est rapide. Mais en vous regardant vous éloigner, je me suis dit : c’est trop bête, voilà une femme que je croise dans la rue, je lui souris, elle me sourit, nous nous frôlons[5] et nous allons nous perdre… C’est trop bête, non vraiment, c’est même absurde.

— Qu’est-ce que vous en pensez ? Ça vous paraît complètement idiot ce que je vous dis là ?

— Non, non, pas du tout.

Je commençais à me sentir un peu mal, moi…

— Alors ?… Qu’en dites-vous ? Ici, là, ce soir, tout à l’heure, à neuf heures, à cet endroit exactement ?

On se ressaisit ma fille, si tu dois dîner avec tous les hommes auxquels tu souris, tu n’es pas sortie de l’auberge[6]…

— Donnez-moi une seule raison d’accepter votre invitation.

— Une seule raison… mon Dieu… que c’est difficile…

Je le regarde, amusée.

Et puis sans prévenir, il me prend la main :

— Je crois que j’ai trouvé une raison à peu près convenable…

Il passe ma main sur sa joue pas rasée.

— Une seule raison. La voilà : dites oui, que j’aie l’occasion de me raser… Sincèrement, je crois que je suis beaucoup mieux quand je suis rasé.

Et il me rend mon bras.

— Oui, dis-je.

— À la bonne heure ! Traversons ensemble, je vous prie, je ne voudrais pas vous perdre maintenant.

Cette fois c’est moi qui le regarde partir dans l’autre sens, il doit se frotter les joues comme un gars qui aurait conclu une bonne affaire…

Je suis sûre qu’il est drôlement content de lui. Il a raison.

Fin d’après-midi un petit peu nerveuse, il faut l’avouer.

---

5 frôler : toucher à peine

6 pas sortir de l’auberge : avoir des problèmes pour sortir d’une situation.

L'arroseuse arrosée ne sait pas comment s'habiller. Le ciré[7] s'impose.

Un peu nerveuse comme une débutante qui sait que son brushing est raté.

Un peu nerveuse comme au seuil d'une histoire d'amour.

Je travaille, je réponds au téléphone, j'envoie des fax, je termine une maquette pour l'iconographe (attendez, forcément… Une fille mignonne et vive qui envoie des fax du côté de Saint-Germain-des-Prés travaille dans l'édition, forcément…).

Les dernières phalanges de mes doigts sont glacées et je me fais répéter tout ce qu'on me dit.

Respire, ma fille, respire…

Entre chien et loup[8], le boulevard s'est apaisé et les voitures sont en veilleuse.

On rentre les tables des cafés, des gens s'attendent sur le parvis de l'église, d'autres font la queue au Beauregard pour voir le dernier Woody Allen.

Je ne peux pas décemment arriver la première. Non. Et même, j'arriverai un peu en retard. Me faire un tout petit peu désirer ce serait mieux.

Je vais donc prendre un petit remontant pour me remettre du sang dans les doigts.

Pas aux Deux-Magots, c'est légèrement plouc[9] le soir, il n'y a que des grosses Américaines qui guettent l'esprit de Simone de Beauvoir. Je vais rue Saint-Benoît. Le Chiquito fera très bien l'affaire.

Je pousse la porte et tout de suite c'est : l'odeur de la bière mélangée à celle du tabac froid, le ding ding du flipper, la patronne hiératique avec ses cheveux colorés et son chemisier en nylon qui laisse voir son soutien-gorge à grosses armatures, la nocturne de Vincennes en bruit de fond, quelques maçons dans leurs cottes tachées qui repoussent encore un peu l'heure

---

7 ciré : veste imperméable
8 chien et loup
9 plouc : pas à la mode

de la solitude ou de la bobonne[10], et des vieux habitués aux doigts jaunis qui emmerdent tout le monde avec leur loyer de 48. Le bonheur.

Ceux du zinc se retournent de temps en temps et pouffent entre eux comme des collégiens. Mes jambes sont dans l'allée et elles sont très longues. L'allée est assez étroite et ma jupe est très courte. Je vois leur dos voûté se secouer par saccades.

Je fume une cigarette en envoyant la fumée très loin devant moi. J'ai les yeux dans le vague. Je sais maintenant que c'est Beautiful Day[11], coté dix contre un qui l'a emporté dans la dernière ligne droite.

Je me rappelle que j'ai Kennedy et moi dans mon sac et je me demande si je ne ferais pas mieux de rester là.

Un petit salé aux lentilles et un demi-pichet de rosé… Qu'est-ce que je serais bien…

Mais je me ressaisis. Vous êtes là, derrière mon épaule à espérer l'amour (ou moins ? ou plus ? ou pas tout à fait ?) avec moi et je ne vais pas vous laisser en rade[12] avec la patronne du Chiquito. Ce serait un peu raide.

Je sors de là les joues roses et le froid me fouette les jambes.

Il est là, à l'angle de la rue des Saint-Pères, il m'attend, il me voit, il vient vers moi.

— J'ai eu peur. J'ai cru que vous ne viendriez pas. J'ai vu mon reflet dans une vitrine, j'ai admiré mes joues toutes lisses et j'ai eu peur.

— Je suis désolée. J'attendais le résultat de la nocturne de Vincennes et j'ai laissé passer l'heure.

— Qui a gagné ?

— Vous jouez ?

— Non.

— C'est Beautiful Day qui a gagné.

— Évidemment, j'aurais dû m'en douter, sourit-il en prenant mon bras.

---

10 Bobonne : épouse (péjoratif)
11 Beatiful Day : nom d'un cheval
12 en rade : laisser abandonner

Nous avons marché silencieusement jusqu'à la rue Saint-Jacques. De temps en temps, il me jetait un regard à la dérobée, examinait mon profil mais je sais qu'à ce moment-là, il se demandait plutôt si je portais un collant ou des bas.

Patience mon bonhomme, patience...

— Je vais vous emmener dans un endroit que j'aime bien.

Je vois le genre... Avec des garçons détendus mais obséquieux qui lui sourient d'un air entendu :

« Bonssouâr monsieur... (voilà donc la dernière... tiens j'aimais mieux la brune de la dernière fois...)... la petite table du fond comme d'habitude, monsieur ?... petites courbettes, (...mais où est-ce qu'il les déniche toutes ces nanas ?...)... Vous me laissez vos vêtements ? ? ? Très biiiiiien. »

Il les déniche dans la rue, patate[13].

Mais pas du tout.

Il m'a laissée passer devant en tenant la porte d'un petit bistrot à vins et un serveur désabusé nous a juste demandé si nous fumions. C'est tout.

Il a accroché nos affaires au portemanteau et à sa demi-seconde de désœuvrement quand il a aperçu la douceur de mon décolleté, j'ai su qu'il ne regrettait pas la petite entaille qu'il s'était faite sous le menton en se rasant tout à l'heure alors que ses mains le trahissaient.

Nous avons bu du vin extraordinaire dans de gros verres ballon. Nous avons mangé des choses assez délicates, précisément conçues pour ne pas gâter l'arôme de nos nectars.

Une bouteille de côte-de-Nuits, Gevray-Chambertin 1986. Petit Jésus en culotte de velours.

L'homme qui est assis en face de moi boit en plissant les yeux.

Je le connais mieux maintenant.

Il porte un col roulé gris en cachemire. Un vieux col roulé. Il a des pièces aux coudes et un petit accroc près du poignet droit. Le cadeau de ses vingt ans peut-être... Sa maman, troublée par sa moue un peu déçue, qui lui dit : « Tu ne le regretteras pas, va...» et elle l'embrasse en lui passant la main dans le dos.

---

13 patate : pomme de terre, ici, péjoratif, stupide.

Une veste très discrète qui n'a l'air de rien d'autre qu'une veste en tweed mais, comme c'est moi et mes yeux de lynx, je sais bien que c'est une veste coupée sur mesure. Chez Old England, les étiquettes sont plus larges quand la marchandise sort directement des ateliers des Capucines et j'ai vu l'étiquette quand il s'est penché pour ramasser sa serviette.

Sa serviette qu'il avait laissé tomber exprès pour en avoir le cœur net avec cette histoire de bas, j'imagine.

Il me parle de beaucoup de choses mais jamais de lui. Il a toujours un peu de mal à retrouver le fil de son histoire quand je laisse traîner ma main sur mon cou. Il me dit : « Et vous ? » et je ne lui parle jamais de moi non plus.

En attendant le dessert, mon pied touche sa cheville.

Il pose sa main sur la mienne et la retire soudain parce que les sorbets arrivent.

Il dit quelque chose mais ses mots ne font pas de bruit et je n'entends rien.

Nous sommes émus.

C'est horrible. Son téléphone portable vient de sonner.

Comme un seul homme tous les regards du restaurant sont braqués sur lui qui l'éteint prestement. Il vient certainement de gâcher beaucoup de très bon vin. Des gorgées mal passées dans des gosiers irrités. Des gens se sont étranglés, des doigts se sont crispés sur les manches des couteaux ou sur les plis des serviettes amidonnées.

Ces maudits engins, il en faut toujours un, n'importe où, n'importe quand.

Un goujat.

Il est confus. Il a un peu chaud tout à coup dans le cachemire de sa maman.

Il fait un signe de tête aux uns et aux autres comme pour exprimer son désarroi[14]. Il me regarde et ses épaules se sont légèrement affaissées.

— Je suis désolé... Il me sourit encore mais c'est moins belliqueux on dirait.

Je lui dis :

---

14 désarroi : perturbation

— Ce n’est pas grave. On n’est pas au cinéma. Un jour je tuerai quelqu’un. Un homme ou une femme qui aura répondu au téléphone au cinéma pendant la séance. Et quand vous lirez ce fait divers, vous saurez que c’est moi…

— Je le saurai.

— Vous lisez les faits-divers ?

— Non. Mais je vais m’y mettre puisque j’ai une chance de vous y trouver.

Les sorbets furent, comment dire… délicieux.

Revigoré, mon prince charmant est venu s’asseoir près de moi au moment du café.

Si près que c’est maintenant une certitude. Je porte bien des bas. Il a senti la petite agrafe en haut de mes cuisses.

Je sais qu’à cet instant-là, il ne sait plus où il habite.

Il soulève mes cheveux et il embrasse ma nuque, dans le petit creux derrière.

Il me chuchote[15] à l’oreille qu’il adore le boulevard Saint-Germain, qu’il adore le bourgogne et les sorbets au cassis.

J’embrasse sa petite entaille. Depuis le temps que j’attendais ce moment, je m’applique.

Les cafés, l’addition, le pourboire, nos manteaux, tout cela n’est plus que détails, détails, détails. Détails qui nous empêtrent.

Nos cages thoraciques s’affolent.

Il me tend mon manteau noir et là…

J’admire le travail de l’artiste, chapeau bas, c’est très discret, c’est à peine visible, c’est vraiment bien calculé et c’est drôlement bien exécuté : en le déposant sur mes épaules nues, offertes et douces comme de la soie, il trouve la demi-seconde nécessaire et l’inclinaison parfaite vers la poche intérieure de sa veste pour jeter un coup d’œil[16] à la messagerie de son portable.

Je retrouve tous mes esprits. D’un coup.

Le traître.

L’ingrat.

Qu’as-tu donc fait là malheureux ! ! !

---

15 chuchoter : parler tout bas
16 coup d’œil : regard bref

De quoi te préoccupais-tu donc quand mes épaules étaient si rondes, si tièdes et ta main si proche ! ?

Quelle affaire t'a semblé plus importante que mes seins qui s'offraient à ta vue ?

Par quoi te laisses-tu importuner alors que j'attendais ton souffle sur mon dos ?

Ne pouvais-tu donc pas tripoter[17] ton maudit bidule[18] après, seulement après m'avoir fait l'amour ?

Je boutonne mon manteau jusqu'en haut.

Dans la rue, j'ai froid, je suis fatiguée et j'ai mal au cœur.

Je lui demande de m'accompagner jusqu'à la première borne de taxis.

Il est affolé[19].

Appelle S.O.S. mon gars, t'as ce qu'il faut.

Mais non. Il reste stoïque.

Comme si de rien n'était. Genre je raccompagne une bonne copine à son taxi, je frotte ses manches pour la réchauffer et je devise sur la nuit à Paris.

La classe presque jusqu'au bout, ça je le reconnais.

Avant que je ne monte dans un taxi Mercedes noir immatriculé dans le Val-de-Marne, il me dit :

— Mais... on va se revoir, n'est-ce pas ? Je ne sais même pas où vous habitez... Laissez-moi quelque chose, une adresse, un numéro de téléphone...

Il arrache un bout de papier de son agenda et griffonne des chiffres.

— Tenez. Le premier numéro, c'est chez moi, le deuxième, c'est mon portable où vous pouvez me joindre n'importe quand...

Ça, j'avais compris.

— Surtout n'hésitez pas, n'importe quand, d'accord ?... Je vous attends.

Je demande au chauffeur de me déposer en haut du boulevard, j'ai besoin de marcher.

---

17 tripoter : manipuler
18 bidule : chose
19 affolé : paniqué

Je donne des coups de pied dans des boîtes de conserve imaginaires.

Je hais les téléphones portables, je hais Sagan, je hais Baudelaire et tous ces charlatans.

Je hais mon orgueil.

I.I.G

Elles sont bêtes ces femmes qui veulent un bébé. Elles sont bêtes.

À peine savent-elles qu'elles sont enceintes qu'immédiatement elles ouvrent grand les vannes : de l'amour, de l'amour, de l'amour.

Elles ne les refermeront plus jamais après.

Elles sont bêtes.

Elle est comme les autres. Elle croit qu'elle est enceinte. Elle suppose. Elle imagine. Elle n'est pas encore sûre-sûre mais presque.

Elle attend encore quelques jours. Pour voir.

Elle sait qu'un test de pharmacie genre Predictor coûte 59 francs. Elle s'en souvient du premier bébé.

Elle se dit : j'attends encore deux jours et je ferai le test.

Bien sûr elle n'attend pas. Elle se dit : qu'est-ce que c'est que 59 francs alors que peut-être, peut-être, je suis enceinte ? Qu'est-ce que c'est que 59 francs alors qu'en deux minutes je peux savoir ?

59 francs pour ouvrir enfin les vannes parce que ça commence à craquer derrière, ça bouillonne, ça tourbillonne et ça lui fait un peu mal au ventre.

Elle court à la pharmacie. Pas la pharmacie habituelle, une plus discrète où on ne la connaît pas. Elle prend un air détaché[20], un test de grossesse s'il vous plaît, mais son cœur bat déjà.

Elle rentre à la maison. Elle attend. Elle fait durer le plaisir. Le test est là, dans son sac sur le meuble de l'entrée et elle, elle s'agite un peu. Elle reste maître de la situation. Elle plie du

---

20 un air détaché : un air indifférent

linge. Elle va à la garderie chercher son enfant. Elle discute avec les autres mamans. Elle rit. Elle est de bonne humeur.

Elle prépare le goûter. Elle beurre des tartines. Elle s'applique. Elle lèche la cuillère de confiture. Elle ne peut pas s'empêcher d'embrasser son enfant. Partout. Dans le cou. Sur les joues. Sur la tête.

Il dit arrête maman, tu m'embêtes.

Elle l'installe devant une caisse de Legos et elle traîne encore un peu dans ses pattes.

Elle descend les escaliers. Elle tente d'ignorer son sac mais elle n'y arrive pas. Elle s'arrête. Elle prend le test.

Elle s'énerve avec la boîte. Elle arrache l'emballage avec ses dents. Elle lira le mode d'emploi tout à l'heure. Elle fait pipi au-dessus du truc. Elle le remet dans son capuchon, comme on bouche un stylo-bille. Elle le tient dans sa main et c'est tout chaud.

Elle le pose quelque part.

Elle lit le mode d'emploi. Il faut attendre quatre minutes et regarder les fenêtres témoins. Si les deux fenêtres sont roses, madame, votre urine est pleine d'HCG (hormone gonadotrope chorionique), si les deux fenêtres sont roses, madame, vous êtes enceinte.

Que c'est long quatre minutes. Elle va boire un thé en attendant.

Elle met la minuterie de cuisine pour les œufs à la coque. Quatre minutes… voilà.

Elle ne tripote pas le test. Elle se brûle les lèvres avec son thé.

Elle regarde les fissures de sa cuisine et elle se demande ce qu'elle va bien pouvoir préparer à dîner.

Elle n'attend pas les quatre minutes, de toute façon ce n'est pas la peine. On peut déjà lire le résultat. Elle est enceinte.

Elle le savait.

Elle jette le test tout au fond de la poubelle. Elle le recouvre bien avec d'autres emballages vides par-dessus. Car pour l'instant, c'est son secret.

Ça va mieux.

Elle inspire un grand coup, elle respire. Elle le savait.

C’était juste pour être sûre. Ça y est, les vannes sont ouvertes. Maintenant elle peut penser à autre chose.

Elle ne pensera plus jamais à autre chose.

Regardez une femme enceinte : vous croyez qu’elle traverse la rue ou qu’elle travaille ou même qu’elle vous parle. C’est faux. Elle pense à son bébé.

Elle ne l’avouera pas mais il ne se passe pas une minute pendant ces neuf mois sans qu’elle ne pense à son bébé.

D’accord elle vous écoute mais elle vous entend mal. Elle hoche[21] la tête mais en vérité, elle s’en fout.

Elle se le figure. Cinq millimètres : un grain de blé. Un centimètre : une coquillette. Cinq centimètres : cette gomme posée sur son bureau. Vingt centimètres et quatre mois et demi : sa main grande ouverte.

Il n’y a rien. On ne voit rien et pourtant elle touche souvent son ventre.

Mais non, ce n’est pas son ventre qu’elle touche, c’est lui. Exactement comme quand elle passe sa main dans les cheveux de l’aîné. C’est pareil.

Elle l’a dit à son mari. Elle avait imaginé tout un tas de manières possibles pour le lui annoncer joliment.

Des mises en scène, des tons de voix, des jouez-haut-bois-résonnez-musettes... Et puis, non.

Elle lui a dit un soir, dans le noir, quand leurs jambes étaient emmêlées mais juste pour dormir. Elle lui a dit : je suis enceinte ; et il l’a embrassée dans l’oreille. Tant mieux, il a répondu.

Elle l’a dit à son autre enfant aussi. Tu sais il y a un bébé dans le ventre de maman. Un petit frère ou une petite sœur comme la maman de Pierre. Et tu pourras pousser la poussette du bébé, comme Pierre.

Il a soulevé son pull et il a dit : il est où ? Il est pas là le bébé ?

Elle a fouillé[22] dans sa bibliothèque pour retrouver le J’attends un enfant de Laurence Pernoud. Le bouquin est un

---

21 hocher : faire signe oui de la tête

22 Fouiller : chercher

peu fatigué, il a servi à sa belle-sœur et à une copine entre-temps.

Tout de suite, elle va regarder à nouveau les photos qui sont au milieu.

Le chapitre c'est : Images de la vie avant la naissance, depuis « l'ovule entouré de spermatozoïdes » jusqu'à « six mois : il suce son pouce ».

Elle scrute les toutes petites mains qui laissent voir les vaisseaux par transparence et puis les sourcils, sur certains clichés, on voit déjà les sourcils.

Après elle va direct au chapitre : « Quand accoucherai-je ? ». Il y a un tableau qui donne la date de la naissance au jour près. (« Chiffres noirs : date du premier jour des règles. Chiffres en couleur : date probable de l'accouchement. »)

Ça nous fait donc un bébé pour le 29 novembre. Qu'est-ce que c'est le 29 novembre ? Elle lève les yeux et attrape le calendrier des Postes accroché à côté du micro-ondes… 29 novembre… saint Saturnin.

Saturnin, voilà autre chose ! se dit-elle en souriant.

Elle repose le livre au hasard. Il est peu probable qu'elle l'ouvre de nouveau. Parce que pour le reste : comment se nourrir ?, le mal au dos, le masque de grossesse, les vergetures, les relations sexuelles, votre enfant sera-t-il normal ?, comment préparer son accouchement ?, la vérité sur la douleur, etc. De tout cela, elle se moque un peu ou plutôt ça ne l'intéresse pas. Elle a confiance.

Les après-midi elle dort debout et elle mange de gros cornichons russes à tous les repas.

Avant la fin du troisième mois, c'est la première visite obligatoire chez le gynécologue. Pour les prises de sang, les papiers de la sécu[23], pour la déclaration de grossesse à envoyer à l'employeur.

Elle y va à l'heure du déjeuner. Elle est plus émue qu'elle n'en a l'air.

Elle retrouve le médecin qui a mis au monde son premier enfant.

---

23 sécu : sécurité sociale

Ils parlent un petit peu de choses et d'autres : et votre mari, le boulot ? et vos travaux, ça avance ? et vos enfants, l'école ? et cette école-là, vous pensez que ?

À côté de la table de consultation, il y a l'échographe. Elle s'installe. L'écran est encore éteint mais elle ne peut pas s'empêcher de le regarder.

D'abord et avant toute chose, il lui fait entendre le battement de ce cœur invisible.

Le son est réglé assez fort et ça résonne dans toute la pièce :

boum-boum-boum-boum-boum-boum.

Cette idiote, elle a déjà les larmes aux yeux.

Et puis il lui montre le bébé.

Un tout petit bonhomme qui bouge ses bras et ses jambes. Dix centimètres et quarante-cinq grammes. On voit très bien sa colonne vertébrale, on pourrait même compter les vertèbres.

Elle doit avoir la bouche grande ouverte mais elle ne dit rien.

Le docteur plaisante. Il dit : ha, j'en étais sûr, ça fait taire même les plus bavardes !

Tandis qu'elle se rhabille, il prépare un petit dossier avec des photos qui sont sorties de la machine. Et tout à l'heure, quand elle sera dans sa voiture, avant de démarrer, elle regardera longtemps ces photos et pendant qu'elle les apprendra par cœur, on n'entendra pas le bruit de sa respiration.

Les semaines ont filé[24] et son ventre a grossi. Ses seins aussi. Maintenant, elle met du 95 C. Impensable.

Elle est allée dans une boutique de future maman acheter des vêtements à sa taille. Elle a fait une folie. Elle a choisi une robe très jolie et assez chère pour le mariage de sa cousine fin août. Une robe en lin avec des petits boutons de nacre tout du long. Elle a longtemps hésité parce qu'elle n'est pas sûre d'avoir un autre enfant après. Alors évidemment, ça fait un peu chérot…

Elle cogite[25] dans la cabine d'essayage, elle s'emberlificote[26] dans ses comptes. Quand elle en ressort, avec la robe au bras et

---

24 filer : passer vite
25 Cogiter : réfléchir

l'hésitation au visage, la vendeuse lui dit : mais faites-vous plaisir ! D'accord, ça ne sert pas longtemps mais quel bonheur… En plus, une femme enceinte ne doit pas subir de contrariétés. Elle dit ça sur le ton de la plaisanterie mais n'empêche, c'est une bonne vendeuse.

Elle y pense alors qu'elle est dans la rue avec ce grand sac déraisonnable à la main. Elle a très envie de faire pipi. Normal.

En plus, c'est un mariage important pour elle parce que son fils est garçon d'honneur. C'est idiot mais ça lui fait drôlement plaisir.

Un autre motif de tergiversations à l'infini c'est le sexe de l'enfant.

Faut-il, oui ou non, demander si c'est une fille ou un garçon ?

C'est que le cinquième mois approche avec sa deuxième échographie, celle qui dit tout.

Dans le cadre de son boulot, elle a beaucoup de problèmes embêtants à régler et des décisions à prendre toutes les deux minutes. Elle les prend. Elle est payée pour ça.

Mais là… elle ne sait pas.

Pour le premier, elle avait demandé à savoir, d'accord. Mais là, elle s'en fiche tellement que ce soit une fille ou un garçon. Tellement.

Allez, elle ne demandera pas.

« Vous êtes sûre ? » a dit le docteur. Elle ne sait plus. « Écoutez, je ne vous dis rien et on verra bien si vous voyez quelque chose par vous-même. »

Il promène lentement la sonde sur son ventre plein de gel. Quelquefois, il s'arrête, il prend des mesures, il commente, quelquefois il passe vite en souriant, enfin il dit : ça va, vous pouvez vous relever.

« Alors ? » il demande.

Elle dit qu'elle a bien un doute mais elle n'est pas sûre. « C'est quoi ce doute ? » Ben… elle a bien cru voir une preuve de petit garçon non… ?

---

26 s'emberlificoter : avoir des difficultés

« Ah, je ne sais pas » répond-il la moue gourmande. Elle a envie de l'attraper par la blouse et de le secouer pour qu'il le dise, mais non. C'est la surprise.

L'été, un gros ventre, ça tient chaud. Sans parler des nuits. On dort si mal, aucune position n'est confortable. Mais bon.

La date du mariage approche. La tension monte dans la famille. Elle dit qu'elle se chargera des bouquets. C'est un travail parfait pour un cétacé de son espèce. On l'installera au milieu, les garçons lui apporteront ce dont elle aura besoin et elle embellira tout ce qui peut l'être.

En attendant elle court les marchands de chaussures pour trouver des « sandales blanches fermées ». C'est la mariée qui aimerait bien les voir tous chaussés pareil. Tu parles d'un pratique. Impossible de trouver des sandales blanches fin août. « Mais madame, on prépare la rentrée des classes maintenant. » Finalement elle a trouvé un truc pas très jojo et une taille au-dessus.

Elle regarde son grand petit garçon qui fait le fier devant les miroirs de la boutique avec son épée de bois coincée dans un passant de son bermuda et ses chaussures neuves. Pour lui ce sont des bottes intergalactiques à boucles laser, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Elle le trouve magnifique avec ses horribles sandales.

Soudain, elle reçoit un bon coup dans le ventre. Un coup de l'intérieur.

Elle percevait des secousses, des à-coups, des trucs en dedans mais là, pour la première fois, c'est clair et net.

— ... Madame ? Madame ?... Ce sera tout ?...

— Oui, oui bien sûr, excusez-moi.

— Mais il n'y a pas de mal, madame. Tu veux un ballon mon bichon ?

Le dimanche son mari bricole. Il aménage une petite chambre dans la pièce qui leur tenait lieu de lingerie. Souvent, il demande à son frère de lui donner un coup de main. Elle a acheté des bières et elle est toujours en train de houspiller[27] le petit pour qu'il ne traîne pas dans leurs pattes.

---

27 houspiller : secouer verbalement

Avant de se coucher il lui arrive de feuilleter des magazines de décoration pour trouver des idées. De toute façon, on n'est pas pressé.

Ils ne parlent pas du prénom parce qu'ils ne sont pas vraiment d'accord et comme ils savent très bien que c'est elle qui aura le dernier mot… à quoi bon ?

Le Jeudi 20 août, elle doit aller à la visite du sixième mois. La barbe.

Ça n'est vraiment pas le moment avec les préparatifs de la fête. Surtout que les fiancés sont allés le matin même à Rungis et ont rapporté des montagnes de fleurs. On a réquisitionné les deux baignoires et la piscine en plastique des enfants pour l'occasion.

Vers deux heures de l'après-midi, elle pose son sécateur, elle enlève son tablier et elle leur dit que le petit dort dans la chambre jaune. S'il se réveille avant son retour, est-ce que vous pouvez lui donner son goûter ? Non, non, elle n'oublie pas de rapporter du pain, de la Super glu[28] et du raphia.

Après avoir pris une douche ; elle glisse son gros ventre derrière le volant de sa voiture.

Elle appuie sur le bouton de l'autoradio et se dit que finalement, ça n'est pas si mal cette pause parce que beaucoup de femmes assises autour d'une table avec les mains occupées, ça en fait des histoires. Des grandes et des petites aussi.

Dans la salle d'attente, il y a déjà deux autres dames. Le grand jeu dans ce cas-là, c'est d'essayer de deviner d'après la forme de leur ventre à quel mois elles en sont.

Elle lit un Paris Match du temps de Moïse, quand Johnny Hallyday était encore avec Adeline.

Quand elle entre, c'est la poignée de main, vous allez bien ? Oui merci et vous ? Elle pose son sac et s'assied. Il pianote son nom sur l'ordinateur. Il sait maintenant à combien de semaines d'aménorrhée elle est et tout ce qui s'ensuit.

Après elle se déshabille. Il déroule du papier sur la table pendant qu'elle se pèse puis va prendre sa tension. Il va faire

---

28 super glu : colle très forte

une écho[29] rapide « de contrôle » pour voir le cœur. Une fois l'examen terminé, il retournera devant son ordinateur pour ajouter des trucs.

Les gynécologues ont un truc à eux. Quand la femme a calé[30] ses talons dans les étriers, ils posent tout un tas de questions inattendues pour qu'elle oublie, ne serait-ce qu'un instant, cette position si impudique.

Quelquefois ça marche un petit peu, le plus souvent, non.

Là, il lui demande si elle le sent bouger, elle commence à répondre avant oui mais maintenant moins souvent, elle ne va pas jusqu'au bout de sa phrase parce qu'elle voit bien qu'il ne l'écoute pas. Évidemment lui, il a déjà compris. Il tripote tous les boutons de son appareil pour donner le change mais il a déjà compris.

Il replace le monitoring d'une autre manière mais ses gestes sont si brusques et son visage si vieilli tout d'un coup. Elle se relève sur ses avant-bras et elle a compris aussi mais elle dit : qu'est-ce qui se passe ?

Il lui dit « Allez vous rhabiller » comme s'il ne l'avait pas entendue et elle, elle redemande encore : qu'est-ce qui se passe ? Il lui répond : « Il y a un problème, le fœtus n'est plus en vie. »

Elle se rhabille.

Quand elle revient s'asseoir, elle est silencieuse et son visage ne montre rien. Il tape plein de choses sur son clavier et en même temps, il passe des coups de téléphone.

Il lui dit : « On va passer des moments pas très rigolos ensemble. »

Sur le moment, elle ne sait pas quoi penser d'une phrase comme celle-ci.

Par « des moments pas très rigolos », il a peut-être voulu parler des milliers de prises de sang qui allaient lui laisser le bras tout abîmé, ou de l'échographie du lendemain, des images sur l'écran et toutes ces mesures pour comprendre ce qu'il ne comprendrait jamais. À moins que « des moments pas très

29 écho : échographie
30 calé : disposer fermement

rigolos » ce soit l'accouchement en urgence dans la nuit de dimanche avec un médecin de garde à moitié contrarié d'être encore réveillé.

Oui ça doit être ça ça « des moments pas très rigolos[31] », ça doit être accoucher dans la douleur et sans anesthésie parce que c'est trop tard. Avoir tellement mal qu'on se vomit dessus au lieu de pousser comme on vous l'ordonne. Voir votre mari impuissant et si gauche en train de vous caresser la main et puis finalement le sortir, ce truc mort.

Ou alors, « des moments pas très rigolos » c'est d'être allongée le lendemain dans la chambre d'une maternité avec le ventre vide et le bruit d'un bébé qui pleure dans la pièce d'à côté.

La seule chose qu'elle ne s'expliquera pas c'est pourquoi il a dit « on va passer des moments pas très rigolos ».

Pour l'instant, il continue à remplir son dossier et au détour d'un clic, il parle de faire disséquer et analyser le fœtus à Paris au centre de je-ne-sais-pas-quoi mais elle ne l'écoute plus depuis longtemps.

Il lui dit : « J'admire votre sang-froid ». Elle ne répond rien.

Elle sort par la petite porte de derrière parce qu'elle ne veut pas retraverser la salle d'attente.

Elle pleurera longtemps dans sa voiture mais il y a une chose dont elle est sûre c'est qu'elle ne gâchera[32] pas le mariage. Pour les autres, son malheur peut bien attendre deux jours.

Et le samedi, elle a mis sa robe en lin avec les petits boutons de nacre.

Elle a habillé son petit garçon et l'a pris en photo parce qu'elle sait bien qu'une tenue comme ça, de Petit Lord Fauntleroy, il ne va pas la garder longtemps.

Avant d'aller à l'église, ils se sont arrêtés à la clinique pour qu'elle prenne, sous haute surveillance, un de ces comprimés terribles qui expulsent tous les bébés, désirés ou non.

Elle a jeté du riz aux mariés et elle a marché dans les allées au gravier bien ratissé avec une coupe de champagne à la main.

---

31 rigolo : amusant
32 gâcher : pas réussir

Elle a froncé les sourcils quand elle a vu son Petit Lord Fauntleroy en train de boire du coca au goulot et s'est inquiétée des bouquets. Elle a échangé des mondanités puisque c'était l'endroit et le moment.

Et l'autre est arrivée comme ça, de nulle part, une jeune femme ravissante qu'elle ne connaissait pas, du côté du marié sûrement.

Dans un geste d'une spontanéité totale, elle a posé ses mains bien à plat sur son ventre et elle a dit : « Je peux ?... On dit que ça porte bonheur...»

Qu'est-ce que tu voulais qu'elle fasse ? Elle a essayé de lui sourire, évidemment.

CET HOMME ET CETTE FEMME

Cet homme et cette femme sont dans une voiture étrangère. Cette voiture a coûté trois cent vingt mille francs et, bizarrement, c'est surtout le prix de la vignette[33] qui a fait hésiter l'homme chez le concessionnaire.

Le gicleur droit fonctionne mal. Cela l'agace[34] énormément.

Lundi, il demandera à sa secrétaire d'appeler Salomon. Il pense un instant aux seins de sa secrétaire, très petits. Il n'a jamais couché avec ses secrétaires. C'est vulgaire et ça peut faire perdre beaucoup d'argent de nos jours. De toute façon, il ne trompe plus sa femme depuis qu'ils se sont amusés un jour, avec Antoine Say, à calculer leurs pensions alimentaires respectives pendant une partie de golf.

Ils roulent vers leur maison de campagne. Un très joli corps de ferme situé près d'Angers. Des proportions superbes.

Ils l'ont achetée une bouchée de pain[35]. Par contre les travaux...

Boiseries dans toutes les pièces, une cheminée démontée puis remontée pierre par pierre pour laquelle ils avaient eu le coup de foudre[36] chez un antiquaire anglais. Aux fenêtres, des tissus lourds retenus par des embrasses. Une cuisine très moderne, des torchons damassés et des plans de travail en marbre gris. Autant de salles de bains que de chambres, peu de meubles mais tous d'époque. Aux murs, des cadres trop dorés et trop larges pour des gravures du XIXe, de chasse essentiellement.

Tout cela fait un peu nouveau riche mais, heureusement, ils ne s'en rendent pas compte.

---

33 vignette : impôt annuel sur la valeur de la voiture
34 agacer : énerver
35 une bouchée de pain : (exp) pas cher
36 coup de foudre : tomber amoureux

L’homme est en tenue de week-end, un pantalon de vieux tweed et un col roulé bleu ciel en cachemire (cadeau de sa femme pour ses cinquante ans). Ses chaussures viennent de chez John Lobb, pour rien au monde il ne changerait de fournisseur. Évidemment ses chaussettes sont en fil d’Écosse et lui couvrent tout le mollet. Évidemment.

Il conduit relativement vite. Il est pensif. En arrivant, il ira voir les gardiens pour parler avec eux de la propriété, du ménage, de l’élagage[37] des hêtres, du braconnage... Et il déteste ça.

Il déteste sentir qu’on se fout de sa gueule[38] et c’est bien ce qui se passe avec ces deux-là qui se mettent au travail le vendredi matin en traînant les pieds parce que les patrons vont arriver le soir même et qu’il faut bien donner l’impression d’avoir bougé.

Il devrait les foutre[39] à la porte mais, en ce moment, il n’a vraiment pas le temps de s’en occuper.

Il est fatigué. Ses associés l’emmerdent, il ne fait presque plus l’amour à sa femme, son pare-brise est criblé de moustiques et le gicleur droit fonctionne mal.

La femme s’appelle Mathilde. Elle est belle mais on voit sur son visage tout le renoncement de sa vie.

Elle a toujours su quand son mari la trompait et elle sait aussi que, s’il ne le fait plus, c’est encore pour une histoire d’argent.

Elle est à la place du mort et elle est toujours très mélancolique pendant ces interminables allers-retours du week-end.

Elle pense qu’elle n’a jamais été aimée, elle pense qu’elle n’a pas eu d’enfants, elle pense au petit garçon de la gardienne qui s’appelle Kevin, et qui va avoir trois ans en janvier... Kevin, quel prénom horrible. Elle, si elle avait eu un fils, elle l’aurait appelé Pierre, comme son père. Elle se souvient de cette scène

---

37 élagage : coupe d’arbres

38 se foutre de sa gueule : se moquer

39 foutre : mettre

épouvantable quand elle avait parlé d'adoption… Mais elle pense aussi à ce petit tailleur vert qu'elle a entraperçu l'autre jour dans la vitrine de chez Cerruti.

Ils écoutent Fip. C'est bien, Fip : de la musique classique que l'on se sait gré de pouvoir apprécier, des musiques du monde entier qui donnent le sentiment d'être ouvert et des flashs d'information très brefs qui laissent à la misère à peine le temps de s'engouffrer dans l'habitacle.

Ils viennent de passer le péage. Ils n'ont pas échangé une seule parole et ils sont encore assez loin.

THE OPEL TOUCH

Telle que vous me voyez là, je marche dans la rue Eugène-Gonon.

Tout un programme.

Quoi, sans blague ? Vous ne connaissez pas la rue Eugène-Gonon ? Attendez, vous me faites marcher là ?

C’est une rue bordée de petites maisons en meulière avec des petits jardins en pelouse et des marquises en fer forgé. La fameuse rue Eugène-Gonon de Melun.

Mais si ! Vous savez Melun… Sa prison, son brie[40] qui gagnerait à être mieux connu et ses accidents de train.

Melun.

Sixième zone de la carte orange.

J’emprunte la rue Eugène-Gonon plusieurs fois par jour. Quatre en tout.

Je vais à la fac[41], je reviens de la fac, je mange, je vais à la fac, je reviens de la fac.

Moi à la fin de la journée, je suis crevée.

Évidemment ça n’a pas l’air mais il faut se rendre compte par soi-même. Prendre la rue Eugène Gonon de Melun quatre fois par jour pour aller à la fac de droit pour passer des examens pendant dix ans pour faire un métier dont on n’a pas envie… Des années et des années de Code civil, de droit pénal, de polycopiés, d’articles, d’alinéas, et de Dalloz en veux-tu en voilà. Et tout ça, tenez-vous bien, pour un métier qui m’ennuie déjà.

Soyez honnêtes. Reconnaissez que y’a de quoi être crevée à la fin de la journée.

Donc, là, telle que vous me voyez disais-je, j’en suis à mon trajet numéro trois. J’ai déjeuné et je repars d’un pas décidé

---

40 brie : type de fromage
41 fac : faculté

vers la faculté de droit de Melun, youpi. J'allume une cigarette. Allez, je me dis, c'est la dernière.

Je me mets à ricaner[42] tout bas. Si ce n'est pas la millième dernière de l'année…

Je longe les petites maisons de meulière. Villa Marie-Thérèse, Ma Félicité, Doux Nid. C'est le printemps et je commence à déprimer sérieusement. C'est pas la grosse artillerie : larmes de crocodile, pharmacie, plus manger et compagnie, non.

C'est comme ce trajet de la rue Eugène-Gonon quatre fois par jour. Ça me crève. Comprenne qui pourra.

Je vois pas le rapport avec le printemps là…

Attends. Le printemps, les petits oiseaux qui se chamaillent dans les bourgeons des peupliers. La nuit, les matous[43] qui font un raffut[44] d'enfer, les canards qui coursent les canardes au-dessus de la Seine et puis les amoureux. Me dis pas que tu les vois pas les amoureux, y'en a partout. Des baisers qui n'en finissent pas avec beaucoup de salive, la trique[45] sous les blue-jeans, les mains qui se baladent et les bancs tous occupés. Ça me rend dingue.

Ça me rend dingue[46]. C'est tout.

T'es jalouse ? T'es en manque ?

Moi ? Jalouse ? En manque ? Nonononon, voyons… tu plaisantes.

(-)

Pffffff, n'importe quoi. Manquerait plus que je sois jalouse de ces petits cons qui fatiguent tout le monde avec leur désir. N'importe quoi.

(-)

Mais si je suis jalouse ! ! ! Ça se voit pas peut-être ? Tu veux des lunettes ? Tu le vois pas que je suis jalouse, tellement que j'en crève, tu vois pas que je manque d'amoûôoûôûrrrrr.

---

42 ricaner : rire
43 matou : chat mâle
44 raffut : bruit
45 trique : état du sexe de l'homme en excitation
46 dingue : fou, folle

Tu le vois pas ça ? Eh ben, je me demande ce qu'il te faut…

Je ressemble à un personnage de Bretécher : une fille assise sur un banc avec une pancarte autour du cou : « je veux de l'amour » et des larmes qui jaillissent comme deux fontaines de chaque côté des yeux. Je m'y vois. Tu parles d'un tableau.

Ah non, là je ne suis plus dans la rue Eugène Gonon (j'ai ma dignité quand même), je suis à Pramod.

Pramod c'est pas difficile à imaginer, y'en a partout. Grand magasin, plein de vêtements pas trop chers, qualité médiocre, disons passable sinon je risque de me faire virer.

C'est mon petit boulot[47], ma tune[48], mes clopes[49], mes expressos, mes virées [50]nocturnes, ma lingerie fine, mon Guerlain, mes folies de blush[51], mes livres de poche, mon cinoche[52]. Tout, quoi.

Je déteste bosser[53] chez Pramod mais sans ça ? Je mets du Gemey qui pue à quatre quatre-vingt-dix, je loue des films au Vidéo Club de Melun et je note le dernier Jim Harrison sur le cahier des suggestions de la bibliothèque municipale ? Non, plutôt crever. Plutôt bosser chez Pramod.

Et même, en y réfléchissant bien, je préfère me cogner les dondons plutôt que l'odeur de graillon de chez Mc Donald's.

Le problème, c'est mes collègues. Vous me direz, mais ma fille, le problème c'est toujours les collègues.

OK mais vous, vous connaissez Marilyne Marchandize ? (Sans blague, c'est la gérante de Pramod Melun-centre-ville et elle s'appelle Marchandize… Ô destinée.)

Non, évidemment, vous ne la connaissez pas et pourtant, c'est la plus, c'est la plus… gérante des gérantes des Pramod de France. Et vulgaire avec ça, tellement vulgaire.

---

47 boulot : travail
48 Tune : argent
49 clope : cigarette
50 virée : sortie
51 Blush : maquillage
52 cinoche : cinéma
53 Bosser : travailler

J'arriverai pas à vous dire. C'est pas tant l'allure, quoique… ses racines noires et son portable sur la hanche ça me tue… Non c'est plutôt un problème de cœur.

La vulgarité du cœur, c'est un truc indicible.

Regardez-la, comment elle parle à ses employées. C'est nul. Elle a sa lèvre supérieure qui se rebique[54], elle doit nous trouver tellllllllement mais telllement connes. Moi, c'est pire, je suis l'intello. Celle qui fait moins de fautes d'orthographe qu'elle, et ça, ça la fait vraiment chier.

« Le magasin sera fermer du 1 au 15 Août. »

Attends ma grande… y'a un problème.

On t'a jamais appris à remplacer par un verbe du troisième groupe ? Dans ta petite tête décolorée tu te dis : « Le magasin sera mordu ou battu ou pris du 1 au 15 Août ». Tu vois, c'est pas compliqué, c'est un participe passé que ça s'appelle ! C'est pas formidable ça… ! ?

Ouh la la comment elle me regarde. La voilà qui refait son panneau :

« FERMETURE du magasin du 1 au 15 Août ». Je jubile.

Quand elle me parle sa lèvre reste en place mais ça lui coûte.

Notez qu'à part l'énergie dépensée pour gérer ma gérante, je me défends pas mal.

Donnez-moi n'importe quelle cliente, je vous l'habille de pied en cap. Sans oublier les accessoires. Pourquoi ? Parce que je la regarde. Avant de la conseiller, je la regarde. J'aime bien regarder les gens. Surtout les femmes.

Même la plus moche, il y a toujours quelque chose. Au moins l'envie d'être jolie.

« Marianne, je rêve, les bodys été sont encore dans la réserve. Faudrait peut-être s'y mettre…» Faut tout leur dire, c'est pas possible…

On y va, on y va. N'empêche[55].

Je veux de l'amour.

Samedi soir, ze saturday night fever.

---

54 rebique : relève

55 n'empêche : finalement

Le Milton, c'est le saloon des cow-boys de Melun ; je suis avec mes copines.

Heureusement qu'elles sont là. Elles sont mignonnes, elles rient fort et elles tiennent bien la route.

J'entends le crissement des GTI sur le parking, le pet pet pet des Harley trop petites et le clac des Zippos. On s'est fait offrir un cocktail de bienvenue trop sucré, ils ont dû mettre un max de grenadine pour faire des économies sur le mousseux et puis la grenadine, c'est connu, ça plaît aux filles... Je me dis mais qu'est-ce que je fous là ? J'ai les boules[56]. Les yeux me piquent. Heureusement que je porte des lentilles, avec la fumée, tout s'explique.

— Salut Marianne, tu vas bien ? me demande une minette[57] avec qui j'étais en terminale.

— Salut !... en avant pour les quatre bises... ça va. Ça fait plaisir de te revoir, il y avait si longtemps... Où tu étais passée ?

— Les autres t'ont pas dit ? J'étais aux States, attends, tu me croiras jamais, un plan d'enfer. L.A., une baraque, tu pourrais même pas imaginer. Piscine, jacuzzi, super vue sur la mer. Attends, le truc à mourir chez des gens hyper cool, pas du tout les Américains coincés[58] tu vois. Ah nan c'était trop fort.

Elle secoue son balayage[59] californien pour montrer son immense nostalgie.

— T'as pas rencontré Georges Clooney ?

— Attends là... pourquoi tu me dis ça ?

— Non, non, rien. Je croyais que, en plus, t'avais rencontré Georges Clooney c'est tout.

— T'es pas bien toi, elle conclut avant d'aller romancer son contrat de jeune fille au pair devant d'autres âmes plus candides.

Eh, regardez qui va là... C'est Buffalo Bill on dirait. Un garçon trop maigre avec une pomme d'Adam proéminente et un

---

56 avoir les boules : avoir l'angoisse
57 minette : fille
58 coincé : ici, conventionnel
59 balayage : coiffure

petit bouc savamment entretenu tout ce que j’aime s’approche de mes seins et cherche à entrer en contact avec eux.

Le mec : On s’est pas déjà vu quelque part ?

Mes seins : ...

Le mec : Mais si ! Je m’en rappelle maintenant, t’étais pas au Garage le soir d’Halloween ?

Mes seins :

Le mec qui ne se décourage pas : T’es française ? Do you understand mi ?

Mes seins :

Du coup, Buffalo relève la tête. Oh, tiens, t’as vu ?... j’ai un visage.

Il se gratte le bouc en signe de déconfiture (scritch scritch scritch) et semble plongé dans un abîme de réflexion.

— From where are you from ?

Wwwouaaaa Buffalo ! mais tu speak le grand canyon !

— Je suis de Melun, 4, place de la Gare et je préfère te prévenir tout de suite, je ne me suis pas fait installer la cibi[60] dans le balconnet[61].

Scritch scritch...

Il faut que je sorte, je ne vois plus rien, putain les lentilles qu’est-ce que c’est chiant.

En plus t’es grossière ma fille.

Je suis devant le Milton, j’ai froid, je pleure comme un bébé, je voudrais être n’importe où mais pas ici, je me demande bien comment je vais rentrer chez moi, je regarde les étoiles, y’en a même pas. Du coup je pleure encore plus.

Dans ces cas-là, quand la situation est à ce point désespérée, le truc le plus intelligent que je puisse faire... c’est ma sœur.

Dring driiiinng driiinng...

— Allo... (voix pâteuse)

— Allo, c’est Marianne.

— Quelle heure il est là ? Où tu es ? (voix agacée)

— Je suis au Milton tu peux venir me chercher ?

---

60 cibi : radio

61 balconnet : soutien-gorge

— Qu’est-ce qui se passe ? qu’est-ce que tu as ? (voix inquiète)

Je répète :

— Tu peux venir me chercher ?

Appel de phares au fond du parking.

— Allez monte ma grande, me dit ma sœur.

— Mais t’es venue en chemise de nuit de grand-mère ! ! !

— Ben j’ai fait au plus vite je te ferais remarquer !

— T’es venue au Milton avec la chemise de nuit transparente de Bonne-Maman ! lui dis-je en me bidonnant.

— Primo, je vais pas sortir de la voiture comme ça, secundo, elle est pas transparente, elle est ajourée, on t’a pas appris ça chez Pramod ?

— Mais si t’as une panne d’essence ? Sans compter qu’il y a sûrement des vieux prétendants à toi dans le coin[62]…

— Montre… où ça ? (intéressée)

— Regarde, là, c’est pas « Poêle Tefal » par hasard… ?

— Pousse-toi un peu… Ah si ! t’as raison… Mon Dieu qu’il est laid, il est encore plus laid qu’avant. Qu’est-ce qu’il a comme caisse maintenant ?

— Une Opel.

— Ah ! je vois, « The Opel touch » c’est marqué sur le pare-brise arrière…

Elle me regarde, on se marre[63] comme des baleines. On est ensemble et on se marre :

1) au bon temps

2) à « Poêle Tefal » (parce qu’il ne voulait surtout pas s’attacher)

3) à son Opel customisée

4) à son volant en moumoute[64]

5) à son perfecto qu’il ne met que le week-end et au pli impeccable de son jean 501 que sa maman réussit en appuyant bien fort sur le fer.

Ça fait du bien.

---

62 dans le coin : tout prés

63 se marrer : rire, s’amuser

64 moumoute : laine de mouton

Ma sœur, avec sa caisse[65] de bourge[66], fait crisser ses pneus sur le parking du Milton, les visages se retournent, elle me dit : « Je vais me faire engueuler par Jojo, ça les abîme…»

Elle rit.

J'enlève mes lentilles et j'incline le siège.

On entre sur la pointe des pieds parce que Jojo et les enfants dorment.

Ma sœur me sert un gin-tonic sans Schweppes et elle me dit :

— Qu'est-ce qui tourne pas rond ?

Alors moi je lui raconte. Mais sans trop y croire parce que ma sœur est assez nulle comme conseillère psychologique.

Je lui dis que mon cœur est comme un grand sac vide, le sac, il est costaud[67], y pourrait contenir un souk pas possible et pourtant, y'a rien dedans.

Je dis un sac, je ne parle pas des petits pochons minables[68] de supermarché qui craquent tout le temps, non. Mon sac… enfin comme je l'imagine… y ressemblerait plutôt à ces gros machins carrés, rayés blanc et bleu que les Grosses Mamas noires portent sur leur tête du côté de Barbès…

— Eh ben… on n'est pas dans la merde, me dit ma sœur en nous resservant un verre.

---

65 caisse : voiture

66 bourge : bourgeois(e)

67 costaud : robuste

68☐ minable : mauvais

AMBRE

J'ai baisé[69] des milliers de filles et la plupart, je ne me souviens pas de leur visage.

Je ne te dis pas ça pour faire le malin. Au point où j'en suis avec tout le fric [70]que je gagne et tous ces lèche-culs que j'ai sous la main, tu penses bien que j'ai plus besoin de caqueter dans le vide.

Je le dis comme ça parce que c'est vrai. J'ai trente-huit ans et j'ai oublié presque tout dans ma vie. C'est vrai pour les filles et c'est vrai pour le reste.

Ça m'est arrivé de retomber sur un vieux magazine du genre de ceux que tu peux te torcher[71] le cul avec et de me voir sur une photo avec une poule[72] à mon bras.

Alors je lis la légende et je me rends compte que la fille en question s'appelle Lœtitia ou Sonia ou je ne sais pas quoi, je regarde la photo encore une fois comme pour me dire : « Ah oui bien sûr Sonia, la petite brune de la Villa Barclay avec ses piercings et son odeur de vanille...»

Mais non. C'est pas ça qui me revient.

Dans ma tête je répète « Sonia » comme un con et je repose le magazine en cherchant une clope[73].

J'ai trente-huit ans et je vois bien que ma vie part en couilles[74]. Là-haut ça s'écaille tout doucement. Un coup d'ongle et c'est des semaines entières qui partent à la poubelle. Je vais même te dire, un jour où j'entendais parler de la guerre du Golfe, je me retourne et je dis :

69 baiser : faire l'amour
70 fric : argent
71 torcher : nettoyer
72 poule : ici, femme
73 clope : cigarette
74 couilles : testicules, ici : partir mal

— C’était quand la guerre du Golfe ?

— En 91, on me répond, comme si j’avais besoin du Quid pour une précision... Mais la vérité, putain, c’est que j’en avais jamais entendu parler.

À la poubelle la guerre du Golfe.

Pas vu. Pas entendu. Là, c’est toute une année qui ne me sert plus à rien.

En 1991, j’étais pas là.

En 1991, j’étais sûrement occupé à chercher mes veines et j’ai pas vu qu’y avait une guerre. Tu me diras je m’en fous. Je te dis la guerre du Golfe parce que c’est un bon exemple.

J’oublie presque tout.

Sonia, tu m’excuses mais c’est vrai. Je ne me souviens plus de toi.

Et puis j’ai rencontré Ambre.

Rien qu’à dire son nom, je me sens bien.

Ambre.

La première fois que je l’ai vue, c’était au studio d’enregistrement de la rue Guillaume-Tell. On était dans la colle[75] depuis une semaine et tout le monde nous prenait la tête avec des histoires sordides de fric parce qu’on était en retard.

On peut pas tout prévoir. Jamais. Là, on pouvait pas prévoir que le super mixeur qu’on avait fait venir à prix d’or des States pour faire plaisir aux grosses Westons de la maison de disques allait nous claquer[76] dans la main au premier rail.

— La fatigue et le décalage horaire n’ont pas dû l’arranger, a dit le toubib[77].

Évidemment, c’était des conneries, le décalage horaire n’avait rien à voir là-dedans.

Le ricain[78] avait simplement eu les yeux plus gros que le ventre et c’était tant pis pour lui. Maintenant il avait l’air d’un con avec son contrat « pour faire danser les petites Frenchies »...

---

75 colle : pas prêt

76 claquer : laisser

77 toubib : médecin

78 ricain : américain

C’était un sale moment. Je n’avais pas vu la lumière du jour depuis plusieurs semaines et je n’osais plus passer mes mains sur ma figure parce que je sentais que ma peau allait craquer ou se fissurer, ou un truc comme ça.

À la fin je n’arrivais même plus à fumer parce que j’avais trop mal à la gorge.

Fred me faisait chier depuis un moment avec une copine de sa sœur. Une fille photographe qui voulait me suivre pendant une tournée. En free-lance mais pas pour vendre les photos après. Juste pour elle.

— Eh Fred, lâche-moi avec ça...

— Attends, mais qu’est-ce que ça peut te foutre que je l’amène ici un soir, hein ? qu’est-ce que ça peut te foutre[79] ? !

— J’aime pas les photographes, j’aime pas les directeurs artistiques, j’aime pas les journalistes, j’aime pas qu’on soit dans mes pattes et j’aime pas qu’on me regarde. Tu peux comprendre ça, non ?

— Merde, sois cool, juste un soir, deux minutes. T’auras même pas à lui parler, si ça se trouve tu la verras même pas. Fais ça pour moi, merde. On voit que tu connais pas ma sœur.

Tout à l’heure je te disais que j’oubliais tout, mais ça, tu vois, non.

Elle est arrivée par la petite porte de droite quand tu regardes les tables de mixage. Elle avait l’air de s’excuser en marchant sur la pointe des pieds et elle portait un tee-shirt blanc avec des bretelles toutes fines. De là où j’étais, derrière la vitre, je n’ai pas vu son visage tout de suite mais quand elle s’est assise, j’ai aperçu ses tout petits seins et déjà, j’avais envie de les toucher.

Plus tard elle m’a souri. Pas comme les filles qui me sourient d’habitude parce qu’elles sont contentes de voir que je les regarde.

Elle m’a souri comme ça, pour me faire plaisir. Et jamais une prise ne m’a paru aussi longue que ce jour-là.

Quand je suis sorti de ma cage en verre, elle n’était plus là.

J’ai dit à Fred :

---

79 pouvoir foutre : quelle importance il y a

— C'est la copine de ta sœur ?
— Ouais.
— Comment elle s'appelle ?
— Ambre.
— Elle est partie ?
— Je sais pas.
— Merde.
— Quoi ?
— Rien.

Elle est revenue le dernier jour. Paul Ackermann avait organisé une petite sauterie[80] au studio « pour fêter ton prochain disque d'or », il avait dit, ce con. Je sortais de la douche, j'étais encore torse nu en train de me frotter la tête avec une serviette trop grande quand Fred nous a présentés.

J'avais du mal à dire un truc. C'était comme si j'avais quinze ans et je laissais traîner la serviette par terre.

Elle m'a encore souri, pareil que la première fois.

En me montrant une basse, elle m'a dit :

— C'est votre guitare préférée ?

Et moi je ne savais pas si j'avais envie de l'embrasser parce qu'elle n'y connaissait rien ou si c'était parce qu'elle me disait « vous » alors que tout le monde me dit « tu » en me tapant sur le ventre…

Depuis le président de la République jusqu'au dernier des trous du cul, tous, ils me disent « tu » comme si on avait gardé les cochons ensemble.

C'est le milieu qui veut ça.

— Oui, je lui ai répondu, c'est celle que je préfère.

Et je cherchais des yeux quelque chose à me mettre sur le dos.

Nous avons parlé un petit peu mais c'était difficile car Ackermann avait fait venir des journalistes, et ça, j'aurais dû m'en douter[81].

Elle m'a demandé pour la tournée et moi je disais « oui » à toutes ses paroles en regardant ses seins en douce. Ensuite elle

80 sauterie : fête
81 en douter : le savoir

m'a dit au revoir et moi je cherchais Fred partout, ou Ackermann ou le premier venu pour casser la gueule à quelqu'un parce que ça débordait à l'intérieur.

La tournée comptait une dizaine de dates et presque toutes en dehors de la France. On a fait deux soirs à la Cigale et le reste, je mélange tout. Il y a eu la Belgique, l'Allemagne, le Canada et la Suisse mais ne me demande pas l'ordre, je serais pas capable de te le donner.

En tournée, je suis fatigué. Je fais ma musique, je chante, j'essaye de rester clean au maximum et je dors dans le Pullman.

Même quand j'aurai un anus en or massif je continuerai à roader avec mes musicos dans un Pullman climatisé. Le jour où tu me vois prendre l'avion sans eux et leur serrer la paluche[82] juste avant de monter en scène, tu me préviens parce que ce jour-là, ça voudra dire que j'ai plus rien à foutre ici et qu'il est temps pour moi d'aller planter mes choux[83] ailleurs.

Ambre est venue avec nous mais je ne l'ai pas su tout de suite.

Elle a pris ses photos sans qu'on s'en rende compte. Elle vivait avec les choristes. On les entendait glousser[84] quelquefois dans les couloirs des hôtels quand Jenny leur tirait les cartes. Quand je l'apercevais, je relevais la tête et j'essayais de me tenir droit mais je ne suis jamais allé vers elle pendant toutes ces semaines.

Je ne peux plus mélanger le boulot et le sexe, j'ai vieilli.

Le dernier soir, c'était un dimanche. On était à Belfort parce qu'on voulait finir en beauté[85] avec un concert spécial pour le dixième anniversaire des Eurock.

Je me suis assis près d'elle pour le dîner des adieux.

C'est une soirée sacrée qu'on respecte et qu'on se garde rien que pour nous : les machinos, les techniciens, les musiciens et tous ceux qui nous ont aidés pendant la tournée. C'est pas le moment de venir nous faire chier avec une starlette ou des

---

82 paluche : main
83 planter mes choux : s'installer
84 Glousser : cris de femmes
85 finir en beauté : bien finir

correspondants de province, tu vois... Ackermann lui-même aurait pas idée de sonner Fred sur son portable pour prendre des nouvelles et redemander le chiffre des entrées payantes.

Il faut dire aussi que, généralement, c'est assez mauvais pour notre image.

Entre nous, on appelle ça les soirées tue-mouches et ça veut tout dire.

Des tonnes de stress qui disparaissent, la satisfaction du boulot terminé, toutes ces bobines bien au chaud dans leur boîte et mon manager qui se met tout juste à sourire pour la première fois depuis des mois, ça fait trop d'un coup et ça dégénère facilement...

Au début j'ai bien essayé de baratiner[86] Ambre et puis quand j'ai compris que j'étais trop parti pour la baiser convenablement, j'ai laissé tomber.

Elle n'en a rien laissé voir mais je sais qu'elle avait bien compris la situation.

À un moment, quand j'étais dans les chiottes[87] du resto, j'ai prononcé lentement son nom devant la glace au-dessus des lavabos mais au lieu de respirer un bon coup et de m'asperger la gueule avec de l'eau froide pour aller lui dire en face : « Quand je te regarde, j'ai mal au bide[88] comme devant dix mille personnes, s'il te plaît, arrête ça et prends-moi dans tes bras...» eh bien non, au lieu de faire ça, je me suis retourné et j'en ai pris pour deux mille balles[89] de partance auprès du revendeur de service.

Des mois ont passé, l'album est sorti... Je ne t'en dirai pas plus, c'est une période que je supporte de plus en plus mal : quand je n'arrive plus à être seul avec mes questions inutiles et ma musique.

C'est encore Fred qui est venu me chercher avec son Vmax noir pour m'emmener auprès d'elle.

Elle voulait nous montrer son travail sur la tournée.

---

86 baratiner : dire n'importe quoi
87 chiottes : water
88 bide : ventre
89 balles : ici, euros

J'étais bien. J'étais content de retrouver Vickie, Nath et Francesca qui chantaient en live avec moi. Toutes, elles traçaient leur chemin ailleurs maintenant. Francesca voulait un album pour elle toute seule et, encore une fois, je lui ai promis, à genoux, de lui composer des trucs inoubliables.

Son appartement était minuscule et on se marchait tous sur les pieds. On buvait une espèce de tequila rose que le voisin de palier avait bidouillée[90]. C'était un Argentin qui mesurait au moins deux mètres, il souriait tout le temps.

J'étais baba[91] devant ses tatouages.

Je me suis levé. Je savais qu'elle était dans la cuisine. Elle m'a dit :

— Tu viens m'aider ?

Je lui ai dit non.

Elle m'a dit :

— Tu veux voir mes photos ?

J'avais encore envie de dire non mais j'ai fait :

— Ouais, j'aimerais bien.

Elle est partie dans sa chambre. Quand elle est revenue, elle a fermé la porte à clef et elle a foutu tout ce qu'il y avait sur la table par terre avec son bras. Ça a fait pas mal de boucan à cause des plateaux en aluminium.

Elle a posé son carton à dessin bien à plat, et elle s'est assise en face de moi.

J'ai ouvert son bazar et je n'ai vu que mes mains.

Des centaines de photos en noir et blanc qui ne représentaient que mes mains.

Mes mains sur les cordes des guitares, mes mains autour du micro, mes mains le long de mon corps, mes mains qui caressent la foule, mes mains qui serrent d'autres mains dans les coulisses, mes mains qui tiennent une cigarette, mes mains qui touchent mon visage, mes mains qui signent des autographes, mes mains fiévreuses, mes mains qui supplient, mes mains qui lancent des baisers et mes mains qui se piquent aussi.

---

90 bidouillé : arrangé
91 baba : admiratif

Des mains grandes et maigres avec des veines comme des petites rivières.

Ambre jouait avec une capsule. Elle écrasait des miettes.

— C'est tout ? je lui ai dit.

Pour la première fois, je la regardais dans les yeux pendant plus d'une seconde.

— Tu es déçu ?

— Je ne sais pas.

— J'ai pris tes mains parce que c'est la seule chose qui ne soit pas déglinguée chez toi.

— Tu crois ?

Elle a fait oui en bougeant sa tête et je sentais l'odeur de ses cheveux.

— Et mon cœur ?

Elle m'a souri et s'est penchée au-dessus de la table.

— Il n'est pas déglingué[92], ton cœur ? elle a répondu avec une petite moue qui doute.

On entendait des rires et des petits coups de poing derrière la porte. Je reconnaissais la voix de Luis qui gueulait[93] : « on a besoine des glaçonnes ! »

J'ai dit :

— Faut voir...

On avait l'impression qu'ils allaient défoncer la porte avec leurs conneries.

Elle a posé ses mains sur les miennes et elle les a regardées comme si elle les voyait pour la première fois. Elle a dit :

— C'est ce qu'on va faire.

---

92 déglingué : en mauvais état

93 gueuler : crier fort

PERMISSION

À chaque fois que je fais quelque chose, je pense à mon frère et à chaque fois que je pense à mon frère, je me rends compte qu'il aurait fait mieux que moi.

Ça fait vingt-trois ans que ça dure.

On ne peut pas vraiment dire que ça me rende amer, non, ça me rend juste lucide.

Là, par exemple, je suis dans le train corail numéro 1458 en provenance de Nancy. Je suis en permission, la première depuis trois mois.

Bon, déjà, je fais mon service militaire comme simple grouillot[94] alors que mon frère, lui, il a eu les EOR, il a toujours mangé à la table des officiers et il rentrait à la maison tous les week-ends. Passons là-dessus.

J'en reviens au train. Quand j'arrive à ma place (que j'avais réservée dans le sens de la marche), il y a une bonne femme assise avec tout son bazar de broderie étalé sur ses genoux. Je n'ose rien lui dire. Je m'assois en face d'elle après avoir balancé mon énorme sac en toile dans le filet à bagages. Dans le compartiment, il y a aussi une fille assez mignonne qui lit un roman sur les fourmis. Elle a un bouton au coin de la lèvre. Dommage sinon elle est potable.

J'ai été m'acheter un sandwich au wagon-restaurant.

Et voilà comment ça se serait passé si ç'avait été mon frère : il aurait fait un grand sourire charmeur à la bonne femme en lui montrant son billet, excusez-moi, madame, écoutez c'est peut-être moi qui suis dans l'erreur mais il me semble que... Et l'autre se serait excusée comme une malade en fourrant[95] tous ses morceaux de fils dans son sac et en se levant précipitamment.

---

94 grouillot : simple soldat

95 Fourrer : mettre

Pour le sandwich, il aurait fait un petit scandale auprès du gars en disant qu'à 28 francs quand même, ils pourraient mettre un morceau de jambon un peu plus épais et le serveur avec son gilet noir ridicule, lui aurait changé illico [96]son sandwich. Je le sais, je l'ai déjà vu à l'œuvre.

Quant à la fille, c'est encore plus vicieux. Il l'aurait regardée d'une telle manière qu'elle se serait rendu compte très vite qu'elle l'intéressait.

Mais elle aurait su exactement en même temps qu'il avait remarqué son petit furoncle. Et là, elle aurait eu du mal à se concentrer sur ses fourmis et elle aurait pas trop fait la bêcheuse[97] au cas où.

Ça c'est s'il avait eu l'intention de s'intéresser à elle.

Parce que, de toute façon, les sous-offs[98] voyagent en première et, en première, c'est pas dit que les filles aient des boutons.

Moi je n'ai pas pu savoir si cette minette[99] était sensible à mes rangers[100] et à ma boule à zéro[101] car je me suis endormi presque tout de suite. Ils nous avaient encore réveillés à quatre heures ce matin pour nous faire faire une manœuvre à la con.

Marc, mon frère, il a fait son service après ses trois ans de prépa[102] et avant de commencer son école d'ingénieur. Il avait vingt ans.

Moi, je le fais après mes deux années de BTS[103] et avant de commencer à chercher du boulot dans l'électronique. J'en ai vingt-trois.

D'ailleurs, c'est mon anniversaire demain. Ma mère a insisté pour que je rentre. J'aime pas tellement les anniversaires, on est trop grand maintenant. Mais bon, c'est pour elle.

---

96 illico : immédiatement
97 bêcheuse : fière
98 sous-off : sous-officier
99 minette : fille
100 rangers : bottes de militaire
101 boule à zéro : cheveux rasés
102 prépa : études de préparation
103 BTS : Brevet Technicien Supérieur

Elle vit seule depuis que mon père s'est barré[104] avec la voisine le jour de leur dix-neuf ans de mariage. Symboliquement on peut dire que c'était fort.

J'ai du mal à comprendre pourquoi elle ne s'est pas remise avec quelqu'un. Elle aurait pu et même, elle pourrait encore mais… je ne sais pas. Avec Marc on en a parlé une seule fois et on était d'accord, on pense que maintenant elle a peur. Elle ne veut plus risquer d'être à nouveau abandonnée. À un moment, on la titillait[105] pour qu'elle s'inscrive dans un truc de rencontres mais elle a jamais voulu.

Depuis, elle a recueilli deux chiens et un chat alors tu penses… avec une ménagerie pareille, c'est carrément[106] mission impossible pour trouver un mec bien.

On habite dans l'Essonne près de Corbeil, un petit pavillon sur la Nationale 7. Ça va, c'est calme.

Mon frère, il ne dit jamais un pavillon, il dit une maison. Il trouve que le mot pavillon, ça fait plouc.

Mon frère ne s'en remettra jamais de ne pas être né à Paris.

Paris. Il n'a que ce mot-là à la bouche. Je crois que le plus beau jour de sa vie c'est quand il s'est payé sa première carte orange cinq zones. Pour moi, Paris ou Corbeil, c'est kif-kif[107].

Un des rares trucs que j'ai retenus de l'école c'est la théorie d'un grand philosophe de l'Antiquité qui disait que l'important, ce n'est pas le lieu où on se trouve, c'est l'état d'esprit dans lequel on est.

Je me souviens qu'il écrivait ça à un de ses copains qui avait le bourdon[108] et qui voulait voyager. L'autre lui disait grosso modo que c'était pas la peine étant donné qu'il allait se trimballer[109] son paquet d'emmerdements avec lui. Le jour où le prof nous a raconté ça, ma vie a changé.

---

104 Barré : parti
105 titiller : tenter
106 carrément : complétement
107 kif-kif : pareil, 50/50
108 bourdon : déprime
109 Trimballer : emporter

C'est une des raisons pour laquelle j'ai choisi un métier dans le manuel.

Je préfère que ce soit mes mains qui réfléchissent. C'est plus simple.

À l'armée, tu rencontres un beau ramassis[110] d'abrutis. Je vis avec des mecs dont j'aurais jamais eu idée avant. Je dors avec eux, je fais ma toilette avec eux, je bouffe avec eux, je fais le gugus avec eux quelquefois même, je joue aux cartes avec eux et pourtant, tout en eux me débecte[111]. C'est pas la question d'être snob ou quoi, c'est simplement que ces mecs-là n'ont rien. Je ne parle pas de la sensibilité, non, ça c'est comme une insulte, je parle de peser quelque chose.

Je vois bien que je m'explique mal mais je me comprends, si tu prends un de ces gars et que tu le poses sur une balance, évidemment t'auras son poids mais en vrai, il ne pèse rien...

Y a rien en eux que tu pourrais considérer comme de la matière. Comme des fantômes, tu peux passer ton bras à travers leur corps et tu touches que du vide bruyant. Eux, ils te diront que si tu passes ton bras à travers leur corps, tu risques surtout de t'en prendre une. Ouarf ouarf.

Au début, j'avais des insomnies à cause de tous ces gestes et de toutes leurs paroles incroyables et puis maintenant, je m'y suis habitué. On dit que l'armée, ça vous change un homme, personnellement l'armée m'aura rendu encore plus pessimiste qu'avant.

Je suis pas près de croire en Dieu ou en un Truc Supérieur parce que c'est pas possible d'avoir créé exprès ce que je vois tous les jours à la caserne de Nancy-Bellefond.

C'est marrant, je me rends compte que je cogite[112] plus quand je suis dans le train ou le RER... Comme quoi l'armée a quand même du bon...

Quand j'arrive à la gare de l'Est, j'espère toujours secrètement qu'il y aura quelqu'un pour m'attendre. C'est con. J'ai beau savoir que ma mère est encore au boulot à cette heure-

---

110 ramassis : sans valeur

111 débecte : dégoute, ne pas aimer

112 Cogite : pense

là et que Marc est pas du genre à traverser la banlieue pour porter mon sac, j'ai toujours cet espoir débile[113].

Là encore, ça n'a pas loupé[114], avant de descendre les escalators pour prendre le métro, j'ai jeté un dernier regard circulaire au cas où y'aurait quelqu'un… Et à chaque fois dans les escalators, mon sac me paraît encore plus lourd.

Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part… C'est quand même pas compliqué.

Bon allez, il est temps que je rentre à la maison et qu'on se fasse une bonne baston avec Marco parce que là, je commence à cogiter un peu trop et je vais péter une durit. En attendant je vais m'en griller une[115] sur le quai. C'est interdit je sais, mais qu'ils y viennent me chercher des embrouilles[116] et je leur dégaine[117] ma carte militaire.

Je travaille pour la Paix moî, Monsieur ! Je me suis levé à quatre heures du matin pour la France moî, Mâdame.

Personne à la gare de Corbeil… ça c'est plus raide. Ils ont peut-être oublié que j'arrivais ce soir…

Je vais y aller à pied. J'en ai trop marre des transports en commun. C'est de tous les trucs en commun que j'en ai marre je crois.

Je croise des mecs du quartier avec qui j'étais à l'école. Ils n'insistent pas pour me serrer la main, c'est sûr, un bidasse[118], ça craint[119].

Je m'arrête au café qui est à l'angle de ma rue. Si j'avais passé moins de temps dans ce café, probable que j'aurais pas le risque de pointer[120] à l'ANPE dans six mois. À une époque, j'étais plus souvent derrière ce flipper que sur les bancs du collège… J'attendais cinq heures et quand les autres

---

113 débil : idiot
114 loupé : manqué
115 s'en griller une : fumer une cigarette
116 embrouille : problème
117 dégaine : montrer
118 bidasse : soldat
119 ça craint : pas génial
120 pointer : s'enregistrer

déboulaient[121], ceux qui s'étaient tapé le baratin[122] des profs toute la journée, je leur revendais mes parties gratuites. Pour eux c'était une bonne affaire : ils payaient moitié prix et avaient une chance d'inscrire leurs initiales sur le tableau d'honneur.

Tout le monde était content et je m'achetais mes premiers paquets de clopes. Je te jure qu'à ce moment-là je croyais que j'étais le roi. Le roi des cons oui.

Le patron me dit :

— Alors ?... toujours l'armée ?

— Ouais.

— C'est bien ça !

— Ouais...

— Viens donc me voir un soir après la fermeture qu'on cause tous les deux... faut dire que moi, j'étais dans la Légion et c'était quand même aut' chose... On nous aurait jamais laissé sortir comme ça pour un oui ou pour un non... ça j'te l'dis.

Et c'est parti au comptoir pour refaire la guerre avec des souvenirs d'alcoolos[123].

La Légion...

Je suis fatigué. J'en ai plein le dos de ce sac qui me cisaille l'épaule et le boulevard n'en finit pas. Quand j'arrive devant chez moi le portail est fermé. Putain c'est le comble. J'ai comme une envie de chialer[124] là.

Je suis debout depuis quatre heures du mat'[125], je viens de traverser la moitié du pays dans des wagons qui puent[126] et maintenant, il serait peut-être temps de me lâcher la grappe[127] vous croyez pas ?

Les chiens m'attendaient. Entre Bozo qui hurle de joie à la mort et Micmac qui fait des bonds de trois mètres... c'est la fête. On peut dire que ça c'est de l'accueil !

---

121 débouler : arriver
122 baratin : bla...bla
123 alcoolo : alcoolique
124 chialer : pleurer
125 Mat' : matin
126 puer : sentir mauvais
127 lâcher la grappe : laisser tranquille

Je jette mon sac par dessus bord et je fais le mur comme au temps des mobylettes. Mes deux chiens me sautent dessus et, pour la première fois depuis des semaines, je me sens mieux. Alors comme ça, y'en a quand même, des êtres vivants qui m'aiment et qui attendent après moi sur cette petite planète. Venez là mes trésors. Oh oui, t'es beau toi, oh oui t'es beau…

La maison est éteinte.

Je pose mon sac à mes pieds sur le paillasson[128], je l'ouvre et je pars à la recherche de mes clefs qui sont tout au fond sous des kilos de chaussettes sales.

Les chiens me précèdent et je vais pour allumer le couloir… plus de courant.

Hé merrrrde. Hé merde.

À ce moment-là j'entends cet enfoiré[129] de Marc qui dit :

— Eh tu pourrais être poli devant tes invités.

Il fait toujours noir. Je lui réponds :

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?…

— Non mais t'es incorrigible deuxième classe Bricard. Plus de gros mots on te dit. On n'est pas à la caserne de Ploucville[130] ici, alors tu surveilles ton langage sinon je ne rallume pas.

Et il rallume.

Manquait plus que ça. Tous mes potes[131] et la famille qui sont là dans le salon avec un verre à la main en train de chanter « Joyeux Anniversaire » sous des guirlandes.

Ma mère me dit :

— Mais pose ton sac, mon grand.

Et elle m'apporte un verre.

C'est la première fois qu'on me fait un truc pareil. Je ne dois pas être beau à voir avec ma tête d'ahuri[132].

Je vais serrer la main à tout le monde et embrasser ma grand-mère et mes tantes.

---

128 paillasson : petit tapis de la porte
129 Enfoiré : fils de pute
130 Ploucville : ville de stupides
131 pote : ami
132 ahuri : imbécile

Quand j'arrive vers Marc, je vais pour lui filer[133] une baffe[134] mais il est avec une fille. Il la tient par la taille. Et moi, au premier regard, je sais déjà que je suis amoureux d'elle.

Je lui donne un coup de poing dans l'épaule et en la désignant du menton, je demande à mon frère :

— C'est mon cadeau ?

— Rêve pas, ducon, il me répond.

Je la regarde encore. Il y a comme un truc qui fait le mariole dans mon ventre. J'ai mal et elle est belle.

— Tu la reconnais pas ?

— Non.

— Mais si c'est Marie, la copine de Rebecca…

— ? ? ?

Elle me dit :

— On était ensemble en colo[135]. Aux Glénans, tu te souviens pas ?…

— Nan, désolé. Je secoue la tête et je les laisse en plan[136]. Je vais me servir un truc à boire.

Tu parles si je m'en souviens. Le stage de voile, j'en cauchemarde encore. Mon frère toujours premier, le chouchou[137] des monos[138], bronzé, musclé, à l'aise. Il lisait le bouquin la nuit et il avait tout compris une fois à bord. Mon frère qui se mettait au trapèze et qui giclait en hurlant au-dessus des vagues. Mon frère qui ne dessalait jamais.

Toutes ces filles avec leurs yeux de merlans frits et leurs petits seins qui ne pensaient qu'à la boum du dernier soir.

Toutes ces filles qui avaient marqué leur adresse au feutre sur son bras dans le car pendant qu'il faisait semblant de dormir. Et celles qui pleuraient devant leurs parents en le voyant s'éloigner vers notre 4L familiale.

Et moi… Moi qui avais le mal de mer.

---

133 filer : donner
134 baffe : gifle
135 colo : colonie de vacances
136 laisser en plan : abandonner
137 chouchou : préféré
138 Mono : monitrice

Marie je m'en souviens très bien. Un soir, elle racontait aux autres qu'elle avait surpris un couple d'amoureux en train de se bécoter[139] sur la plage et qu'elle entendait le bruit du slip de la fille qui claquait.

— Comment ça faisait ? je lui ai demandé pour la mettre mal à l'aise.

Et elle, en me regardant droit dans les yeux, elle pince sa culotte à travers le tissu de sa robe, elle l'écarte et elle la lâche.

Clac.

— Comme ça, elle me répond en me regardant toujours.

J'avais onze ans.

Marie.

Tu parles que je m'en souviens. Clac.

Plus la soirée avançait, moins je voulais parler de l'armée. Moins je la regardais, plus j'avais envie de la toucher.

Je buvais trop. Ma mère m'a lancé un regard méchant.

Je suis allé dans le jardin avec deux ou trois copains du BTS. On parlait des cassettes qu'on avait l'intention de louer et des voitures qu'on ne pourrait jamais s'acheter. Michaël avait installé une super sono dans sa 106.

Presque dix mille balles[140] pour écouter de la techno…

Je me suis assis sur le banc en fer. Celui que ma mère me demande de repeindre tous les ans. Elle dit que ça lui rappelle le jardin des Tuileries.

Je fumais une cigarette en regardant les étoiles. J'en connais pas beaucoup. Alors dès que j'ai l'occasion, je les cherche. J'en connais quatre.

Encore un truc du livre des Glénans que j'ai pas retenu.

Je l'ai vue arriver de loin. Elle me souriait. Je regardais ses dents et la forme de ses boucles d'oreille.

En s'asseyant à côté de moi, elle m'a dit :

— Je peux ?

Je n'ai rien répondu parce que j'avais de nouveau mal au bide[141].

---

139 Bécoter : embrasser

140 balles : euros

141 bide : ventre

— C'est vrai que tu te souviens pas de moi ?
— Non c'est pas vrai.
— Tu t'en souviens ?
— Oui.
— Tu te souviens de quoi ?
— Je me souviens que t'avais dix ans, que tu mesurais 1 mètre 29, que tu pesais 26 kilos et que t'avais eu les oreillons l'année d'avant, je m'en souviens de la visite médicale. Je me souviens que t'habitais à Choisy-le-Roi et à l'époque ça m'aurait coûté 42 francs de venir te voir en train. Je me souviens que ta mère s'appelait Catherine et ton père Jacques. Je me souviens que t'avais une tortue d'eau qui s'appelait Candy et ta meilleur copine avait un cochon d'Inde qui s'appelait Anthony. Je me souviens que tu avais un maillot de bain vert avec des étoiles blanches et ta mère t'avait même fait un peignoir avec ton nom brodé dessus. Je me souviens que tu avais pleuré un matin parce qu'il n'y avait pas de lettres pour toi. Je me souviens que tu t'étais collé des paillettes sur les joues le soir de la boum et qu'avec Rebecca, vous aviez fait un spectacle sur la musique de Grease…
— Oh la la, mais c'est pas croyable la mémoire que t'as ! ! !
Elle est encore plus belle quand elle rit. Elle se penche en arrière. Elle passe ses mains sur ses bras pour les réchauffer.
— Tiens, je lui dis en enlevant mon gros pull.
— Merci… mais toi ? Tu vas avoir froid ? !
— T'inquiète pas pour moi va.
Elle me regarde autrement. N'importe quelle fille aurait compris ce qu'elle a compris à ce moment-là.
— De quoi d'autre tu te souviens ?
— Je me souviens que tu m'as dit un soir devant le hangar des Optimists que tu trouvais que mon frère était un crâneur[142]…
— Oui c'est vrai. Je t'ai dit ça et tu m'as répondu que c'était pas vrai.
— Parce que c'est pas vrai. Marc fait des tas de trucs facilement mais il ne crâne pas. Il le fait, c'est tout.

142 Crâneur : qui se fait remarquer

— T’as toujours défendu ton frère.

— Ouais c’est mon frère. D’ailleurs toi non plus, tu lui trouves plus tellement de défauts en ce moment, non ?

Elle s’est levée, elle m’a demandé si elle pouvait garder mon pull.

Je lui ai souri aussi. Malgré le marécage de bouillasse[143] et de misère dans lequel je me débattais, j’étais heureux comme jamais.

Ma mère s’est approchée alors que j’étais encore en train de sourire comme un gros niais. Elle m’a annoncé qu’elle partait dormir chez ma grand-mère, que les filles devaient dormir au premier et les garçons au second…

— Hé maman on n’est plus des gamins, c’est bon…

— Et tu n’oublies pas de vérifier que les chiens sont bien à l’intérieur avant de fermer et tu…

— Hé maman…

— Tu permets que je m’inquiète, vous buvez tous comme des trous[144] et toi, tu as l’air complètement saoul…

— On ne dit pas saoul[145] dans ce cas-là maman, on dit « parti[146] ». Tu vois, je suis parti…

Elle s’est éloignée en haussant les épaules.

— Mets au moins quelque chose sur ton dos, tu vas attraper la mort.

J’ai fumé trois cigarettes de plus pour me laisser le temps de réfléchir et je suis allé voir Marc.

— Hé…

— Quoi ?

— Marie…

— Quoi ?

— Tu me la laisses.

— Non.

— Je vais te casser la gueule.

— Non.

---

143 bouillasse : boue

144 boire comme un trou : boire beaucoup

145 Saoul : état après avoir bu

146 “parti” : avoir bu

— Pourquoi ?

— Parce que ce soir, tu as trop bu et que j'ai besoin d'avoir ma petite gueule d'ange lundi pour le boulot.

— Pourquoi ?

— Parce que je présente un exposé sur l'incidence des fluides dans un périmètre acquis.

— Ah ?

— Ouais.

— Désolé.

— Y a pas de quoi.

— Et pour Marie ?

— Marie ? Elle est pour moi.

— Pas sûr.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Ah ! ça… C'est le sixième sens du soldat qui sert dans l'artillerie.

— Mon cul oui.

— Ecoute, je suis coincé là, je peux rien essayer. C'est comme ça, je suis con, je sais. Alors on trouve une solution au moins pour ce soir OK ?

— Je réfléchis…

— Dépêche-toi, après je serai trop fait.

— Au baby[147]…

— Quoi ?

— On la joue au baby.

— C'est pas très galant.

— Ça restera entre nous, monsieur le gentleman de mes fesses qui essaye de piquer les nanas[148] des autres.

— D'accord. Mais quand ?

— Maintenant. Au sous-sol.

— Maintenant ? ? !

— Yes sir.

— J'arrive, je vais me faire un bol de café.

— Tu m'en fais un aussi s'te plaît…

— Pas de problème. Je vais même pisser dedans.

---

147 baby : baby-foot, jeu

148 Nana : fille

— Crétin de militaire.
— Va t'échauffer. Va lui dire adieu.
— Crève[149].
— C'est pas grave, va, je la consolerai.
— Compte là-dessus.

On a bu nos cafés brûlants au-dessus de l'évier. Marc est descendu le premier. Pendant ce temps-là, j'ai plongé mes deux mains dans le paquet de farine. Je pensais à ma mère quand elle nous faisait des escalopes panées !

Maintenant j'avais envie de pisser, c'est malin. Se la tenir avec deux escalopes cordon-bleu, c'est pas ce qu'y a de plus pratique…

Avant de descendre l'escalier, je l'ai cherchée du regard pour me donner des forces parce que si je suis une bête au flipper, le baby-foot, c'est plutôt la chasse gardée de mon frère.

J'ai joué comme un pied. La farine, au lieu de m'empêcher de transpirer, ça me faisait comme des petites boulettes blanches au bout des doigts.

En plus, Marie et les autres sont descendus quand on en était à 6 partout et à partir de ce moment-là, j'ai lâché prise. Je la sentais bouger dans mon dos et mes mains glissaient sur les manettes. Je sentais son parfum et j'oubliais mes attaquants. J'entendais le son de sa voix et j'encaissais but sur but.

Quand mon frère a mis le curseur sur 10 de son côté, j'ai pu enfin essuyer mes mains sur mes cuisses. Mon jean était tout blanc.

Marc m'a regardé avec un air de salopard[150] sincèrement désolé.

Joyeux anniversaire, j'ai pensé.

Les filles ont dit qu'elles voulaient aller se coucher et ont demandé qu'on leur montre leur chambre. J'ai dit que j'allais dormir sur le canapé du salon pour finir les fonds de bouteille tranquillement et qu'on ne vienne plus me déranger.

---

149 crever : mourir
150 salopard : fils de pute

Marie m'a regardé. J'ai pensé que si elle avait mesuré 1 mètre 29 et pesé 26 kilos à ce moment-là, j'aurais pu la mettre à l'intérieur de mon blouson et l'emmener partout avec moi.

Et puis la maison s'est tue[151]. Les lumières se sont éteintes les unes après les autres et on n'entendait plus que quelques gloussements par-ci par-là.

J'imaginais que Marc et ses copains étaient en train de faire les imbéciles en grattant à leur porte.

J'ai sifflé les chiens et j'ai fermé la porte d'entrée à clef.

Je n'arrivais pas à m'endormir. Évidemment.

Je fumais une cigarette dans le noir. Dans la pièce on ne voyait rien d'autre qu'un petit point rouge qui bougeait de temps en temps. Et puis j'ai entendu du bruit. Comme du papier qu'on froisse[152]. J'ai pensé d'abord que c'était un des chiens qui faisait des bêtises. J'ai appelé :

— Bozo ?... Micmac ?...

Pas de réponse et le bruit qui s'amplifiait avec en plus, scritch scritch, comme du scotch qu'on décolle.

Je me suis redressé et j'ai étendu le bras pour allumer la lumière.

Je suis en train de rêver. Marie est nue au milieu de la pièce en train de se couvrir le corps avec les papiers cadeau. Elle a du papier bleu sur le sein gauche, de l'argenté sur le sein droit et de la ficelle entortillée autour des bras. Le papier kraft qui entourait le casque de moto que ma mémé[153] m'a offert lui sert de pagne.

Elle marche à moitié nue au milieu des emballages, entre des cendriers pleins et des verres sales.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ça se voit pas ?

— Ben non... pas vraiment...

— T'as pas dit que tu voulais un cadeau tout à l'heure, en arrivant ?

---

151 tu : passé de taire
152 froisser : chiffonner
153 mémé : grand-mère

Elle souriait toujours et s’attachait de la ficelle rouge autour de la taille.

Je me suis levé d’un coup.

— Hé t’emballe pas, je lui ai dit.

Et en même temps que je lui disais ça, je me demandais si « t’emballe pas » ça voulait dire : ne te couvre pas la peau ainsi, laisse-la moi, je t’en prie.

Ou si « t’emballe pas » ça voulait dire : ne va pas trop vite tu sais, non seulement j’ai toujours le mal de mer mais, en plus, je repars demain pour Nancy comme deuxième pompe, alors tu vois…

LE FAIT DU JOUR

Je ferais mieux d'aller me coucher mais je ne peux pas.

Mes mains tremblent.

Je crois que je devrais écrire une sorte de rapport.

J'ai l'habitude. J'en rédige un par semaine, le vendredi après-midi, pour Guillemin mon responsable.

Là, ça sera pour moi.

Je me dis : « Si tu racontes tout en détail, si tu t'appliques bien, à la fin quand tu te reliras, tu pourras croire pendant deux secondes que le couillon[154] de l'histoire c'est un autre gars que toi et là, tu pourras peut-être te juger objectivement. Peut-être. »

Donc je suis là. Je suis assis devant mon petit portable qui me sert d'habitude pour le boulot, j'entends le bruit de la machine à laver la vaisselle en bas.

Ma femme et mes gosses[155] sont au lit depuis longtemps. Mes gosses, je sais qu'ils dorment, ma femme sûrement pas. Elle me guette. Elle essaye de savoir. Je pense qu'elle a peur parce qu'elle sait déjà qu'elle m'a perdu. Les femmes sentent ces choses-là. Mais je ne peux pas venir contre elle et m'endormir, elle le sait bien. Il faut que j'écrive tout ça maintenant pour ces deux secondes qui seront peut-être tellement importantes, si j'y arrive.

Je commence au début.

J'ai été engagé chez Paul Pridault le premier septembre 1995. Avant j'étais chez un concurrent mais il y avait trop de petits détails irritants qui s'accumulaient, comme par exemple les notes de frais payées avec six mois de retard, et j'ai tout plaqué[156] sur un coup de tête.

---

154 couillon : con (vulgaire. couille : testicule)

155 gosses : enfants

156 planqué : abandonné

Je suis resté presque un an au chômage.

Tout le monde pensait que j'allais devenir marteau à tourner en rond chez moi en attendant un coup de téléphone de la boîte d'interim[157] où je m'étais inscrit.

Pourtant c'est une époque qui restera toujours comme un bon souvenir. J'ai pu enfin finir la maison. Tout ce que Florence me réclamait depuis si longtemps : j'ai accroché toutes les tringles à rideaux, j'ai arrangé une douche dans le cagibi du fond, j'ai loué un motoculteur et j'ai retourné tout le jardin avant d'y remettre un beau gazon tout neuf.

Le soir j'allais chercher Lucas chez la nourrice puis on passait prendre sa grande sœur à la sortie de l'école. Je leur préparais des gros goûters avec du chocolat chaud. Pas du Nesquik, du vrai cacao touillé[158] qui leur dessinait des moustaches magnifiques. Après, dans la salle de bains, on se regardait dans la glace avant de les lécher.

Au mois de juin, quand j'ai réalisé que le petit n'irait plus chez madame Ledoux parce qu'il avait l'âge de la maternelle, j'ai recommencé à chercher du boulot sérieusement et en août, j'en ai trouvé.

Chez Paul Pridault, je suis agent commercial sur tout le grand Ouest. C'est une grosse entreprise de cochonnailles. Comme une charcuterie si vous voulez, mais à l'échelle industrielle.

Le coup de génie du père Pridault, c'est son jambon au torchon emballé dans un vrai torchon à carreaux rouge et blanc. Evidemment c'est un jambon d'usine fabriqué avec des cochons d'usine sans parler du fameux torchon de paysan qui est fabriqué en Chine mais n'empêche que[159] c'est avec ça qu'il est connu et maintenant toutes les études de marché le prouvent si vous demandez à une ménagère derrière son caddie ce que Paul Pridault évoque pour elle, elle vous répondra « jambon au torchon » et si vous insistez, vous saurez que le jambon au

---

157 boîte d'intérim : entreprise pour emploi temporaire
158 touillé : mélangé
159 n'empêche que : il est vrai que

torchon il est forcément meilleur que les autres à cause de son petit goût authentique.

Chapeau, l'artiste.

On fait un chiffre d'affaires annuel net de trente-cinq millions.

Je passe plus de la moitié de la semaine derrière le volant de ma voiture de fonction. Une 306 noire avec une tête de cochon rigolard[160] décalquée sur les côtés.

Les gens n'ont aucune idée de la vie que mènent les gars qui font la route, les routiers et tous les représentants.

C'est comme s'il y avait deux mondes sur l'autoroute : ceux qui se promènent et nous.

C'est un ensemble de choses. D'abord il y a la relation avec son véhicule.

Depuis la Clio 1L2 jusqu'aux énormes semi-remorques allemands, quand on monte là-dedans, c'est chez nous. C'est notre odeur, c'est notre foutoir[161], c'est notre siège qui a pris la forme de notre cul et il s'agirait pas de trop nous titiller[162] avec ça. Sans parler de la cibi qui est un royaume immense et mystérieux avec des codes que peu de gens comprennent. Je ne m'en sers pas beaucoup, je la mets en sourdine de temps en temps quand ça sent le roussi mais sans plus.

Il y a aussi tout ce qui concerne la bouffe. Les auberges du Cheval Blanc, les resto-routes, les promos[163] de L'Arche. Il y a les plats du jour, les pichets, les nappes en papier. Tous ces visages qu'on croise et qu'on ne reverra jamais…

Et les culs des serveuses qui sont répertoriés, cotés et mis à jour mieux que dans le guide Michelin. (Ils appellent ça le guide Micheline.)

Il y a la fatigue, les itinéraires, la solitude, les pensées. Toujours les mêmes et qui tournent toujours dans le vide.

La bedaine[164] qui vient doucement et les putes aussi.

---

160 rigolard : le même que rigolo, amusant.
161 foutoir : bazar
162 titiller : provoquer
163 Promo : promotion
164 bedaine : gros ventre

Tout un univers qui crée une barrière infranchissable entre ceux qui sont de la route et ceux qui n'y sont pas.

Grosso modo mon travail consiste à faire le tour du propriétaire.

Je suis en contact avec les responsables-alimentation des moyennes et grandes surfaces. Ensemble on définit des stratégies de lancement, des perspectives de vente et des réunions d'information sur nos produits.

Pour moi, c'est un peu comme si je me baladais avec une belle fille sous le bras en vantant[165] ses charmes et tous ses mérites. Comme si je voulais lui trouver un beau parti.

Mais ce n'est pas tout de la caser[166], encore faut-il qu'on s'occupe bien d'elle et quand j'en ai l'occasion, je teste les vendeuses pour savoir si elles mettent la marchandise en avant, si elles n'essayent pas de vendre du générique, si le torchon est bien déplié comme à la télé, si les andouillettes baignent dans leur gelée, si les pâtés sont dans de vraies terrines façon ancienne, si les saucissons sont pendus comme s'ils étaient en train de sécher, et si et si et si…

Personne ne remarque tous ces petits détails et pourtant, c'est ce qui fait la différence Paul Pridault.

Je sais que je parle trop de mon boulot et que ça n'a rien à voir avec ce que je dois écrire.

En l'occurrence c'est du cochon mais j'aurais pu vendre aussi bien du rouge à lèvres ou des lacets de chaussures. Ce que j'aime c'est les contacts, la discussion et voir du pays. Surtout ne pas être enfermé dans un bureau avec un chef sur le dos toute la journée. Rien que d'en parler, ça m'angoisse.

Le lundi 29 septembre 1997, je me suis levé à six heures moins le quart. J'ai ramassé mes affaires sans bruit pour éviter que ma femme ne grogne. Ensuite j'ai eu à peine le temps de prendre ma douche parce que je savais que la voiture était à sec et je voulais en profiter pour vérifier la pression des pneus.

---

165 Vanter : parler en bien
166 caser : disposer

J'ai bu mon café à la station Shell. C'est un truc que je déteste. L'odeur du diesel qui se mélange avec celle du café sucré me donne toujours un peu envie de vomir.

Mon premier rendez-vous était à huit heures et demie à Pont-Audemer. J'ai aidé les magasiniers de Carrefour à monter un nouveau présentoir pour nos plats sous vide. C'est une nouveauté qu'on vient de sortir en association avec un grand chef. (Faut voir les marges qu'il se prend pour montrer sa bonne bouille[167] et sa toque sur l'emballage, enfin…)

Le second rendez-vous était prévu à dix heures dans la ZI de Bourg-Achard.

J'étais un peu à la bourre[168], surtout qu'il y avait du brouillard sur l'autoroute.

J'ai éteint la radio parce que j'avais besoin de réfléchir.

Je me faisais du souci pour cet entretien, je savais qu'on était sur la sellette avec un concurrent important et pour moi c'était un gros challenge. D'ailleurs, j'ai même failli rater la sortie.

À treize heures j'ai reçu un coup de téléphone paniqué de ma femme :

— Jean-Pierre, c'est toi ?

— Ben qui veux-tu que ce soit ?

— … Mon Dieu… Ça va ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— À cause de l'accident évidemment ! Ça fait deux heures que j'essaye de t'appeler sur ton portable mais ils disent que toutes les lignes sont saturées ! Ça fait deux heures que je suis là à stresser comme une malade ! J'ai appelé ton bureau au moins dix fois ! Mais merde ! Tu aurais pu m'appeler quand même, tu fais chier à la fin…

— Mais attends de quoi tu me parles là… de quoi tu me parles ?

— De l'accident qui a eu lieu sur l'A13 ce matin. Tu ne devais pas prendre l'A13 aujourd'hui ?

— Mais quel accident ?

---

167 bonne bouille : figure sympathique

168 être à la bourre : être pressé

— Je rêve ! ! ! C'est TOI qui écoutes France Info toute la journée ! ! ! Tout le monde ne parle que de ça. Même à la télé ! De l'accident horrible qui a eu lieu ce matin près de Rouen.

— Bon allez je te laisse, j'ai plein de boulot… J'ai rien fait depuis ce matin, je me voyais déjà veuve. Je me voyais déjà en train de jeter une poignée de terre dans le trou. Ta mère m'a appelée, ma mère m'a appelée… Tu parles d'une matinée.

— Eh nan ! désolé… c'est pas pour cette fois ! Faudra attendre encore un peu pour te débarrasser de ma mère.

— Espèce d'idiot.

— Eh Flo…

— Quoi ?

— Je t'aime.

— Tu me le dis jamais.

— Et là ? Qu'est-ce que je fais ?

— … Allez… à ce soir. Rappelle ta mère sinon c'est elle qui va y passer[169].

À dix-neuf heures j'ai regardé les infos régionales. L'horreur.

Huit morts et soixante blessés.

Des voitures broyées comme des canettes.

Combien ?

Cinquante ? Cent ?

Des poids lourds[170] couchés et complètement brûlés. Des dizaines et des dizaines de camions du SAMU. Un gendarme qui parle d'imprudence, de vitesse excessive, du brouillard annoncé la veille et de certains corps qui n'ont pas encore pu être identifiés. Des gens hagards, silencieux, en larmes.

À vingt heures j'ai écouté les titres du journal de TF1. Neuf morts cette fois.

Florence crie depuis la cuisine :

— Arrête avec ça ! Arrête ! Viens me voir.

On a trinqué[171] dans la cuisine. Mais c'était pour lui faire plaisir car le cœur n'y était pas.

---

169 Y passer : mourir ou passer un très mauvais moment

170 poids lourd : gros camion

171 trinqué : faire tchin tchin

C'est maintenant que j'avais peur. Je n'ai rien pu manger et j'étais sonné comme un boxeur trop lent.

Comme je n'arrivais pas à dormir ma femme m'a fait l'amour tout doucement.

À minuit, j'étais de nouveau dans le salon. J'ai allumé la télé sans le son et j'ai cherché une cigarette partout.

À minuit et demi, j'ai remonté un tout petit peu le volume pour le dernier journal. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de l'amas de tôles qui s'éparpillaient dans les deux sens de l'autoroute.

Quelle connerie.

Je me disais : les gens sont quand même trop cons.

Et puis un routier est apparu sur l'écran. Il portait un tee-shirt marqué Le Castellet. Je n'oublierai jamais son visage.

Ce soir-là, dans mon salon, ce gars a dit :

— D'accord, y avait le brouillard et c'est sûr les gens roulaient trop vite mais tout ce merdier ça serait jamais arrivé si l'autre connard n'avait pas reculé pour rattraper la sortie de Bourg-Achard. De la cabine, j'ai tout vu, forcément. Y en a deux qu'ont ralenti à côté de moi et puis après j'ai entendu les autres s'encastrer comme dans du beurre. Croyez-moi si vous pouvez mais je voyais rien dans les rétros. Rien. Du blanc. J'espère que ça t'empêche pas de dormir mon salaud.

C'est ce qu'il m'a dit. À moi.

À moi, Jean-Pierre Faret, à poil dans mon salon.

C'était hier.

Aujourd'hui, j'ai acheté tous les journaux. À la page 3 du Figaro du mardi 30 septembre :

UNE FAUSSE MANŒUVRE SUSPECTÉE

« La fausse manœuvre d'un conducteur, qui aurait fait marche arrière à l'échangeur de Bourg-Achard (Eure), serait à l'origine de l'enchaînement qui a causé la mort de neuf personnes hier matin dans une série de carambolages sur l'autoroute A13. Cette erreur aurait provoqué le premier carambolage, dans le sens province-Paris, et l'incendie du camion citerne qui s'est aussitôt ensuivi. Les flammes auraient alors attiré l'attention de...»

Et à la page 3 du Parisien :

L'EFFARANTE HYPOTHÈSE D'UNE FAUSSE MANŒUVRE

« L'imprudence voire l'inconscience d'un automobiliste pourrait être à l'origine du drame qui s'est traduit par cet indescriptible amas de tôles broyées[172] dont neuf personnes au moins ont été retirées hier matin sur l'autoroute A13. Les gendarmes ont en effet recueilli un témoignage effarant selon lequel une voiture a fait marche arrière pour rattraper la sortie de Bourg-Achard, à une vingtaine de kilomètres de Rouen. C'est en voulant éviter cette voiture que les…»

Et comme si ça ne suffisait pas… :

« En voulant traverser l'autoroute pour porter secours aux blessés, deux autres personnes sont tuées, fauchées par une voiture. En moins de deux minutes, une centaine d'autos, trois poids…»

(Libération, même jour.)

Même pas vingt mètres, à peine, juste un peu mordu sur les bandes blanches.

Ça m'a pris quelques secondes. J'avais déjà oublié.

Mon Dieu…

Je ne pleure pas.

Florence est venue me chercher dans le salon à cinq heures du matin.

Je lui ai tout raconté. Evidemment.

Pendant de longues minutes elle est restée assise sans bouger avec ses mains sur son visage.

Elle regardait vers la droite puis vers la gauche comme si elle cherchait de l'air et puis elle m'a dit :

— Ecoute-moi bien. Tu ne dis rien. Tu sais que sinon ils vont t'inculper pour homicide involontaire et tu iras en prison.

— Oui.

— Et alors ? Et alors ? Qu'est-ce que ça changera ? Des vies supplémentaires de foutues[173] et qu'est-ce que ça changera ? !

Elle pleurait.

— De toute façon, moi ça y est. Elle est foutue ma vie.

Elle criait.

---

172 broyer : écraser

173 foutu : fini

— La tienne peut-être mais pas celle des enfants ! Alors tu ne dis rien !

Moi je n'arrivais pas à crier.

— Parlons-en des enfants. Regarde-le celui-là. Regarde-le bien.

Et je lui ai tendu le journal, à la page où on voyait un petit garçon en pleurs sur l'autoroute A13.

Un petit garçon qui s'éloigne d'une voiture méconnaissable.

Une photo dans le journal.

Dans la rubrique « Le Fait du Jour ».

— ... Il a l'âge de Camille.

— Mais bon sang arrête avec ça ! ! ! C'est ce que gueule ma femme en m'empoignant par le col… Arrête avec ça merde ! Tu te tais maintenant ! Je vais te poser une question. Une seule. À quoi ça sert qu'un gars comme toi aille en taule ? Hein, dis-moi, à quoi ça servirait ? !

— À les consoler.

Elle est partie effondrée[174].

Je l'ai entendue qui s'enfermait dans la salle de bains.

Ce matin, devant elle, j'ai hoché[175] la tête mais là, maintenant, ce soir, dans ma maison silencieuse avec juste le lave-vaisselle en bruit de fond…

Je suis perdu.

Je vais descendre, je vais boire un verre d'eau et je vais fumer une cigarette dans le jardin. Après je vais remonter et je vais tout relire d'une traite[176] pour voir si ça m'aide.

Mais je n'y crois pas.

174 effondré : abattu

175 hocher : faire signe oui de la tête

176 traite : en une fois

CATGUT

Au début, rien n'était prévu comme ça. J'avais répondu à une annonce de La Semaine Vétérinaire pour un remplacement de deux mois, août et septembre. Et puis le gars qui m'a embauchée[177] s'est tué sur la route en revenant de vacances. Heureusement, il n'y avait personne d'autre dans la voiture.

Et je suis restée. J'ai même racheté. C'est une bonne clientèle. Les Normands payent difficilement mais ils payent.

Les Normands sont comme tous les belous, les idées, là-haut, une fois que c'est gravé… et une femme pour les bêtes, c'est pas bon. Pour les nourrir, pour les traire et pour nettoyer la merde, ça va. Mais pour les piqûres, pour les vêlages, pour les coliques et pour les métrites, faut voir.

On a vu. Après plusieurs mois de jaugeage[178], ils ont fini par me le payer ce coup à boire sur la toile cirée.

Évidemment, en matinée, ça va. Je consulte au cabinet. On m'apporte surtout des chats et des chiens. Plusieurs cas de figures : on me l'amène pour le piquer parce que le père ne peut pas s'y résoudre et que l'autre souffre trop, on me l'amène pour le soigner parce que celui-là, y donne bien à la chasse ou, plus rare, on me l'amène pour le vaccin et là, c'est un Parisien.

Les galères du début, c'était l'après-midi. Les visites. Les étables. Les silences. Faut la voir au travail, après on dira. Que de méfiance et, j'imagine, que de moqueries par derrière. Ça, j'ai dû bien faire rigoler au café avec mes travaux pratiques et mes gants stériles. En plus, je m'appelle Lejaret[179]. Docteur Lejaret. Tu parles d'une rigolade.

---

177 Embaucher : employer
178 Jauger : évaluer
179 Lejaret : partie de la patte de l'animal

J'ai fini par oublier mes polycopiés et ma théorie, j'ai attendu en silence moi aussi, devant le bestiau que le propriétaire me crache des morceaux d'explication pour m'aider.

Et puis surtout, et c'est ce qui me vaut d'être encore là, je me suis acheté des haltères.

Maintenant, si je devais donner un conseil (avec tout ce qui s'est passé, ça m'étonnerait qu'on m'en demande) à un jeune qui voudrait faire de la rurale, je lui dirais : des muscles, beaucoup de muscles. C'est le plus important. Une vache pèse entre cinq et huit cents kilos, un cheval entre sept cents kilos et une tonne. C'est tout.

Imaginez une vache qui a des difficultés à mettre bas. Evidemment il fait nuit, très froid, le hangar est sale et il n'y a presque pas de lumière.

Bon.

La vache souffre, le paysan est malheureux, la vache, c'est son gagne-pain. Si le vétérinaire lui coûte plus cher que le prix de la viande à naître faut réfléchir… Vous dites :

— Le veau est mal placé. Il faut le retourner et ça passera tout seul.

L'étable s'anime, on a tiré le grand du lit et la petite a suivi. Pour une fois qu'il se passe quelque chose.

Vous faites attacher la bête. Bien près. Pas de coups de pied. Vous vous déshabillez, vous gardez le tee-shirt. Il fait froid tout d'un coup. Vous cherchez un robinet et vous vous lavez bien les mains avec le bout de savon qui traîne par-là. Vous mettez les gants qui vous remontent jusqu'en dessous des aisselles. Avec la main gauche, vous vous appuyez sur la vulve énorme et vous y allez.

Vous allez chercher le veau de soixante ou de soixante-dix kilos au fond de la matrice et vous le retournez. D'une main.

Ça prend du temps mais vous le faites. Après, vous vous souvenez de vos haltères quand vous buvez un petit calva au chaud, pour se remettre.

Une autre fois, le veau ne passera pas, il faut ouvrir et ça coûte plus cher. Le gars vous regarde et c'est d'après votre regard qu'il va prendre sa décision. Si votre regard est confiant

et si vous faites un geste vers votre voiture comme si c'était pour y prendre du matériel, il dira oui.

Si votre regard est tourné vers les autres bêtes alentour et si vous faites un geste mais comme pour partir, il dira non.

Une autre fois encore, le veau est déjà mort et il ne faut pas abîmer la génisse, alors on le coupe en morceaux et on les sort les uns après les autres, toujours avec le gant.

Après on rentre mais le cœur n'y est pas.

Les années ont passé et je suis loin d'avoir fini de rembourser mais ça tourne correctement.

Quand il est mort, j'ai racheté la ferme du père Villemeux et je l'ai un peu arrangée.

J'ai rencontré quelqu'un et puis il est parti. Mes mains en forme de battoirs, j'imagine.

J'ai recueilli deux chiens, le premier est venu tout seul jusqu'à chez moi et a trouvé la maison bonne, le deuxième a connu le pire avant que je ne l'adopte. Evidemment, c'est le deuxième qui fait la loi. Il y a aussi quelques chats dans les parages[180]. Je ne les vois jamais mais les écuelles sont vides. Mon jardin me plaît, c'est un peu fouillis[181] mais il y a quelques rosiers anciens qui étaient là avant moi et qui ne me demandent rien. Ils sont très beaux.

J'ai acheté des meubles de jardin en teck l'année dernière. Très chers mais qui vieilliront bien il paraît.

Quand l'occasion se présente, je sors avec Marc Pardini qui est professeur de je ne sais plus quoi dans le collège d'à côté. On va au cinéma ou au restaurant. Il fait l'intellectuel avec moi et ça m'amuse parce qu'en effet, je suis devenue sacrément plouc[182]. Il me prête des livres et des CD.

Quand l'occasion se présente, je couche avec lui. C'est toujours bien.

Dans la nuit d'hier le téléphone a sonné. C'était les Billebaudes, la ferme de la route de Tianville. Le gars m'a parlé d'un embêtement et que ça ne pouvait pas attendre.

---

180 parages : autour de
181 fouillis : désordonné
182 plouc : idiot

C'est peu dire que ça m'a coûté. J'avais été de garde le week-end précédent, et ça faisait treize jours que je travaillais sans interruption. J'ai parlé à mes chiens un petit peu. N'importe quoi, c'est pour entendre le son de ma voix et je me suis fait un jus noir comme de l'encre.

À la minute même où j'ai retiré ma clef de contact, j'ai su que rien n'irait. La maison était éteinte et l'étable silencieuse.

J'ai fait un boucan[183] d'enfer en tapant sur la porte en tôle ondulée comme pour réveiller les justes mais c'était trop tard.

Il m'a dit : il va bien le cul de ma vache mais le tien comment qu'y va ? Et c'est ti que t'en as un de cul ? On dit dans le pays que tu serais pas vraiment une femme, que tu serais plutôt couillue[184], c'est ce qu'on dit tu vois. Alors nous on leur a dit comme ça qu'on irait voir par nous-mêmes.

Et tout ce qu'il disait, ça faisait rire les deux autres.

Je fixais leurs ongles rongés jusqu'au sang. Tu crois qu'il m'aurait prise sur une botte de paille ? Non, ils étaient trop saouls pour se baisser sans tomber. Dans la laiterie, ils m'ont plaquée contre une cuve glacée. Il y avait une espèce de tuyau coudé qui me broyait le dos. Ça faisait pitié de les voir s'énerver avec leur braguette.

Tout faisait pitié.

Ils m'ont fait horriblement mal. Comme ça, ça ne veut rien dire mais je le répète pour ceux qui m'auraient mal entendue : ils m'ont fait horriblement mal.

Le gars des Billebaudes, l'éjaculation l'a dégrisé d'un coup.

Bon, ben docteur, c'était pour rigoler hein ? On n'a pas souvent l'occasion de rigoler par chez nous, pi[185] faut nous comprendre, c'est mon beau-frère qu'est là qu'enterre sa vie de garçon, pas vrai Manu ?

Manu dormait déjà et le copain de Manu recommençait à picoler[186].

---

183 boucan : grand bruit
184 Couillu : qui a des testicules
185 pi : pire
186 Picoler : boire beaucoup

J'ai dit au gars, bien sûr, bien sûr. J'ai même rigolé un petit peu avec lui jusqu'à ce qu'il me présente le goulot. C'était de l'eau-de-vie de prune.

L'alcool les avait rendus inoffensifs mais je leur ai administré à chacun une dose de Ketamine. Je ne voulais pas qu'ils tressaillent. Je tenais à mon confort.

J'ai mis des gants stériles et j'ai bien nettoyé tout ça à la Bétadine.

Ensuite, j'ai tendu la peau du scrotum. Avec ma lame de bistouri j'ai fait une petite incision. J'ai sorti les testicules. J'ai coupé. J'ai ligaturé l'épididyme et le vaisseau avec du catgut n°3,5. J'ai remis ça dans les bourses[187] et j'ai fait un surjet. Du travail très propre.

Celui que j'ai eu au téléphone et qui a été le plus brutal parce qu'il est ici chez lui, je lui ai greffé sa paire de couilles au-dessus de la pomme d'Adam.

Il était presque six heures quand je suis passée chez ma voisine. Madame Brudet, soixante-douze ans, debout depuis belle lurette, toute racornie[188] mais vaillante.

— Je vais sûrement m'absenter, madame Brudet, il me faut quelqu'un pour soigner mes chiens et pour les chats aussi.

— Rien de grave au moins ?

— Je ne sais pas.

— Les chats, je veux bien même si je dis que c'est pas une bonne idée de les engraisser comme ça. Y n'ont qu'à chasser les mulots[189]. Les chiens, ça m'ennuie davantage parce qu'ils sont gros mais si c'est pas pour trop longtemps, je les prendrai avec moi.

— Je vais vous faire un chèque pour la nourriture.

— C'est bien. Posez-le derrière la télé. Rien de grave au moins ?

— Tttttt tttttt, j'ai fait avec mon sourire.

Là, je suis assise à ma table de cuisine. J'ai refait du café et je fume une cigarette. J'attends la voiture des gendarmes.

---

187 bourse : testicule

188 racourni : séché

189 mulot : rat de campagne

J’espère seulement qu’ils ne mettront pas la sirène.

JUNIOR

Il s'appelle Alexandre Devermont. C'est un jeune homme tout rose et tout blond.

Élevé sous vide. Cent pour cent savonnette et Colgate bifluor, avec des chemisettes en vichy et une fossette dans le menton. Mignon. Propre. Un vrai petit cochon de lait.

Il aura bientôt vingt ans. Cet âge décourageant où l'on croit encore que tout est possible. Tant de probabilités et tant d'illusions. Tant de coups à prendre dans la figure aussi.

Mais pour ce jeune homme tout rose, non. La vie ne lui a jamais rien fait. Personne ne lui a tiré les oreilles jusqu'au point où ça fait vraiment mal. C'est un bon garçon.

Sa maman pète plus haut que son cul. Elle dit : « Allô, c'est Elisabeth Devermont...» en détachant la première syllabe. Comme si elle espérait encore duper[190] quelqu'un... Tatatata... Tu peux payer pour avoir beaucoup de choses de nos jours mais ça, tu vois, pour la particule, c'est raté.

Tu ne peux plus t'acheter ce genre d'orgueil. C'est comme Obélix, il fallait tomber dedans quand tu étais petite. Ça ne l'empêche pas de porter une chevalière avec des armoiries gravées dessus.

Des armoiries de quoi ? Je me le demande. Un petit fouillis[191] de couronne et de fleurs de lys sur fond de blason. L'association des Charcutiers-Traiteurs de France a choisi les mêmes pour son papier à en-tête du syndicat mais ça, elle ne le sait pas. Ouf.

Son papa a repris l'affaire familiale. Une entreprise de fabrication de meubles de jardin en résine blanche. Les meubles Rofitex.

Garantis dix ans contre le jaunissement et sous n'importe quel climat.

---

190 duper : tromper
191 fouillis : désordonné

Evidemment la résine, ça fait un peu camping et pique-nique à Mimile[192]. Ça aurait été plus chic de faire du teck, des bancs classieux qui prennent lentement une belle patine et quelques lichens sous le chêne centenaire planté par le bisaïeul au milieu de la propriété… Mais bon, on est bien obligé de prendre ce qu'on vous laisse, hein.

À propos des meubles, j'exagérais un peu tout à l'heure quand je disais que la vie ne lui avait jamais rien fait subir à Junior. Si si. Un jour, alors qu'il dansait avec une jeune fille de bonne famille plate et racée comme un vrai setter anglais, il l'a eue son émotion.

C'était lors d'un de ces petits raouts[193] mondains que les mamans organisent à très grands frais pour éviter que leurs rejetons[194] ne s'aventurent un jour entre les seins d'une Leïla ou d'une Hannah ou de n'importe quoi d'autre qui sentirait trop le soufre ou la harissa.

Donc il était là, avec son col cassé et ses mains moites. Il dansait avec cette fille, il faisait bien attention à surtout ne pas lui effleurer le ventre avec sa braguette. Il essayait de se déhancher un peu en battant la mesure avec les fers de ses Westons. Comme ça, tu vois, genre décontracté. Genre jeune.

Et puis la minette lui a demandé :

— Il fait quoi ton père ? (C'est une question que les filles posent dans ce genre de sauteries[195].)

Il lui a répondu, faussement distrait, en la faisant tourner sur elle-même :

— Il est PDG de Rofitex, j'sais pas si tu connais comme boîte… Deux cents employ…

Elle ne lui a pas laissé le temps de finir. Elle s'est arrêtée de danser d'un coup et elle a ouvert grand ses yeux de setter :

— Attends… Rofitex ?… Tu veux dire les… les… préservatifs Rofitex ! ! ?

Alors là, c'était la meilleure.

---

192 mimile : Émile, prénom populaire
193 raout : fête
194 rejeton : enfant
195 sauterie : fête

— Non, les meubles de jardin, il a répondu, mais vraiment il s'attendait à tout sauf à ça. Ah non vraiment, quelle conne cette fille. Quelle conne. Heureusement le morceau était fini et il a pu se diriger vers le buffet pour boire un peu de champagne et déglutir. Non vraiment.

Ça se trouve, ce n'est même pas une fille du rallye, c'en est une qui s'est incrustée.

Vingt ans. Mon Dieu.

* * *

Le petit Devermont s'y est repris à deux fois pour avoir le bac[196] mais le permis non, ça va. Il vient de l'avoir et du premier coup.

Pas comme son frère qui l'a repassé trois fois.

Au dîner tout le monde est de bonne humeur. Ce n'était pas dans la poche car l'inspecteur du coin est un vrai con. Un poivrot[197] en plus. C'est la campagne ici.

Comme son frère et ses cousins avant lui, Alexandre a passé son permis pendant les vacances scolaires dans la propriété de sa grand-mère parce que les tarifs sont moins chers en province qu'à Paris. Presque mille francs d'écart sur un forfait stage.

Mais enfin, là, le poivrot était à peu près à jeun et il a griffonné son papier rose sans faire l'intéressant.

Alexandre pourra se servir de la Golf de sa mère à condition qu'elle n'en ait pas besoin, sinon il prendra la vieille 104 qui est dans la grange. Comme les autres.

Elle est encore en bon état mais elle sent la crotte de poule.

* * *

C'est la fin des vacances. Bientôt il faudra retourner dans le grand appartement de l'avenue Mozart et intégrer l'école de Commerce privée de l'avenue de Saxe. Une école dont le diplôme n'est pas encore reconnu par l'état mais qui a un nom

---

196 bac : baccalauréat
197 poivrot : alcoolique

compliqué avec plein d'initiales : l'ISERP ou l'IRPS ou l'ISDMF ou un truc dans ce goût-là. (Institut Supérieur De Mes Fesses.)

Notre petit cochon de lait a bien changé pendant ces mois d'été. Il s'est dévergondé[198] et, même, il s'est mis à fumer.

Des Marlboro Light.

C'est à cause de ses nouvelles fréquentations : il s'est entiché[199] du fils d'un gros cultivateur de la région, Franck Mingeaut Alors celui-là, ce n'est pas la moitié d'un. Friqué[200], tape-à-l'œil[201], tapageur[202] et bruyant. Qui dit bonjour poliment à la grand-mère d'Alexandre et reluque[203] ses petites cousines en même temps. Tskk tskk…

Franck Mingeaut est content de connaître Junior. Grâce à lui, il peut aller dans le monde, dans des fêtes où les filles sont minces et mignonnes et où le champagne des familles remplace la Valstar. Son instinct lui dit que c'est par là qu'il doit aller pour se faire une place au chaud. Les arrière-salles des cafés, les Maryline mal dégrossies, le billard et les foires agricoles, ça va un moment. Alors qu'une soirée chez la fille de Bidule[204] au château de La Bidulière, voilà de l'énergie bien employée.

Junior Devermont est content de son nouveau riche. Grâce à lui, il dérape dans les cours gravillonnées en cabriolet de sport, il fonce sur les départementales de Touraine en lançant des bras d'honneur aux péquenots[205] pour qu'ils garent leurs 4L et il emmerde son père. Il a ouvert un bouton supplémentaire à sa chemisette et il a même remis sa médaille de baptême façon petit dur encore tendre. Les filles adorent.

* * *

---

198 dévergondé : sorti de l'innocence
199 entiché : amoureux
200 friqué : qui a de l'argent
201 tape à l'œil : qui se voit
202 tapageur : qui fait du bruit
203 reluquer : faire le voyeur
204 Bidule : n'importe quel nom
205 péquenot : paysan (péjoratif)

Ce soir c'est LA fête de l'été. Le comte et la comtesse de La Rochepoucaut reçoivent pour leur cadette Eléonore. Tout le gratin en sera. Depuis la Mayenne jusqu'au fin fond du Berry. Du Bottin Mondain en veux-tu en voilà. Des jeunes héritières encore vierges comme s'il en pleuvait.

De l'argent. Pas le clinquant[206] de l'argent mais l'odeur de l'argent. Des décolletés, des peaux laiteuses, des colliers de perles, des cigarettes ultra-légères et des rires nerveux. Pour Franck-la-gourmette et Alexandre-la-chaînette c'est le grand soir.

Pas question de rater ça.

Pour ces gens-là, un cultivateur riche restera toujours un paysan et un industriel bien élevé restera toujours un fournisseur. Raison de plus pour boire leur champagne et sauter leurs filles dans les buissons. Elles ne sont pas toutes sauvages les donzelles[207]. Elles descendent en ligne directe de Godefroy de Bouillon et sont d'accord pour pousser un peu plus loin la dernière croisade.

Franck n'a pas de carton d'invitation mais Alexandre connaît le gars du pointage, pas de problème, tu lui files[208] cent balles et il te laisse passer, il peut même aboyer ton nom comme dans les salons de l'Automobile Club si ça te chante.

Le gros hic[209] c'est la voiture. La voiture ça compte pour conclure avec celles qui n'aiment pas trop le piquant des buissons.

La mignonne qui ne veut pas rentrer trop tôt, elle donne congé à son papa et elle doit trouver un chevalier servant pour la ramener. Sans voiture dans une région où les gens habitent à plusieurs dizaines de kilomètres les uns des autres, tu es soit un garçon fini soit un puceau.

Et là, la situation est critique. Franck n'a pas son aspirateur à belettes : en révision, et Alexandre n'a pas la voiture de sa mère : elle est rentrée à Paris avec.

---

206 clinquant : qui brille
207 donzelle : demoiselle
208 filer : donner
209 hic : petit problème

Qu'est-ce qui reste ? La 104 bleu ciel avec des fientes de poule sur les fauteuils et le long des portières. Il y a même de la paille au plancher et un autocollant « La chasse c'est naturel » sur le pare-brise. Bon Dieu, ça craint.

— Et ton paternel ? Il est où ?

— En voyage.

— Et sa caisse[210] ?

— Ben... elle est là pourquoi ?

— Pourquoi elle est là ?

— Parce que Jean-Raymond doit la laver à fond. (Jean-Raymond, c'est le garde.)

— Ben c'est impeccable ça ! ! ! On lui emprunte sa caisse pour la soirée et on lui ramène. Eh hop, ni vu ni connu.

— Nan nan Franck, c'est pas possible ça. C'est pas possible.

— Et pourquoi ! ?

— Attends, s'il arrive quoi que ce soit je me fais tuer moi. Nan nan c'est pas possible...

— Mais qu'est-ce que tu veux qu'il arrive couille molle[211] ? Hein qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ? !

— Nan nan...

— Bordel mais arrête avec ça, « Nan nan », qu'est-ce que ça veut dire ? On a quinze bornes[212] aller et quinze bornes retour. La route est toute droite et y aura pas un péquin[213] dehors à c't'heure-là alors dis-moi où est le problème ?

— Si on a la moindre emmerde...

— MAIS QUOI comme emmerde ? Hein, QUOI comme emmerde ? J'ai mon permis depuis trois ans et j'ai jamais eu un seul problème tu m'entends ? Pas ça.

Il met son pouce sous son incisive comme pour la déchausser.

— Nan nan pas d'accord. Pas la Jaguar de mon père.

— Putain mais c'est pas vrai d'être si con, mais c'est pas vrai !

---

210 caisse : voiture
211 couille-molle : inactif
212 borne : kilomètre
213 péquin : personne

— Qu’est-ce qu’on fait alors ? ? ? On va chez La Roche-de-mes-deux avec ta merde de poulailler roulant ?

— Ben ouais…

— Attends mais on devait pas emmener ta cousine et passer prendre sa copine à Saint-Chinan ?

— Ben si…

— Et tu crois qu’elles vont mettre leur petit cul sur tes sièges pleins de caca ? ? !

— Ben nan…

— Bon ben alors !… On emprunte la bagnole[214] de ton père, on roule peinard[215] et dans quelques heures on la remet bien gentiment là où on l’a prise et c’est tout.

— Nan nan pas la Jaguar… (silence)… pas la Jaguar.

— Attends, moi je me trouve quelqu’un pour m’emmener. T’es vraiment trop con. C’est le squat[216] de l’été et tu veux qu’on se pointe[217] avec ta bétaillère[218]. Pas question. Est-ce qu’elle roule d’abord ?

— Ouais elle roule.

— Puuutain mais c’est pas vrai ça…

Il tire sur la peau de ses joues.

— De toute façon, sans moi, tu peux pas entrer.

— Ouais ben entre pas y aller ou y aller avec ta poubelle j’sais pas ce qui est le mieux… Hé tu feras gaffe[219] qui reste pas une poule hein ?

* * *

Sur la route du retour. Cinq heures du matin. Deux garçons gris et fatigués qui sentent la clope et la transpiration mais pas la fornication (belle fête, mauvaise pioche, ça arrive).

Deux garçons silencieux sur la D49 entre Bonneuil et Cissé-le-Duc en Indre-et-Loire.

---

214 bagnole : voiture
215 peinard : tranquille
216 squat : lieu à occuper
217 se pointer : arriver
218 bétaillaire : machine agricole
219 faire gaffe : faire attention

— Eh ben tu vois… On l'a pas cassée… Hein… tu vois… C'était pas la peine de faire chier avec tes « nan nan ». Y pourra l'astiquer demain le gros Jean-Raymond, la voiture à papa…

— Pffff… Pour ce que ça nous aura servi… On aurait pu prendre l'autre…

— C'est vrai que de ce côté-là, ceinture…

Il se touche l'entrejambe.

— … T'as pas vu beaucoup de monde toi hein ?… Enfin… j'ai quand même un rencard demain avec une blonde à gros nichons[220] pour un tennis…

— Laquelle ?

— Tu sais celle qui…

Cette phrase il ne l'a jamais terminée parce qu'un sanglier, un cochon d'au moins cent cinquante kilos a traversé juste à ce moment-là, mais sans regarder, ni à droite ni à gauche, cet abruti.

Un sanglier très pressé qui revenait peut-être d'une boum et qui avait peur de se faire engueuler par ses parents.

Ils ont d'abord entendu le crissement des pneus et puis un énorme « bonk » à l'avant. Alexandre Devermont a dit :

— Et merde.

Ils se sont arrêtés, ils ont laissé leur portière ouverte et ils sont allés voir. Le cochon raide mort et l'aile avant droite raide morte : plus de pare-chocs, plus de radiateur, plus de phares et plus de carrosserie. Même le petit sigle Jaguar en avait pris un coup. Alexandre Devermont a redit :

— Et merde.

Il était trop éméché[221] et trop fatigué pour prononcer un mot de plus. Pourtant, à ce moment-là très exactement, il avait déjà clairement conscience de l'immense étendue d'emmerdements qui l'attendait. Il en avait clairement conscience.

Franck a donné un coup de pied dans la panse[222] du sanglier et il a dit :

220 Nichon : sein

221 éméché : qui a bu trop

222 panse : ventre

— Bon ben on va pas le laisser là. Au moins qu'on le ramène, ça fera de la barbaque[223] à manger…

Alexandre a commencé à se marrer tout doucement :

— Ouais, c'est bon le cuissot de sanglier…

C'était pas drôle du tout, c'était même dramatique comme situation mais le fou rire arrivait. À cause de la fatigue sûrement et de la nervosité.

— C'est ta mère qui va être contente…

— Ça c'est sûr, elle va être drôlement contente !

Et ces deux petits cons, ils riaient tellement qu'ils en avaient mal au bide.

***

— Bon ben… on va le foutre dans le coffre ?

— Ouais.

— Merde !

— Quoi encore ? !

— Y a plein de trucs…

— Hein ?

— Il est plein je te dis !… Y a le sac de golf de ton père et plein de caisses de pinard[224] là-dedans…

— Ah merde…

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On va le foutre derrière, par terre…

— Tu crois ?

— Ouais, attends. Je vais mettre un truc pour protéger les coussins… Regarde dans le fond de la malle si tu vois pas un plaid…

— Un quoi ?

— Un plaid.

— C'est quoi ?

— … Le truc à carreaux vert et bleu là, tout au fond…

— Ah ! une couverture… une couverture de parigots[225] quoi…

223 barbaque : viande
224 pinard : vin
225 parigot : parisien

— Ouais si tu veux… Allez, magne[226].

— Attends je vais t'aider. C'est pas la peine qu'on lui tache ses sièges en cuir en plus…

— T'as raison.

— Putain ce qu'il est lourd !

— Tu m'étonnes.

— Y pue[227] en plus.

— Eh Alex… c'est la campagne…

— Fait chier la campagne.

Ils sont remontés en voiture. Aucun problème pour redémarrer, visiblement le moteur n'avait rien. C'était déjà ça.

Et puis quelques kilomètres plus loin : la grosse grosse frayeur. D'abord du bruit et des grognements dans leur dos.

Franck a dit :

— Putain mais c'est qu'il est pas mort ce con !

Alexandre n'a rien répondu. Trop c'était trop quand même.

Le cochon a commencé à se relever et à se tourner dans tous les sens.

Franck a pilé et il a gueulé :

— Hé on se casse maintenant !

Il était tout blanc.

Les portes ont claqué et ils se sont éloignés de la voiture. À l'intérieur c'était la merde totale.

La Merde Totale.

Les fauteuils en cuir couleur crème, défoncés. Le volant, défoncé. Le levier de vitesse en loupe d'orme, défoncé, les appuie-tête, défoncés. Tout l'intérieur de la caisse, défoncé, défoncé, défoncé.

Devermont junior, anéanti.

L'animal avait les yeux exorbités et de l'écume blanche autour de ses grosses dents crochues. À voir, c'était horrible.

Ils ont décidé d'ouvrir la porte en se cachant derrière puis de monter se réfugier sur le toit. C'était peut-être une bonne tactique mais ça ils ne le sauront jamais parce qu'entre-temps,

---

226 magne : se dépêcher

227 puer : sentir mauvais

le cochon s'était enfermé à l'intérieur en piétinant le bouton de la fermeture centralisée.

Et la clef était restée sur le tableau de bord.

Ah ça… on peut dire que quand tout se déglingue, tout se déglingue[228].

Franck Mingeaut a sorti un téléphone portable de la poche intérieure de sa veste, très classe et il a tapé le 18, très emmerdé.

Quand les pompiers sont arrivés, la bête s'était un peu calmée. À peine. Disons qu'il n'y avait plus rien à détruire.

Le chef des pompiers a fait le tour de la voiture. Quand même, il était impressionné. Il n'a pas pu s'empêcher de dire :

— Un si beau véhicule, ça fait de la peine té.

La suite est insoutenable, pour les gens qui aiment les belles choses…

Un des hommes est allé chercher une énorme carabine, une espèce de bazooka. Il a éloigné tout le monde et il a visé. Le cochon et la vitre ont explosé en même temps.

L'intérieur de la voiture repeint à neuf : rouge.

Du sang, même au fond de la boîte à gants, même entre les touches du téléphone de bord.

Alexandre Devermont était hébété. On aurait pu croire qu'il ne pensait plus. Du tout. À rien. Ou seulement à s'enterrer vivant ou à retourner contre lui le bazooka du pompier.

Mais non, il pensait aux ragots[229] dans le pays et à l'aubaine que ça allait être pour les écolos…

Il faut dire que son père a non seulement une magnifique Jaguar mais aussi des visées politiques tenaces pour contrer les Verts.

Parce que les Verts veulent interdire la chasse et créer un Parc Naturel et n'importe quoi d'autre, du moment que ça emmerde les gros propriétaires terriens.

C'est un combat auquel il tient énormément et qui était presque gagné à ce jour. Encore hier soir, à table, en découpant le canard il disait :

---

228 se déglinguer : se détruire
229 ragot : rumeur

— Tiens ! En voilà un que Grolet et sa bande de peigne-culs ne verront plus dans leurs jumelles ! ! ! Ah Ah Ah !

Mais là… le sanglier qui explose en mille morceaux dans la Jaguar Sovereign du futur conseiller régional, ça va un peu gêner aux entournures. Sûrement un peu, non ?

Y'a même des poils collés contre les vitres. Les pompiers sont repartis, les flics sont repartis. Demain une dépanneuse viendra charger le… la… enfin le… truc gris métallisé qui encombre la chaussée.

* * *

Nos deux compères marchent le long de la route, la veste de smoking jetée sur l'épaule. Il n'y a rien à dire. De toute façon, au point où en sont les choses, ce n'est même plus la peine de penser non plus.

Franck dit :

— Tu veux une cigarette ?

Alexandre répond :

— Ouais je veux bien.

Ils marchent comme ça un bon moment. Le soleil se lève dans les champs, le ciel est rose et quelques étoiles s'attardent encore un peu. On n'entend pas le moindre bruit. Seulement le froissement des herbes à cause des lapins qui courent dans les fossés.

Et puis Alexandre Devermont se retourne vers son ami et lui dit :

— Alors ?… Et cette blonde, là, dont tu me parlais… celle qui a les gros nichons… c'est qui cette fille ?

Et son ami lui sourit.

PENDANT DES ANNÉES

Pendant des années j'ai cru que cette femme était en dehors de ma vie, pas très loin peut-être mais en dehors.

Qu'elle n'existait plus, qu'elle vivait très loin, qu'elle n'avait jamais été aussi belle que ça, qu'elle appartenait au monde du passé. Le monde de quand j'étais jeune et romantique, quand je croyais que l'amour durait toujours et que rien n'était plus grand que mon amour pour elle. Toutes ces bêtises.

J'avais vingt-six ans et j'étais sur le quai d'une gare. Je ne comprenais pas pourquoi elle pleurait tant. Je la serrais dans mes bras et m'engouffrais[230] dans son cou. Je croyais qu'elle était malheureuse parce que je partais et qu'elle me laissait voir sa détresse. Et puis quelques semaines plus tard, après avoir piétiné mon orgueil comme un malpropre au téléphone ou en gémissant dans des lettres trop longues, j'ai fini par comprendre.

Que ce jour-là elle flanchait parce qu'elle savait qu'elle regardait mon visage pour la dernière fois, que c'était sur moi qu'elle pleurait, sur ma dépouille[231]. Et que la curée ne lui faisait pas plaisir.

Pendant des mois, je me suis cogné partout.

Je ne faisais attention à rien et je me suis cogné partout. Plus j'avais mal, plus je me cognais.

J'ai été un garçon délabré admirable : tous ces jours vides où j'ai donné le change. En me levant, en travaillant jusqu'à l'abrutissement, en me nourrissant sans faire d'histoires, en buvant des bières avec mes collègues et en continuant de rire grassement avec mes frères alors que la moindre pichenette du moindre d'entre eux aurait suffi à me briser net.

---

230 s'engouffrer : entrer en masse

231 dépouille : cadavre

Mais je me trompe. Ce n'était pas de la vaillance, c'était de la connerie : parce que je croyais qu'elle reviendrait. J'y croyais vraiment.

Je n'avais rien vu venir et mon cœur s'était complètement déglingué[232] sur un quai de gare un dimanche soir. Je n'arrivais pas à me résoudre et je me cognais dans tout et n'importe quoi.

Les années qui ont suivi ne m'ont fait aucun effet. Certains jours je me surprenais à penser :

— Tiens ?... c'est bizarre... je crois que je n'ai pas pensé à elle hier... Et au lieu de m'en féliciter, je me demandais comment c'était possible, comment j'avais réussi à vivre une journée entière sans penser à elle. Son prénom surtout m'obsédait. Et deux ou trois images d'elle très précises. Toujours les mêmes.

C'est vrai. J'ai posé les pieds par terre le matin, je me suis nourri, je me suis lavé, j'ai enfilé des vêtements sur moi et j'ai travaillé.

Quelquefois j'ai vu le corps nu de quelques filles. Quelquefois mais sans douceur.

Émotions : néant.

Et puis enfin, quand même, j'ai eu ma chance. Alors que ça m'était devenu égal.

Une autre femme m'a rencontré. Une femme très différente est tombée amoureuse de moi, qui portait un autre prénom et qui avait décidé de faire de moi un homme entier. Sans me demander mon avis, elle m'a remis d'aplomb et m'a épousé moins d'un an après notre premier baiser, échangé dans un ascenseur pendant un congrès.

Une femme inespérée. Il faut dire que j'avais si peur. Je n'y croyais plus et j'ai dû la blesser souvent. Je caressais son ventre et mon esprit divaguait. Je soulevais ses cheveux et j'y cherchais une autre odeur. Elle ne m'a jamais rien dit. Elle savait que ma vie de fantôme ne ferait pas long feu. À cause de son rire, à cause de sa peau et à cause de tout ce fatras d'amour élémentaire et désintéressé qu'elle avait à me donner. Elle avait raison. Ma vie de fantôme m'a laissé vivre heureux.

---

232 déglingué : détruit

Elle est dans la pièce d'à côté en ce moment. Elle est endormie.

Professionnellement, j'ai réussi mieux que je ne l'aurais imaginé. Il faut croire que l'âpreté paye, que j'étais au bon endroit au bon moment, que j'ai su prendre certaines décisions, que… Je ne sais pas.

En tout cas je vois bien dans l'œil étonné autant que soupçonneux de mes anciens copains de promo que tout cela les déconcerte : une jolie femme, une jolie carte de visite et des chemises coupées sur mesure… avec si peu de moyens au départ. Ça laisse perplexe.

À l'époque j'étais surtout celui qui ne pensait qu'aux filles, enfin… qu'à cette fille, celui qui écrivait des lettres pendant les cours magistraux et qui ne regardait pas les culs ni les seins ni les yeux ni rien d'autre aux terrasses des cafés. Celui qui prenait le premier train pour Paris tous les vendredis et qui revenait triste et les yeux cernés le lundi matin en maudissant les distances et le zèle des contrôleurs. Plutôt Arlequin que golden boy, c'est vrai.

Comme je l'aimais, je négligeais mes études et comme je foirais[233] mes études, entre autres flottements, elle m'a abandonné. Elle devait penser que l'avenir était trop… incertain avec un type dans mon genre.

Quand je lis mes relevés de banque aujourd'hui, je vois bien que la vie est une drôle de farceuse.

Donc j'ai vécu comme si de rien n'était.

Bien sûr, en souriant, il nous arrivait de parler entre nous, ma femme et moi ou avec des amis, de nos années d'étudiants, des films et des livres qui nous avaient façonnés et de nos amours de jeunesse, des visages négligés en cours de route et qui nous venaient à l'esprit par hasard. Du prix des cafés et de tout ce genre de nostalgie… Cette partie de notre vie posée sur une étagère. Nous y faisions un peu de poussière. Mais je ne m'appesantissais jamais. Oh non.

---

233 Foirer : mal faire

À une époque, je me souviens, je passais tous les jours devant un panneau qui indiquait le nom de la ville où je savais qu'elle vivait, avec le nombre de kilomètres.

Tous les matins, en me rendant à mon bureau et tous les soirs en en revenant, je jetais un coup d'œil à ce panneau. J'y jetais un coup d'œil, c'est tout. Je ne l'ai jamais suivie. J'y ai pensé mais l'idée même de mettre mon clignotant c'était comme de cracher sur ma femme.

Pourtant j'y jetais un coup d'œil, c'est vrai.

Et puis j'ai changé de boulot. Plus de panneau.

Mais il y avait toujours d'autres raisons, d'autres prétextes. Toujours. Combien de fois me suis-je retourné dans la rue, le cœur en vrille parce que j'avais cru apercevoir un bout de silhouette qui… ou une voix que… ou une chevelure comme… ?

Combien de fois ?

Je croyais que je n'y pensais plus mais il me suffisait d'être un moment seul dans un endroit à peu près calme pour la laisser venir.

À la terrasse d'un restaurant un jour, c'était il y a moins de six mois, alors que le client que je devais inviter n'arrivait pas, j'ai été la rechercher dans mes souvenirs. J'ai desserré mon col et j'ai envoyé le garçon m'acheter un paquet de cigarettes. Ces cigarettes fortes et âcres que je fumais à l'époque. J'ai allongé mes jambes et refusé qu'on débarrasse le couvert d'en face. J'ai commandé un bon vin, un Gruaud-Larose je crois… et tandis que je fumais les yeux mi-clos en savourant un petit rayon de soleil, je la regardais s'approcher.

Je la regardais et je la regardais encore. Je ne cessais de penser à elle et à ce que nous faisions quand nous étions ensemble et quand nous dormions dans le même lit.

Jamais je ne me suis demandé si je l'aimais toujours ou quels étaient mes exacts sentiments à son égard[234]. Ça n'aurait servi à rien. Mais j'aimais la retrouver au détour d'un moment de solitude. Je dois le dire parce que c'est la vérité.

Heureusement pour moi, ma vie ne me laissait pas beaucoup de moments de solitude. Il fallait vraiment qu'un client désolé

234 à son égard : pour elle

m'oublie complètement ou que je sois seul, la nuit, dans ma voiture et sans souci pour y parvenir. Autant dire, presque jamais.

Et même si j'avais envie de me laisser aller à un coup de blues, de nostalgie, de prendre un ton badin par exemple et d'essayer de retrouver son numéro de téléphone par le minitel ou une autre ânerie de ce genre, je sais maintenant que c'est hors question car depuis quelques années, j'ai de vrais garde-fous. Les plus farouches[235] : mes enfants.

Je suis fou de mes enfants. J'en ai trois, une grande fille de sept ans, Marie, une autre qui en aura bientôt quatre, Joséphine, et Yvan, le petit dernier qui n'a pas deux ans. D'ailleurs c'est moi qui ai supplié ma femme de m'en faire un troisième, je me souviens qu'elle parlait de fatigue et d'avenir mais j'aime tellement les bébés, leur charabia et leurs câlins mouillés… Allez… je lui disais, fais-moi encore un enfant. Elle n'a pas résisté longtemps et rien que pour ça, je sais qu'elle est ma seule amie et que je ne m'en éloignerai pas. Même si je côtoie[236] une ombre tenace.

Mes enfants sont la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

Une vieille histoire d'amour ne vaut rien à côté de ça. Rien du tout.

***

Voilà à peu près comment j'ai vécu et puis la semaine dernière, elle a dit son prénom au téléphone :

— C'est Hélèna.

— Hélèna ?

— Je ne te dérange pas ?

J'avais mon petit garçon sur les genoux qui essayait d'attraper le combiné en couinant.

— Ben…

— C'est ton enfant ?

---

235 farouche : sauvage, peu sociable

236 côtoie (côtoyer) : fréquenter

— Oui.
— Il a quel âge ?
— ... Pourquoi tu m’appelles comme ça ?
— Il a quel âge ?
— Vingt mois.
— Je t’appelle parce que je voudrais te voir.
— Tu veux me voir ?
— Oui.
— Qu’est-ce que c’est que ces conneries ?
— Juste comme ça. Tu t’es dit tiens !... J’ai envie de le revoir...
— Presque comme ça.
— Pourquoi ?... Je veux dire, pourquoi maintenant ?... Après toutes ces ann...
— ... Douze ans. Ça fait douze ans.
— Bon. Et alors ?... Qu’est-ce qui se passe ? Tu te réveilles ? Qu’est-ce que tu veux ? Tu veux savoir l’âge de mes enfants ou si j’ai perdu mes cheveux ou... ou voir l’effet que tu me ferais ou... ou c’est juste comme ça, pour parler du bon vieux temps ? !
— Ecoute, je ne pensais pas que tu allais le prendre comme ça, je vais raccrocher. Je suis désolée. Je...
— Comment tu as retrouvé mon numéro ?
— Par ton père.
— Quoi !
— J’ai appelé ton père tout à l’heure et je lui ai demandé ton numéro, c’est tout.
— Il s’est rappelé de toi ?
— Non. Enfin... je ne lui ai pas dit qui j’étais.

J’ai posé mon fils par terre qui est parti rejoindre ses sœurs dans leur chambre. Ma femme n’était pas là.

— Attends, ne quitte pas... « Marie ! Est-ce que tu peux lui remettre ses chaussons[237], s’il te plaît ? »... Allô ? Tu es là ?
— Oui.
— Alors ?...
— Alors quoi ?...
— Tu veux qu’on se revoie ?

237 Chaussons : petites chaussures de bébé

— Oui. Enfin pas longtemps. Juste prendre un verre ou marcher un petit moment, tu vois…

— Pourquoi. À quoi ça servirait ?

— C'est juste que j'ai envie de te revoir. De parler un petit peu avec toi.

— Hélèna ?

— Oui.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Pourquoi ?

— Oui pourquoi tu me rappelles ? Pourquoi si tard ? Pourquoi maintenant ? Tu ne t'es même pas demandé si tu risquais pas de mettre le merdier dans ma vie… Tu fais mon numéro et tu…

— Ecoute Pierre. Je vais mourir.

— …

— Je t'appelle maintenant parce que je vais mourir. Je ne sais pas exactement quand mais dans pas très longtemps.

J'éloignais le téléphone de mon visage comme pour reprendre un peu d'air et j'essayais de me relever mais sans succès.

— C'est pas vrai.

— Si c'est vrai.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Oh… c'est compliqué. Pour résumer on pourrait dire que c'est mon sang qui… enfin je ne sais plus trop ce qu'il a maintenant parce que les diagnostics s'embrouillent[238] mais enfin c'est un drôle de truc quoi.

Je lui ai dit :

— Tu es sûre ?

— Attends ? Mais qu'est-ce que tu crois ? Que je te raconte des craques[239] bien mélo[240] pour avoir une raison de t'appeler ? ! !

— Excuse-moi.

— Je t'en prie.

---

238 s'embrouiller : se confondre

239 craque : n'importe quoi

240 mélo : mélodramatique

— Ils se trompent peut-être.
— Oui… Peut-être.
— Non ?
— Non. Je ne crois pas.
— Comment c'est possible ?
— Je ne sais pas.
— Tu souffres ?
— Couci-couça.
— Tu souffres ?
— Un petit peu en fait.
— Tu veux me revoir une dernière fois ?
— Oui. On peut dire ça comme ça.
— Tu n'as pas peur d'être déçue ? Tu ne préfères pas rester sur une… bonne image ?
— Une image de quand tu étais jeune et beau ?
Je l'entendais sourire.
— Exactement. Quand j'étais jeune et beau et que je n'avais pas encore de cheveux blancs…
— Tu as des cheveux blancs ? !
— J'en ai cinq je crois.
— Ah ! ça va, tu m'as fait peur ! Tu as raison. Je ne sais pas si c'est une bonne idée mais j'y pense depuis un bout de temps… et je me disais que c'était vraiment une chose qui me ferait plaisir… Alors comme il n'y a plus beaucoup de choses qui me font plaisir ces derniers temps… je… je t'ai appelé.
— Tu y penses depuis combien de temps ?
— Douze ans ! Non… Je plaisante. J'y pense depuis quelques mois. Depuis mon dernier séjour à l'hôpital pour être exacte.
— Tu veux me revoir, tu crois ?
— Oui.
— Quand ?
— Quand tu veux. Quand tu peux.
— Tu vis où ?
— Toujours pareil. À cent kilomètres de chez toi je crois.
— Hélèna ?
— Oui ?
— Non rien.

— Tu as raison. Rien. C'est comme ça. C'est la vie et je ne t'appelle pas pour détricoter le passé ou mettre Paris dans une bouteille tu sais. Je…

Je t'appelle parce que j'ai envie de revoir ton visage. C'est tout. C'est comme les gens qui retournent dans le village où ils ont passé leur enfance ou dans la maison de leurs parents… ou vers n'importe quel endroit qui a marqué leur vie.

— C'est comme un pèlerinage quoi.

Je me rendais compte que je n'avais plus la même voix.

— Oui exactement. C'est comme un pèlerinage. À croire que ton visage est un endroit qui a marqué ma vie.

— C'est toujours triste les pèlerinages.

— Pourquoi tu dis ça ? ! Tu en as jamais fait ! ?

— Non. Si. À Lourdes…

— Oh ben alors oui… alors là, Lourdes, évidemment…

Elle se forçait à prendre un ton moqueur.

J'entendais les petits qui se chamaillaient[241] et je n'avais plus du tout envie de parler. J'avais envie de raccrocher. J'ai fini par lâcher :

— Quand ?

— C'est toi qui me dis.

— Demain ?

— Si tu veux.

— Où ?

— À mi-chemin entre nos deux villes. À Sully par exemple…

— Tu peux conduire ?

— Oui. Je peux conduire.

— Qu'est-ce qu'il y a à Sully ?

— Ben pas grand-chose j'imagine… on verra bien. On n'a qu'à s'attendre devant la mairie…

— À l'heure du déjeuner ?

— Oh non. C'est pas très rigolo de manger avec moi tu sais…

Elle se forçait à rire encore.

— … Après l'heure du déjeuner ça serait mieux.

***

---

241 se chamailler : se disputer

Il n’a pas pu s’endormir cette nuit-là. Il a regardé le plafond en ouvrant grand ses yeux. Il voulait les garder bien secs. Ne pas pleurer.

Ce n’était pas à cause de sa femme. Il avait peur de se tromper, de pleurer sur la mort de sa vie intérieure à lui plutôt que sur sa mort à elle. Il savait que s’il commençait, il ne pourrait plus s’arrêter.

Ne pas ouvrir les vannes. Surtout pas. Parce que depuis tant d’années maintenant qu’il paradait et qu’il grognait sur la faiblesse des gens. Des autres. De ceux qui ne savent pas ce qu’ils veulent et qui traînent toute leur médiocrité après eux.

Tant d’années qu’il regardait avec une tendresse de merde le temps de sa jeunesse. Toujours, quand il pensait à elle, il relativisait, il faisait semblant d’en sourire ou d’y comprendre quelque chose. Alors qu’il n’avait jamais rien compris.

Il sait parfaitement qu’il n’a aimé qu’elle et qu’il n’a jamais été aimé que par elle. Qu’elle a été son seul amour et que rien ne pourra changer tout ça. Qu’elle l’a laissé tomber comme un truc encombrant[242] et inutile. Qu’elle ne lui a jamais tendu la main ou écrit un petit mot pour lui dire de se relever. Pour lui avouer qu’elle n’était pas si bien que ça. Qu’il se trompait. Qu’il valait mieux qu’elle. Ou bien qu’elle avait fait l’erreur de sa vie et qu’elle l’avait regretté en secret. Il savait combien elle était orgueilleuse. Lui dire que pendant douze ans elle avait morflé[243] elle aussi et que maintenant elle allait mourir.

Il ne voulait pas pleurer et pour s’en empêcher, il se racontait n’importe quoi. Oui, c’est ça. N’importe quoi. Sa femme en se retournant, a posé sa main sur son ventre et aussitôt il a regretté tous ces délires. Bien sûr qu’il a aimé et été aimé par une autre, bien sûr. Il regarde ce visage près de lui et il prend sa main pour l’embrasser. Elle sourit dans son sommeil.

Non il n’a pas à gémir. Il n’a pas à se mentir. La passion romantique, hé ho, ça va un moment. Mais maintenant basta, hein. En plus demain après-midi ça ne l’arrange pas trop à

---

242 encombrer : gêner, surcharger

243 morfler : endurer un coup dur

cause de son rendez-vous avec les gars de Sygma II. Il va être obligé de mettre Marcheron sur le coup et ça vraiment, ça ne l'arrange pas parce qu'avec Marcheron…

Il n'a pas pu s'endormir cette nuit-là. Il a pensé à plein de choses.

C'est comme ça qu'il pourrait expliquer son insomnie, sauf que sa lampe éclaire mal et qu'il n'y voit rien et que, comme au temps des gros chagrins, il se cogne partout.

***

Elle n'a pas pu s'endormir cette nuit-là mais elle a l'habitude. Elle ne dort presque plus. C'est parce qu'elle ne se fatigue plus assez dans la journée. C'est la théorie du médecin. Ses fils sont chez leur père et elle ne fait que pleurer.

Pleurer. Pleurer. Pleurer.

Elle se brise, elle lâche du lest, elle se laisse déborder. Elle s'en fout, elle pense que maintenant ça va bien, qu'il faudrait passer à autre chose et dégager la piste parce que l'autre a beau dire qu'elle ne se fatigue pas, il n'y comprend rien avec sa blouse proprette et ses mots compliqués. En vérité elle est épuisée. Epuisée.

Elle pleure parce que, enfin, elle a rappelé Pierre. Elle s'est toujours débrouillée pour connaître son numéro de téléphone et plusieurs fois, ça lui est arrivé de composer les dix chiffres qui la séparaient de lui, d'entendre sa voix et de raccrocher précipitamment. Une fois même, elle l'a suivi pendant toute une journée parce qu'elle voulait savoir où il vivait et quelle était sa voiture, où il travaillait, comment il s'habillait et s'il avait l'air soucieux. Elle a suivi sa femme aussi. Elle avait été obligée de reconnaître qu'elle était jolie et gaie et qu'elle avait des enfants de lui.

Elle pleure parce que son cœur s'est remis à battre aujourd'hui alors qu'elle n'y croyait plus depuis longtemps. Elle a eu une vie plus dure que ce qu'elle aurait imaginé. Elle a surtout connu la solitude. Elle croyait que c'était trop tard maintenant pour sentir quelque chose, qu'elle avait mangé tout son pain blanc. Surtout depuis qu'ils se sont excités un jour sur

une prise de sang, un examen de routine passé par hasard parce qu'elle se sentait patraque[244]. Tous, les petits docteurs et les grands professeurs, avaient un avis sur ce truc-là mais plus grand chose à dire quand il s'était agi de l'en sortir.

Elle pleure pour tellement de raisons qu'elle n'a pas envie d'y penser. C'est toute sa vie qui lui revient dans la figure. Alors, pour se protéger un peu, elle se dit qu'elle pleure pour le plaisir de pleurer et c'est tout.

***

Elle était déjà là quand je suis arrivé et elle m'a souri. Elle m'a dit c'est sûrement la première fois que je ne te fais pas attendre, tu vois il ne fallait pas désespérer et moi je lui ai répondu que je n'avais pas désespéré.

Nous ne nous sommes pas embrassés. Je lui ai dit tu n'as pas changé. C'est idiot comme remarque mais c'était ce que je pensais sauf que je la trouvais encore plus belle. Elle était très pâle et on voyait toutes ses petites veines bleues autour de ses yeux, sur ses paupières et sur ses tempes. Elle avait maigri et son visage était plus creux qu'avant. Elle avait l'air plus résignée alors que je me souviens de l'impression de vif-argent qu'elle donnait avant. Elle ne cessait de me regarder. Elle voulait que je lui parle, elle voulait que je me taise. Elle me souriait toujours. Elle voulait me revoir et moi je ne savais pas comment bouger mes mains ni si je pouvais fumer ou toucher son bras.

C'était une ville sinistre. Nous avons marché jusqu'au jardin public un peu plus loin.

Nous nous sommes raconté nos vies. C'était assez décousu. Nous gardions nos secrets. Elle cherchait ses mots. À un moment, elle m'a demandé la différence entre désarroi et désœuvrement. Je ne savais plus. Elle a fait un geste pour me signifier que, de toute façon, c'était sans importance. Elle disait que tout cela l'avait rendue trop amère ou trop dure en tout cas trop différente de ce qu'elle était vraiment à l'origine.

---

244 patraque : un peu fatigué

Nous n'avons presque pas évoqué sa maladie sauf au moment où elle a parlé de ses enfants en disant que ce n'était pas une vie pour eux. Peu de temps avant, elle avait voulu leur faire cuire des nouilles et même ça, elle n'y était pas arrivée à cause de la casserole d'eau qui était trop lourde à soulever et que non vraiment, ça n'était plus une vie. Ils avaient eu plus que leur temps de chagrin à présent.

Elle m'a fait parler de ma femme et de mes enfants et de mon travail. Et même de Marcheron. Elle voulait tout savoir mais je voyais bien que la plupart du temps, elle ne m'écoutait pas.

Nous étions assis sur un banc écaillé en face d'une fontaine qui n'avait rien dû cracher depuis le jour de son inauguration. Tout était laid. Triste et laid. L'humidité commençait à tomber et nous nous tassions[245] un peu sur nous-mêmes pour nous réchauffer.

Enfin elle s'est levée, il était temps pour elle d'y aller.

Elle m'a dit j'ai une faveur à te demander, juste une. Je voudrais te sentir. Et comme je ne répondais pas, elle m'a avoué que pendant toutes ces années elle avait eu envie de me sentir et de respirer mon odeur. Je gardais mes mains bien au fond des poches de mon manteau parce que sinon je…

Elle est allée derrière mon dos et elle s'est penchée sur mes cheveux. Elle est restée comme ça un long moment et je me sentais terriblement mal. Ensuite avec son nez, elle est allée au creux de ma nuque et tout autour de ma tête, elle a pris son temps et puis elle est descendue le long de mon cou vers le col de ma chemise. Elle inspirait et gardait, elle aussi, ses mains dans son dos. Ensuite elle a desserré ma cravate et ouvert les deux premiers boutons de ma chemise et j'ai senti le bout de ses narines toute froides contre la naissance de mes clavicules, je… je…

J'ai eu un mouvement un peu brusque. Elle s'est relevée dans mon dos et elle a posé ses deux mains bien à plat sur mes épaules. Elle m'a dit je vais m'en aller. Je voudrais que tu ne

245 se tasser : diminuer de taille

bouges pas et que tu ne te retournes pas. Je t'en supplie. Je t'en supplie.

Je n'ai pas bougé. De toute façon je n'en avais pas envie parce que je ne voulais pas qu'elle me voie avec mes yeux gonflés et ma gueule toute tordue.

J'ai attendu assez longtemps et je suis reparti vers ma voiture.

CLIC-CLAC

Cinq mois et demi que j'ai envie de Sarah Briot, la responsable des ventes.

Est-ce que je ne devrais pas plutôt dire : cinq mois et demi que je suis amoureux de Sarah Briot, la responsable des ventes ? Je ne sais pas.

Depuis tout ce temps, je ne peux pas penser à elle sans avoir une érection magnifique et comme c'est la première fois que ça m'arrive, je ne sais pas comment appeler ce sentiment.

Sarah Briot s'en doute. Non, elle n'a pas eu l'occasion de toucher mon pantalon ni de sentir quelque chose mais elle s'en doute[246].

Evidemment, elle ne sait pas que ça fera cinq mois et demi mardi parce qu'elle est moins attentive que moi aux chiffres (je suis expert-comptable, alors forcément…). Mais je sais qu'elle sait parce que c'est une maligne.

Elle parle aux hommes d'une façon qui me choquait avant et qui maintenant me désespère. Elle leur parle comme si elle avait des lunettes spéciales (du genre le rayon X de Superman) et qui lui permettent de voir exactement la taille du sexe de son interlocuteur.

La taille au repos j'entends. Alors évidemment, ça fait des drôles de rapports dans la boîte… Vous pouvez imaginer.

Elle vous serre la main, elle répond à vos questions, elle vous sourit, elle prend même un café avec vous dans un gobelet en plastique à la cafétéria et vous, comme un con, vous ne pensez qu'à serrer vos genoux ou à croiser vos jambes. C'est vraiment infernal.

Le pire, c'est qu'elle n'arrête pas de vous regarder dans les yeux pendant ce temps-là. Et dans les yeux uniquement.

---

246 s'en douter : se rendre compte

Sarah Briot n'est pas belle. Elle est mignonne et ce n'est pas pareil.

Elle n'est pas très grande, elle est blonde mais pas besoin d'être un grand manitou[247] pour voir que ce n'est pas sa vraie couleur, ce sont des mèches.

Comme toutes les filles, elle est souvent en pantalon et encore plus souvent en jeans. Ce qui est dommage.

Sarah Briot est un tout petit poil potelée[248]. Je l'entends souvent parler de régime avec ses copines au téléphone (comme elle parle fort et que je suis dans le bureau d'à côté, j'entends tout).

Elle dit qu'elle a 4 kilos à perdre pour atteindre les 50. J'y pense tous les jours parce que je l'avais marqué sur mon sous-main pendant qu'elle parlait : « 54 ! ! ! »

J'ai appris comme ça qu'elle avait déjà essayé la méthode Montignac et «… qu'(elle) regrettait ses cent balles », qu'elle avait détaché le cahier central du Biba du mois d'avril avec toutes les recettes spécial minceur d'Estelle Hallyday, qu'elle avait un poster géant dans sa cuisine minuscule qui indiquait toutes les calories de tous les aliments et qu'elle avait même acheté une petite balance de cuisine pour tout peser façon Weight Watchers…

Elle en parle souvent avec sa copine Marie qui est grande et maigre à ce que j'ai pu comprendre. (Entre nous c'est idiot parce que je vois pas ce que sa copine peut lui répondre…)

À ce niveau-là de ma description, les abrutis pourraient se demander : mais qu'est-ce qu'il trouve à cette fille ?

Ah, ah… je les arrête ! ! !

L'autre jour j'ai entendu Sarah Briot qui riait de bon cœur[249] en racontant (à Marie peut-être ?) qu'elle avait fini par refiler[250] la balance à sa mère pour qu'elle lui fasse « de bons gâteaux le dimanche » et ça la mettait vraiment de bonne humeur de raconter ça.

---

247 manitou : un grand chef
248 potelé : un peu gros
249 rire de bon cœur : rire franchement
250 refiler : redonner

D'autre part, Sarah Briot n'est pas vulgaire, elle est attirante. Tout en elle n'inspire que les caresses et ce n'est pas pareil non plus.

Alors fermez-la.

***

Une semaine avant la fête des mères, je flânais dans le rayon lingerie des Galeries Lafayette pendant ma pause déjeuner. Toutes les vendeuses, une rose rouge à la boutonnière, étaient sur les dents et guettaient les papas indécis.

J'avais calé ma serviette sous mon bras et je jouais à si-j'étais-marié-à-Sarah-Briot-qu'est-ce que-je-lui-achèterais ?...

Lou, Passionnata, Simone Pérèle, Lejaby, Aubade, la tête me tournait.

Certains trucs, je les trouvais trop coquins (c'était la fête des mères quand même), d'autres, je n'aimais pas la couleur ou pas la vendeuse (le fond de teint je veux bien mais quand même, il y a des limites).

Sans parler de tous les modèles que je ne comprenais pas.

Je me voyais mal en train de dégrafer ces tout petits boutons-pression microscopiques dans le feu de l'action et je n'arrivais pas à comprendre le mode d'emploi des porte-jarretelles (pour bien faire, est-ce qu'il faut les laisser ou les enlever ?).

J'avais chaud.

Finalement, j'ai trouvé, pour la future mère de mes enfants, un ensemble slip et soutien-gorge en soie gris très pâle de chez Christian Dior. La classe.

— Quelle taille de soutien-gorge fait madâme ?

J'ai posé ma serviette entre mes pieds.

— À peu près ça... lui dis-je, incurvant mes mains à quinze centimètres de ma poitrine.

— Vous n'avez aucune idée ? dit la vendeuse un peu sèchement. Combien elle mesure ?

— Ben, elle m'arrive à peu près là... répondis-je en montrant mon épaule.

— Je vois (moue consternée)... Ecoutez, je vais vous donner un 90 C, il est possible que ce soit trop grand mais la cliente pourra venir le changer sans problème. Vous gardez bien le ticket de caisse, hein ?

— Merci. Très bien, fis-je sur le ton du type qui emmène ses gosses en forêt tous les dimanches sans oublier les gourdes[251] et les k-ways[252].

— Et pour le slip ? Je vous mets le modèle classique ou le tanga ? Notez j'ai aussi le string mais je ne crois pas que ce soit ce que vous cherchez...

De quoi tu te mêles madame Micheline des Galeries Lafayette ?

On voit que tu ne connais pas LA Sarah Briot de chez Chopard... Minont. Celle qui laisse toujours voir un bout de son nombril et qui rentre dans le bureau des autres sans frapper.

Mais quand elle m'a montré le modèle, j'ai flanché[253]. Non, ce n'était vraiment pas possible de mettre un truc comme ça. À la limite, c'était presque un instrument de torture. J'ai pris le tanga qui «... cette année a tout du brésilien mais moins échancré sur les hanches, comme vous pouvez le voir vous-même. Je vous fais un paquet-cadeau monsieur ? »

Un tanga quoi.

Ouf.

J'ai fourré[254] le petit paquet rose entre deux dossiers et mon plan de Paris et je suis retourné devant l'écran de mon ordinateur.

Tu parles d'une pause.

Au moins quand il y aura les gosses, on trouvera des trucs plus faciles à choisir. Il faudra que je leur dise : « Non, les enfants, pas un gaufrier, voyons...»

***

251 petite bouteille en plastique ou en fer

252 k-way : marque de vêtements imperméables

253 flancher : perdre raison

254 fourrer : mettre à l'intérieur

C'est Mercier, mon collègue de l'exportation, qui m'a dit un jour :

— Elle te plaît bien, hein ?

On était chez Mario en train de compter nos tickets-restaurant et ce crétin voulait me la jouer copains de régiment et vas-y dis-moi tout que je te tape dans les côtes.

— Tu me diras, t'as bon goût hein !

Je n'avais pas envie de lui parler. Mais alors pas du tout.

— Il paraît qu'elle est bonne, hein… (gros clin d'œil)

J'en secouais la tête de désapprobation.

— C'est Dujoignot qui me l'a dit…

— Dujoignot est sorti avec elle !

J'étais perdu dans mes comptes.

— Nan mais il a appris des trucs par Movard, parce que Movard il l'a eue lui, et je peux te dire que…

Le voilà qui secoue ses doigts dans l'air comme pour les essorer en faisant le petit O de cOnnerie avec sa bouche.

— … Ouais une chaude hein… la Briot, ça on peut dire qu'elle a pas froid aux yeux hein… Des trucs, je pourrais même pas te les raconter…

— Ne raconte pas. C'est qui ce Movard ?

— Il était au service publicité mais il est parti avant ton arrivée. On était une structure trop petite pour lui alors tu vois…

— Je vois.

Pauvre Mercier. Il ne s'en remet pas. Il doit penser à tout un tas de positions sexuelles.

Pauvre Mercier. Tu sais que mes sœurs t'appellent Merdchié et qu'elles pouffent[255] encore en pensant à ta Ford Taunus.

Pauvre Mercier qui a essayé de baratiner Myriam alors qu'il a une chevalière en or avec ses initiales en surimpression.

Pauvre Mercier. Qui espère encore après les filles intelligentes et qui va à ses premiers rendez-vous avec son portable dans une housse en plastique accroché à la ceinture et son autoradio sous le bras.

Pauvre Mercier. Si tu savais comment mes sœurs parlent de toi… quand elles en parlent.

---

255 pouffer : rire

***

On ne peut jamais prévoir. Ni comment les choses vont se dérouler, ni pourquoi des trucs tout simples prennent soudain des proportions démentes. Là, par exemple, ma vie a changé d'un coup à cause de cent cinquante grammes de soie grise.

***

Depuis cinq ans et bientôt huit mois j'habite avec mes sœurs un appartement de 110 m² près du métro Convention.

Au début, J'habitais Juste avec ma sœur Fanny. Celle qui a quatre ans de moins que moi et qui est étudiante en médecine à la fac de Paris V. C'était une idée de nos parents pour faire des économies et pour être sûr que la petite ne serait pas perdue dans Paris, elle qui n'a connu que Tulle, son lycée, ses cafés et ses mobylettes bricolées.

Je m'entends bien avec Fanny parce qu'elle ne parle pas beaucoup. Et qu'elle est toujours d'accord pour tout.

Par exemple si c'est sa semaine de cuisiner et si je rapporte, disons une sole, parce que j'en ai eu envie, elle n'est pas du genre à gémir que je lui perturbe tous ses plans. Elle s'adapte.

Ce n'est pas exactement pareil avec Myriam.

Myriam, c'est l'aînée. On a même pas un an de différence mais vous nous verriez, vous ne pourriez même pas imaginer qu'on est frère et sœur. Elle parle tout le temps. Je pense même qu'elle est un peu siphonnée[256] mais c'est normal, c'est l'Artiste de la famille...

Après les Beaux-Arts, elle a fait de la photo, des collages avec du chanvre et de la paille de fer, des clips avec des taches de peinture sur les objectifs, des trucs avec son corps, de la création d'espace avec Loulou de La Rochette (?), des manifs, de la sculpture, de la danse et j'en oublie.

256 siphonnée : être folle

Pour l'instant elle peint des trucs que j'ai du mal à comprendre même en plissant[257] vachement[258] les yeux mais d'après Myriam, j'ai LA case artistique en moins et je ne sais pas voir ce qui est beau. Bon.

La dernière fois qu'on s'est engueulé c'est quand on est allé ensemble à l'exposition Boltanski (mais quelle idée aussi de m'emmener voir ça… franchement. Tu crois pas que j'avais l'air d'un con en train d'essayer de comprendre le sens de la visite ?).

Myriam est un vrai cœur d'artichaut, tous les six mois, depuis l'âge de quinze ans (ce qui doit faire à peu près trente-huit fois si je ne m'abuse), elle nous ramène l'homme de sa vie. Le Bon, le Vrai, le Mariage en blanc, le Ça y Est Cette Fois C'est du Solide, le Dernier, le Sûr, le Dernier des derniers. L'Europe à elle toute seule : Yoann était suédois, Giuseppe italien, Erick hollandais, Kiko espagnol et Laurent de Saint-Quentin-en-Yvelines. Evidemment il en reste trente-trois… Pour l'instant leur nom ne me revient pas.

Quand j'ai quitté mon studio pour emménager avec Fanny, Myriam était avec Kiko. Un futur réalisateur génial.

Au début, on ne la voyait pas beaucoup. De temps en temps ils s'invitaient à dîner tous les deux et Kiko apportait le vin. Toujours très bon. (Heureusement, vu qu'il n'avait que ça à foutre[259] de la journée : choisir le vin.)

J'aimais bien Kiko. Il regardait ma sœur douloureusement et puis il se resservait à boire en secouant la tête. Kiko fumait de drôles de choses et le lendemain, j'étais toujours obligé de mettre du pschitt-pschitt au chèvrefeuille pour faire passer l'odeur.

Les mois ont passé, Myriam est venue de plus en plus souvent et presque toujours seule. Elle s'enfermait avec Fanny dans sa chambre et je les entendais glousser jusqu'au milieu de la nuit. Un soir où je suis entré pour leur demander si elles voulaient une tisane ou quelque chose, je les ai vues toutes les deux allongées par terre en train d'écouter leur vieille cassette

---

257 plisser les yeux : yeux plus petits

258 vachement : beaucoup

259 foutre : faire

de Jean-Jacques Goldman : « Puisqueueueu tu pâââârs… et gnagnagna ».

Pathétique.

Quelquefois Myriam repartait. Quelquefois non.

Il y avait une brosse à dents en plus dans le verre duralex de la salle de bains et la nuit le canapé-lit était souvent déplié.

Et puis un jour elle nous a dit :

— Si c'est Kiko tu dis que je suis pas là… en désignant le téléphone…

Et puis, et puis, et puis… Un matin, elle m'a demandé :

— Ça t'ennuie pas si je reste un peu avec vous ?… Bien sûr je participerai aux frais…

J'ai fait gaffe[260] de ne pas casser ma biscotte parce que si y'a un truc dont j'ai horreur, c'est bien de casser mes biscottes et je lui ai dit :

— Pas de problème.

— Sympa. Merci.

— Juste un truc…

— Quoi ?

— J'aimerais mieux que tu fumes sur le balcon…

Elle m'a souri, elle s'est levée et m'a fait un gros smack d'artiste.

Evidemment ma biscotte s'est cassée et je me suis dit : « ça commence…» en touillant dans mon chocolat pour récupérer des petits bouts mais j'étais content quand même.

***

Ça m'avait quand même tracassé[261] toute la journée et le soir, j'ai mis les choses au point : on partage le loyer dans la mesure du possible, on s'organise pour les courses, la cuisine et le ménage, d'ailleurs les filles regardez la porte du frigidaire, il y a un calendrier avec nos semaines : toi Fanny en stabilo rose, toi Myriam en bleu et moi en jaune… Merci de prévenir quand vous dînez dehors ou quand vous ramenez des invités et à propos

260 faire gaffe : faire attention
261 tracasser : préoccuper

d'invités, si vous ramenez des hommes à la maison avec lesquels vous avez l'intention de coucher, merci de vous organiser toutes les deux pour la chambre et…

— Hé, ça va… ça va… t'excite pas… a dit Myriam.

— C'est vrai ça… a répondu sa sœur.

— Et toi ? Quand tu ramèneras une petite poule, t'es gentil de nous prévenir aussi… Hein ! Qu'on fasse disparaître nos bas-résille et nos vieilles capotes[262]…

Et les voilà qui ricanent de plus belle.

Malheur.

Ça se passait plutôt bien notre petite affaire. J'avoue que je n'y croyais pas trop mais j'avais tort… Quand des filles veulent que quelque chose se passe bien, ça se passe bien. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Quand j'y pense maintenant, je me rends compte à quel point l'arrivée de Myriam a été importante pour Fanny.

Elle, c'est tout le contraire de sa sœur, elle est romantique et fidèle. Et sensible.

Elle tombe toujours amoureuse d'un mec inaccessible qui habite à Pétaouchnok[263]. Depuis qu'elle a quinze ans, elle guette le courrier tous les matins et sursaute à chaque sonnerie de téléphone.

Ce n'est pas une vie.

Il y a eu Fabrice qui habitait à Lille (de Tulle, tu vois le travail…) et qui l'a noyée sous un flot de lettres passionnées où il ne parlait que de lui-même. Quatre ans d'amour juvénile et contrarié.

Ensuite, il y a eu Paul qui est parti comme médecin sans frontières du côté du Burkina-Faso en lui laissant l'amorce d'une vocation, de l'énergie pour râler contre la lenteur de la Poste et toutes ses larmes pour pleurer… Cinq ans d'amour exotique et contrarié.

---

262 capote : préservatif

263 Pétaouchnok : lieu inaccessible

Et maintenant c'est le pompon[264] : j'ai cru comprendre d'après leurs conversations nocturnes et leurs allusions à table que Fanny était amoureuse d'un médecin qui est déjà marié.

Je les ai entendues dans la salle de bains, Myriam lui a dit en se brossant les dents :

— Il a des enfanch's ?

J'imagine que Fanny était assise sur le couvercle des chiottes[265].

— Non.

— Jche préfèrch parche que… (elle crache)… avec des enfants ça doit être trop galère[266] tu vois. En tout cas, moi, je pourrais pas.

Fanny n'a pas répondu mais je suis sûr qu'elle était en train de mordiller ses cheveux en regardant le tapis de bain ou ses doigts de pied.

— Tu les cherches on dirait…

— Tu nous fatigues avec tes mecs à la mord-moi-le-nœud[267]. En plus les médecins c'est tous des emmerdeurs. Après il se mettra au golf et il sera toujours fourré dans des congrès au Club Med à Marrakech ou je ne sais où et toi, tu seras toujours toute seule…

— En plus, je te dis ça… C'est au cas où ça marcherait mais qui te dit que ça va marcher ?… Parce que l'Autre, tu crois pas qu'elle va lâcher le morceau comme ça. C'est qu'elle y tient à son bronzage de Marrakech pour faire chier la femme du dentiste au Rotary.

Fanny doit sourire, ça s'entend dans sa voix. Elle murmure :

— Tu dois avoir raison…

— Mais bien sûr que j'ai raison !

Six mois d'amour adultère et contrarié. (Peut-être.)

— Viens donc avec moi à la Galerie Delaunay samedi soir, d'abord je connais le traiteur du vernissage[268] et ça sera pas

264 c'est le pompon : c'est le comble
265 chiottes : water
266 galère : difficile
267 mord-moi-le-nœud : n'importe qui, n'importe quoi
268 vernissage : inauguration d'une exposition

dégueulasse[269]. Je suis sûre que Marc sera là... Il faut absolument que je te le présente ! Tu vas voir, c'est un mec super ! En plus il a un cul magnifique.

— Pffff, tu parles... C'est quoi comme expo ?

— J'm'en souviens plus. Tiens, tu me passes la serviette steu plaît[270] ?

Myriam améliorait souvent l'ordinaire en rapportant des petits plats de chez Fauchon et des bonnes bouteilles. Il faut dire qu'elle avait encore trouvé une combine[271] pas possible : pendant plusieurs semaines, elle avait potassé[272] des tas de bouquins et de magazines sur Diana (impossible de traverser le salon sans marcher sur la défunte...) et s'était exercée à la dessiner. Et tous les week-ends, elle plantait son barda au-dessus du pont de l'Alma et croquait les pleureuses du monde entier à côté de leur idole.

Pour une somme d'argent invraisemblable (« la connerie ça se paye ») une japonaise made in tour operator peut demander à ma sœur de la dessiner à côté de Diana qui rit (à la fête de l'école d'Harry) ou Diana qui pleure (avec les sidatiques de Belfast) ou Diana qui compatit (avec les sidatiques de Liverpool) ou Diana qui boude (à la commémoration du cinquantenaire du Débarquement).

Je salue l'artiste et je m'occupe de chambrer les bouteilles.

Oui notre affaire tournait bien. Fanny et moi ne parlions guère plus mais nous riions davantage. Myriam ne se calmait pas du tout mais elle peignait. Pour mes sœurs, j'étais l'homme idéal mais pas celui qu'elles voudraient épouser.

Je ne me suis jamais appesanti sur cette trouvaille, je me contentais de hausser les épaules en surveillant la porte du four.

***

---

269 Dégueulasse : sale, mauvais
270 steu plaît : s'il te plaît
271 combine : arrangement
272 potassé : étudié

Il aura donc fallu une poignée de lingerie pour faire un strike.

Finies les soirées assis au pied du canapé à regarder mes sœurs en soupirant. Finis les cocktails de Fanny made in salle-de-garde qui vous retournent la bidoche et vous remémorent tout un tas d'histoires salaces. Finies les engueulades[273] :

— Mais souviens-toi merde ! C'est important ! Il s'appelait Lilian ou Tristan ? ? ?

— J'en sais rien. Il articulait mal ton gars.

— Mais c'est pas possible ça ! Tu l'fais exprès ou quoi ? Essaye de te rappeler !

— « Est-ce que je pourrais parler à Myriam, c'est Ltfrgzqan. » Ça te va ?

Et elle partait dans la cuisine.

— Tu seras gentille de pas claquer la porte du frigo…

VLAM.

— … Et de lui donner l'adresse d'une bonne orthophoniste…

— Chmmchmpauv'con.

— Tiens on dirait que ça te ferait pas de mal non plus.

VLAM.

Finies les réconciliations devant mon fameux poulet au Boursin[274] (« alors ?… tu crois pas que t'es mieux ici avec nous plutôt qu'avec Ltfrgzqan dans un attrape-gogo[275] sous vide ? »).

Finies les semaines au stabilo[276], fini le marché du samedi matin, finis les Gala qui traînent dans les toilettes ouverts aux pages de l'horoscope, finis les artistes de tout poil[277] pour nous faire comprendre les chiffons de Boltanski, finies les nuits blanches, finis les polys[278] qu'il fallait faire réciter à Fanny, fini le stress des jours de résultats, finis les regards noirs à la voisine du dessous, finies les chansons de Jeff Buckley, finis les dimanches à lire des BD allongés sur la moquette, finies les

273 engueulade : forte dispute
274 Boursin : fromage
275 attrape-gogo : chose fausse pour tromper
276 stabilo : marque de feutre fluorescent
277 tout poil : tout style
278 polys : polycopiés

orgies de bonbons Haribo devant Sacrée soirée, fini le tube de dentifrice jamais rebouché qui sèche et qui me rend dingue.

Finie ma jeunesse.

***

On avait organisé un dîner pour fêter les examens de Fanny. Elle commençait à voir le bout du tunnel…

— Ouf ! plus que dix ans… disait-elle en souriant. Autour de la table basse, il y avait son interne (sans alliance, le lâche), (futur golfeur à Marrakech, je maintiens), ses copines de l'hôpital dont la fameuse Laura avec laquelle mes sœurs m'avaient monté un nombre incalculable de plans plus foireux les uns que les autres sous prétexte qu'elle avait parlé de moi un jour avec des trémolos dans la voix (ah !… le coup où elles m'avaient donné rendez-vous chez la fameuse Laura pour un anniversaire surprise et que je me suis retrouvé seul toute une soirée avec cette furie à chercher ses lentilles dans sa moquette en poil de chèvre en garant mes fesses…).

Il y avait Marc (j'en profitais pour voir ce qu'était « un beau cul »… mouaif…).

Il y avait des amis de Myriam que je n'avais jamais vus.

Je me demandais où elle dénichait[279] des étrangetés pareilles, des mecs tatoués de bas en haut et des filles montées sur des échasses pas croyables qui riaient pour n'importe quoi en secouant ce qui leur tenait lieu de chevelure.

Elles m'avaient dit :

— Amène des collègues si tu veux… C'est vrai, tu nous présentes jamais personne…

Et pour cause les filles… pensais-je plus tard en admirant la faune et la flore qui mangeaient mes cacahouètes vautrées[280] sur le canapé Cinna que maman m'avait offert pour mon diplôme de comptable, et pour cause…

Il était déjà assez tard et nous étions tous bien cassés quand Myriam partie chercher une bougie parfumée dans ma chambre

---

279 Dénicher : trouver

280 vautrer : assis en s'étalant

est revenue en glougloutant comme une dinde en chaleur avec le soutien-gorge de Sarah Briot entre le pouce et l'index.

Mes aïeux.

On peut dire que ça a été ma fête.

— Hé mais qu'est-ce que c'est que ça ? ! Attends Olivier, t'es au courant que y'a des accessoires de sex-shop dans ta chambre ?... De quoi donner la gaule[281] à tous les mecs de Paris ! Nous dis pas que t'es pas au courant ! ?

La voilà partie dans un show d'enfer, incontrôlable.

Elle se dandine, mime un strip-tease, renifle la culotte, se retient à l'halogène et tombe à la renverse.

Incontrôlable.

Tous les autres sont morts de rire. Même le champion de golf.

— C'est bon. Ça suffit j'ai dit. Donne-moi ça.

— C'est pour qui ? D'abord tu nous dis pour qui c'est... pas vrai les autres ?

Et voilà tous ces connards en train de siffler avec leurs doigts, de se cogner les dents contre leurs verres et de dégueulasser mon salon surtout !

— En plus t'as vu les lolos[282] qu'elle a ! ! ! Attends mais c'est au moins du 95 ! ! ! hurle cette abrutie de Laura.

— On s'embête pas hein... m'a soufflé Fanny en faisant des trucs tordus avec sa bouche.

Je me suis levé. J'ai pris mes clefs et mon blouson et j'ai claqué la porte.

VLAM.

J'ai dormi à l'hôtel Ibis de la porte de Versailles.

Non, je n'ai pas dormi. J'ai réfléchi.

J'ai passé une bonne partie de la nuit debout, le front appuyé contre la fenêtre à regarder le Parc des Expositions.

Qu'est-ce que c'est moche.

Au matin, ma décision était prise. Je n'avais même pas la gueule de bois[283] et je me suis tapé un petit-déjeuner grandiose.

---

281 gaule : maladie vénérienne

282 lolo : sein

283 gueule de bois : migraine, mal être après une fête

***

Je suis allé aux Puces[284].

C'est très rare que je prenne du temps pour moi.

J'étais comme un touriste à Paris. J'avais les mains dans les poches et je sentais bon l'after-shave Nina Ricci for Men distribué dans tous les hôtels Ibis du monde. J'aurais bien aimé que ma collègue de travail me surprenne au détour d'une allée :

— Oh Olivier !

— Oh Sarah !

— Oh Olivier, qu'est-ce que tu sens bon…

— Oh Sarah…

Je buvais le soleil devant une bière pression à la terrasse du Café des amis.

On était le 16 juin aux alentours de midi, il faisait beau et ma vie était belle.

J'ai acheté une cage à oiseaux tarabiscotée et pleine de chichis[285] en fer.

Le gars qui m'a vendu ça m'a assuré qu'elle datait du XIXe siècle et qu'elle avait appartenu à une famille très cotée puisqu'on l'avait retrouvée dans un hôtel particulier, intacte et patati et patata et vous réglez comment ?

J'avais envie de lui dire : te fatigue pas mon vieux, je m'en fous.

Quand je suis rentré, ça sentait le Monsieur Propre[286] depuis le rez-de-chaussée.

L'appartement était nickel. Pas un grain de poussière. Avec même un bouquet sur la table de la cuisine et un petit mot : « On est au Jardin des Plantes, à ce soir. Bisous. »

J'ai défait ma montre et je l'ai posée sur ma table de nuit. Le paquet Christian Dior était posé à côté comme si de rien n'était.

Aaahhh ! ! ! mes chéries…

---

284 Puces : marché de choses usées

285 chichi : choses inutiles

286 Monsieur propre : marque de détergent

Pour le dîner, je vais vous faire un poulet au Boursin i-noubli-able !

Bon, d'abord choisir le vin… et mettre un tablier bien sûr.

Et pour le dessert, un gâteau de semoule avec beaucoup de rhum. Fanny adore ça.

Je ne dis pas qu'on s'est pris dans les bras en se serrant très fort et en secouant la tête comme le font les Américains. Elles m'ont juste un peu souri en franchissant le seuil et j'ai vu dans leur visage toutes les petites fleurs du Jardin des Plantes.

Pour une fois, on n'était pas tellement pressé de débarrasser. Après la débauche de la veille personne n'avait l'intention de sortir et Mimi nous a servi un thé à la menthe sur la table de la cuisine.

— C'est quoi cette cage ? a demandé Fanny.

— Je l'ai achetée aux Puces ce matin à un gars qui ne vend que des cages anciennes… Elle te plaît ?

— Oui.

— Eh bien c'est pour vous.

— Ah bon ! Merci. Mais en quel honneur ? Parce qu'on est pleines de tact et de délicatesse a plaisanté Myriam en se dirigeant vers le balcon avec son paquet de Craven.

— En souvenir de moi. Vous n'aurez qu'à dire que l'oiseau s'est envolé…

— Pourquoi tu dis ça ! ?

— Je m'en vais les filles.

— Tu t'en vas où ? ? ?

— Je vais aller habiter ailleurs.

— Avec qui ? ? ?

— Seul.

— Mais pourquoi ? C'est à cause d'hier soir… Ecoute je te demande pardon, tu sais j'avais trop bu et…

— Non, non t'inquiète pas. Ça n'a rien à voir avec toi.

Fanny avait l'air vraiment sonnée et j'avais du mal à la regarder en face.

— T'en as marre de nous ?

— Nan c'est pas ça.

— Ben pourquoi alors ? On sentait que les larmes lui montaient aux yeux.

Myriam était plantée là entre la table et la fenêtre avec sa clope au bec[287] qui pendait tristement.

— Olivier, hé, qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis amoureux.

Tu pouvais pas le dire tout de suite espèce de crétin.

Et pourquoi tu nous l'as pas présentée ? Quoi ! T'as peur qu'on la fasse fuir. Tu nous connais bien mal… Si ? Tu nous connais bien… Ah ?

Elle s'appelle comment ?

Elle est mignonne ? Oui ? Ah merde…

Quoi ? Tu ne lui as presque pas parlé ! Mais t'es con ou quoi ? Oui t'es con ?

Mais non t'es pas con.

Tu ne lui as presque jamais parlé et tu déménages à cause d'elle ? Tu crois pas que tu mets la charrue avant les bœufs ? Tu mets la charrue où tu peux… vu comme ça, évidemment…

Tu vas lui parler quand ? Un jour. D'accord je vois le travail… Elle a de l'humour ? Ah, tant mieux, tant mieux.

Tu l'aimes vraiment ? Tu veux pas répondre ? On t'emmerde ?

T'as qu'à le dire tout de suite.

Tu nous inviteras à ton mariage ? Seulement si on promet d'être sage ?

Qui va me consoler quand j'aurais le cœur en compote ?

Et moi ? Qui va me faire réviser mes cours d'anat' ?

Qui va nous chouchouter maintenant ?

Elle est mignonne comment tu disais ?

Tu lui feras du poulet au Boursin ?

Tu vas nous manquer tu sais.

***

J'ai été étonné d'emmener si peu de choses. J'avais loué une fourgonnette chez Kiloutou[288] et un voyage a suffi.

---

287 clope au bec : cigarette à la bouche

288 Kiloutou : commerce de location de matériel

Je ne savais pas si je devais le prendre bien, genre voilà la preuve que tu n'es pas trop attaché aux biens de ce monde mon ami, ou carrément[289] mal, genre regarde mon ami : bientôt trente ans et onze cartons pour tout contenir… Ça ne fait pas bien lourd hein ?

Avant de partir je me suis assis une dernière fois dans la cuisine.

***

Les premières semaines, j'ai dormi sur un matelas à même le sol. J'avais lu dans un magazine que c'était très bon pour le dos.

Au bout de dix-sept jours, j'ai été chez Ikea : j'avais trop mal au dos.

Dieu sait que j'ai retourné le problème dans tous les sens. J'ai même dessiné des plans sur du papier à petits carreaux.

La vendeuse aussi pensait comme moi : dans un logement aussi « modeste » et aussi mal fichu (on aurait dit que j'avais loué trois petits couloirs…), le mieux, c'était un canapé-lit.

Et le moins cher, c'est un clic-clac.

Va pour le clic-clac.

J'ai aussi acheté un set-cuisine (soixante-cinq pièces pour 399 francs, essoreuse et râpe à fromage comprises), des bougies (on ne sait jamais…), un plaid (je ne sais pas, je trouvais que ça faisait chic d'acheter un plaid), une lampe (bof), un paillasson (prévoyant), des étagères (forcément), une plante verte (on verra bien…) et mille autres bricoles[290] (c'est le magasin qui veut ça).

***

Myriam et Fanny me laissaient régulièrement des messages sur le répondeur du genre : Tuuuuut « Comment on allume le four ? » tuuuuuut « On a allumé le four mais maintenant on se

289 carrément : complétement
290 bricole : petite chose

demande comment on change un plomb parce que tout a sauté…»

tuuuuuuut « On veut bien faire ce que t'as dit mais où t'as rangé la lampe de poche ?…» tuuuuuut « Hé c'est quoi le numéro des pompiers ? » tuuuut…

Je crois qu'elles en rajoutaient un peu, mais comme tous les gens qui vivent seuls, j'ai appris à guetter et même à espérer le petit clignotant rouge des messages en rentrant le soir.

Personne n'y échappe je crois.

***

Et soudain, votre vie s'accélère drôlement.

Et quand je perds le contrôle de la situation, j'ai tendance à paniquer, c'est bête.

Qu'est-ce que c'est « perdre le contrôle de la situation » ?

Perdre le contrôle de la situation, c'est tout simple. C'est Sarah Briot qui s'amène un matin dans la pièce où vous gagnez votre vie à la sueur de votre front et qui s'assoit sur le bord de votre bureau en tirant sur sa jupe.

Et qui vous dit :

— Elles sont sales tes lunettes non ?

Et qui sort un petit bout de liquette rose de dessous sa jupe et qui essuie vos lunettes avec comme si de rien n'était.

Là, vous bandez[291] si bien que vous pourriez soulever la table (avec un peu d'entraînement évidemment).

— Alors, il paraît que t'as déménagé ?

— Oui, il y a une quinzaine de jours.

(Ffffff respire… tout va bien…)

— T'es où maintenant ?

— Dans le dixième.

— Ah ! c'est marrant moi aussi.

— Ah bon ? !

— C'est bien on prendra le métro ensemble comme ça…

(C'est toujours un début.)

---

291 bander : état du sexe de l'homme en érection

— Tu ne vas pas faire une pendaison de la crémaillère ou un truc dans ce goût-là ?

— Si si ! Bien sûr !

(Première nouvelle.)

— Quand ?

— Eh bien, je ne sais pas encore… Tu sais, on m'a livré mes derniers meubles ce matin alors…

— Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir ? Ah non, ce soir, ce n'est pas possible. Avec tout le bazar et… Et puis je n'ai prévenu personne et…

— Tu n'as qu'à inviter que moi. Parce que moi, tu sais, je m'en fous du bazar, ça ne peut pas être pire que chez moi !…

— Ah… ben… ben si tu veux. Mais pas trop tôt alors ! ?…

— Très bien. Comme ça j'aurais le temps de repasser par chez moi pour me changer… Neuf heures ça te va ?

— Vingt et une heures, très bien.

— Bon, ben, à tout à l'heure alors ?…

Voilà exactement ce que j'appelle « perdre le contrôle de la situation ».

Je suis parti de bonne heure et pour la première fois de ma vie, je n'ai pas remis de l'ordre sur mon bureau avant d'éteindre la lumière.

La concierge me guettait, oui ils ont livré vos meubles mais quelle affaire avec le canapé pour monter les six étages !

Merci madame Rodriguez, merci. (Je n'oublierai pas vos étrennes madame Rodriguez…)

Trois petits couloirs en forme de champ de bataille ça peut avoir du charme…

***

Mettre le tarama au frais, réchauffer le coq au vin, à feux doux, d'accord, ouvrir les bouteilles, dresser une table de fortune, redescendre dare-dare[292] chez l'arabe chercher des serviettes en papier et une bouteille de Badoit, préparer la cafetière, prendre une douche, se parfumer (Eau Sauvage), se

292 dare-dare : rapidement

curer les oreilles, trouver une chemise pas trop froissée, baisser l'halogène, débrancher le téléphone, mettre de la musique (l'album Pirates de Rickie Lee Jones, tout est possible là-dessus…) (mais pas trop fort), arranger le plaid, allumer les bougies (tiens tiens…), inspirer, souffler, ne plus se regarder dans la glace.

Et les préservatifs ? (Dans le tiroir de la table de nuit, est-ce que ça fait pas trop près ?… et dans la salle de bains, est-ce que ça fait pas trop loin ?…)

Dring, dring.

Peut-on décemment dire que j'ai la situation bien en main ?

Sarah Briot est entrée chez moi. Belle comme le jour.

Plus tard dans la soirée alors que nous avions bien ri, bien dîné et laissé s'installer quelques silences rêveurs, il était clair que Sarah Briot passerait la nuit dans mes bras.

Seulement j'ai toujours eu du mal à prendre certaines décisions et pourtant, c'était vraiment le moment de poser mon verre et de tenter quelque chose.

Comme si la femme de Roger Rabbit était assise tout près de vous et que vous pensiez à votre plan d'épargne-logement…

Elle parlait de je ne sais quoi et me regardait du coin de l'œil.

Et soudain… soudain… J'ai pensé à ce canapé sur lequel nous étions assis.

Je commençais à me demander vraiment, intensément et posément comment ça s'ouvrait un clic-clac ?

Je pensais que le mieux ce serait de commencer par l'embrasser assez fougueusement puis de la renverser adroitement pour l'allonger sans incident…

Oui mais après… avec le clic-clac ?

Je me voyais déjà en train de m'énerver en silence sur un petit loquet tandis que sa langue chatouillait mes amygdales et que ses mains cherchaient mon ceinturon…

Enfin, pour l'instant, ce n'était pas vraiment le cas… elle commençait même à esquiver l'amorce d'un bâillement…

Tu parles d'un Don Juan. Quelle misère.

Et puis j'ai pensé à mes sœurs, je riais intérieurement en pensant à ces deux harpies.

On peut dire qu'elles auraient été à la fête si elles m'avaient vu en ce moment avec la cuisse de miss Univers contre ma cuisse et mes soucis domestiques pour ouvrir un canapé-lit de chez Ikea.

C'est à ce moment-là que Sarah Briot s'est retournée vers moi et qu'elle m'a dit :

— Tu es mignon quand tu souris.

En m'embrassant.

Et là, à cet instant précis, avec 54 kilos de féminité, de douceur et de caresses sur mes genoux, j'ai fermé les yeux, j'ai rejeté ma tête en arrière et j'ai pensé très fort : « Merci les filles ».

ÉPILOGUE

— Marguerite ! Quand est-ce qu'on mange ?

— Je t'emmerde.

Depuis que j'écris des nouvelles, mon mari m'appelle Marguerite en me tapant sur les fesses et il raconte dans les dîners qu'il va bientôt s'arrêter de travailler grâce à mes droits d'auteur :

— Attendez-moi ! ? Pas de problème, j'attends que ça tombe et je vais chercher les petits à l'école en Jaguar XK8. C'est prévu… Bien sûr il faudra que je lui masse les épaules de temps en temps et que je supporte ses petites crises de doute mais bon… le coupé ?… Je le prendrai vert dragon.

Il délire là-dessus et les autres ne savent plus trop sur quel pied danser.

Ils me disent sur le ton qu'on prend pour parler d'une maladie sexuellement transmissible :

— C'est vrai, t'écris ?

Et moi je hausse les épaules en montrant mon verre au maître de maison. Je grogne que non, n'importe quoi, presque rien. Et l'autre excité que j'ai épousé un jour de faiblesse nous en remet une couche :

— Attendez, mais elle ne vous a pas dit ? Choupinette tu ne leur as pas dit pour le prix que t'as gagné à Saint-Quentin ? Hé !… dix mille balles quand même ! ! ! Deux soirées avec son ordinateur qu'elle a acheté cinq cents francs dans une vente de charité et dix mille balles qui tombent !… Qui dit mieux ? Et je ne vous parle pas de tous ses autres prix… hein Choupinella, restons simples.

C'est vrai que dans ces moments-là, j'ai envie de le tuer.

Mais je le ferai pas.

D'abord parce qu'il pèse quatre-vingt-deux kilos (lui dit quatre-vingts, pure coquetterie) et ensuite parce qu'il a raison.

Il a raison, qu'est-ce que je deviens si je commence à trop y croire ?

Je plante[293] mon boulot[294] ? Je dis enfin des choses horribles à ma collègue Micheline ? Je m'achète un petit carnet en peau de zobi et je prends des notes pour plus tard ? Je me sens si seule, si loin, si proche, si différente ? Je vais me recueillir sur la tombe de Chateaubriand ? Je dis : « Nan pas ce soir, je t'en prie, j'ai la tête farcie[295] » ? J'oublie l'heure de la nourrice parce que j'ai un chapitre à terminer ?

Il faut les voir les enfants chez la nourrice à partir de cinq heures et demie. Vous sonnez, ils se précipitent tous vers la porte le cœur battant, celui qui vous ouvre est forcément déçu de vous voir puisque vous n'êtes pas là pour lui mais passé la première seconde d'abattement (bouche tordue, les épaules qui tombent et le doudou[296] qui retraîne par terre), le voilà qui se retourne vers votre fils (juste derrière lui) et qui hurle :

— LOUIS C'EST TA MAMAN ! ! ! ! !

Et vous entendez alors :

— Mais heu… ze sais.

***

Mais Marguerite fatigue avec toutes ces simagrées.

Elle veut en avoir le cœur net. Si elle doit aller à Combourg autant le savoir tout de suite.

Elle a choisi quelques nouvelles (deux nuits blanches), elle les a imprimées avec sa bécane[297] miteuse (plus de trois heures pour sortir cent trente-quatre pages !), elle a serré ses feuilles sur son cœur et les a portées au magasin de photocopies près de la fac de droit. Elle a fait la queue derrière des étudiantes

293 planter : laisser, abandonner
294 boulot : travail
295 farci : rempli
296 doudou : peluche ou tissu favori de l'enfant
297 bécane : matériel, ici, imprimante

bruyantes et haut perchées (elle s'est sentie plouc[298] et vieille la Marguerite).

La vendeuse a dit :

— Une reliure blanche ou une reliure noire ?

Et la voilà qui se morfond de nouveau (blanche ? ça fait un peu cul-cul[299] communiante non ?... mais noire, ça fait carrément trop sûre de soi, genre thèse de doctorat non ?... malheur de malheur).

Finalement la jeunette[300] s'impatiente :

— C'est quoi exactement ?

— Des nouvelles...

— Des nouvelles de quoi ?

— Non, mais pas des nouvelles de journaux, des nouvelles d'écriture vous voyez ?... C'est pour envoyer à un éditeur...

— ... ? ? ?... Ouais... bon ben ça nous dit pas la couleur de la reliure ça...

— Mettez ce que vous voulez je vous fais confiance (alea jacta est).

— Ben dans ce cas-là, je vous mets du turquoise parce qu'en ce moment on fait une promo sur le turquoise : 30 francs au lieu de 35... (Une reliure turquoise sur le bureau chic d'un éditeur élégant de la rive gauche... gloups.)

— D'accord, va pour le turquoise (ne contrarie pas le Destin ma fille).

L'autre soulève le couvercle de son gros Rank Xerox et te manipule ça comme de vulgaires polycopiés de droit civil et vas-y que je te retourne le paquet dans tous les sens et vas-y que je te corne le coin des feuilles.

L'artiste souffre en silence.

En encaissant ses sous[301], elle reprend la clope[302] qu'elle avait laissée sur sa caisse, et elle lâche :

— Ça parle de quoi vos trucs ?

---

298 plouc : ridicule
299 cul-cul : niais, naïf
300 jeunette : jeune sans expérience
301 sous : argent
302 clope : cigarette

— De tout.
— Ah.
— Mais surtout d'amour.
— Ah ?
Elle achète une magnifique enveloppe en papier kraft. La plus solide, la plus belle, la plus chère avec des coins rembourrés et un rabat inattaquable. La Rolls des enveloppes.
Elle va à la poste, elle demande des timbres de collection, les plus beaux, ceux qui représentent des tableaux d'art moderne. Elle les lèche avec amour, elle les colle avec grâce, elle jette un sort à l'enveloppe, elle la bénit, elle fait le signe de la croix dessus et quelques autres incantations qui doivent rester secrètes.
Elle s'approche de la fente « Paris et sa banlieue uniquement », elle embrasse son trésor une dernière fois, détourne les yeux et l'abandonne.
En face de la poste, il y a un bar. Elle s'y accoude, commande un calva[303]. Elle n'aime pas tellement ça mais bon, elle a son statut d'artiste maudite à travailler maintenant. Elle allume une cigarette et, à partir de cette minute, on peut le dire, elle attend.

***

Je n'ai rien dit à personne.
— Hé ? qu'est-ce que tu fais avec la clef de la boîte aux lettres en sautoir ?
— Rien.
— Hé ? qu'est-ce que tu fais avec toutes ces pubs pour Castorama à la main ?
— Rien.
— Hé ? qu'est-ce que tu fais avec la sacoche du facteur ?
— Rien je te dis !...
— Attends... mais t'es amoureuse de lui ou quoi ? !
Non. Je n'ai rien dit. Tu me vois répondre : « J'attends la réponse d'un éditeur. » La honte. Enfin... c'est fou ce qu'on reçoit comme pub maintenant, c'est vraiment n'importe quoi.

---

303 calva : calvados, alcool de pomme

***

Et puis le boulot, et puis Micheline et ses faux ongles mal collés, et puis les géraniums à rentrer, et puis les cassettes de Walt Disney, le petit train électrique, et la première visite chez le pédiatre de la saison, et puis le chien qui perd ses poils, et puis Eureka Street pour mesurer l'incommensurable, et puis le cinéma, et les amis et la famille, et puis d'autres émotions encore (mais pas grand chose à côté d'Eureka Street, c'est vrai).

Notre Marguerite s'est résignée à hiberner.

***

Trois mois plus tard.

ALLELUIA ! ALLÉLUIA ! ALLÉLU-U-U-U-IA !

Elle est arrivée.

La lettre.

Elle est bien légère.

Je la glisse sous mon pull et j'appelle ma Kiki :

« Kiiiiiiiikiiiiiii ! ! ! »

Je vais la lire toute seule, dans le silence et le recueillement du petit bois d'à côté qui sert de canisette à tous les chiens du quartier. (Notez que même dans de tels moments, je reste lucide.)

« Madame blablabla, c'est avec un grand intérêt que blablabla et c'est pourquoi blablabla j'aimerais vous rencontrer blablabla, veuillez prendre contact avec mon secrétariat blablabla dans l'espoir de vous blablabla chère madame blablabla... »

Je savoure.

Je savoure.

Je savoure.

La vengeance de Marguerite a sonné.

— Chéri ? Quand est-ce qu'on mange ?

— ? ? ?... Pourquoi tu me dis ça à moi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Non rien, c'est juste que j'aurais plus trop le temps pour la popote[304] avec toutes ces lettres d'admirateurs auxquelles il faudra répondre sans parler des festivals, des salons, des foires aux livres… de tous ces déplacements en France et dans les Dom-Tom ahlala… Mon Dieu. Au fait, bientôt visite régulière chez la manucure parce que tu sais… pendant les séances de signature c'est important d'avoir les mains impeccables… c'est fou comme les gens fantasment avec ça…

— C'est quoi ce délire ?

Marguerite laisse « s'échapper » la lettre de l'éditeur élégant de la rive gauche sur le ventre rebondi de son mari qui lit les petites annonces d'auto Plus.

— Attends mais hé ! Où tu vas là ? !

— Rien, j'en ai pas pour longtemps. C'est juste un truc que j'ai à dire à Micheline. Fais-toi beau je t'emmène à l'Aigle Noir ce soir…

— À l'Aigle Noir ! ? ? ?

— Oui. C'est là que Marguerite aurait emmené son Yann je suppose…

— C'est qui Yann ?

— Pffffff laisse tomber va… Tu ignores tout du monde littéraire.

***

J'ai donc pris contact avec le secrétariat. Un très bon contact je crois car la jeune femme a été plus que charmante.

Peut-être qu'elle avait un post-it rose fluo collé devant les yeux : « Si A.G appelle, être TRES charmante ! » souligné deux fois.

Peut-être…

Les chéris, ils doivent croire que j'ai envoyé mes nouvelles à d'autres… Ils redoutent d'être pris de vitesse. Un autre éditeur encore plus élégant situé dans une rue encore plus chic de la rive gauche avec une secrétaire encore plus charmante au téléphone avec un cul encore plus mignon.

---

304 popote : cuisine

Ah non, ce serait trop injuste pour eux.

Tu vois le désastre si je cartonne sous une autre jaquette tout ça parce que Machinette n'avait pas de post-it rose fluo devant les yeux ?

Je n'ose pas y penser.

Le rendez-vous est fixé dans une semaine. (On a tous assez traîné comme ça.)

Passé les premiers tracas[305] matériels : prendre un après-midi de congé (Micheline, je ne serai pas là demain !) ; confier les petits mais pas n'importe où, dans un endroit où ils seront heureux ; prévenir mon amour :

— Je vais à Paris demain. Pourquoi ?

— Pour affaire.

— C'est un rendez-vous galant ?

— Tout comme.

— C'est qui ?

— Le facteur.

— Ah ! j'aurais dû m'en douter...

...Survient le seul vrai problème important : comment vais-je m'habiller ?

Genre vraie future écrivain et sans aucune élégance parce que la vraie vie est ailleurs. Ne m'aimez pas pour mes gros seins ; aimez-moi pour ma substantifique moelle.

Genre vraie future pondeuse de best-seller et avec une permanente parce que la vraie vie est ici. Ne m'aimez pas pour mon talent ; aimez-moi pour mes pages people.

Genre croqueuse d'hommes élégants de la rive gauche et pour consommer tout de suite parce que la vraie vie est sur votre bureau. Ne m'aimez pas pour mon manuscrit ; aimez-moi pour ma magnifique moelle.

Hé Atala, on se calme.

Finalement je suis trop stressée, tu penses bien que ce n'est pas un jour comme ça qu'il faut penser à son jeu de jambes et perdre un bas sur le tapis. C'est sûrement le jour le plus grave de ma petite existence, je ne vais pas tout compromettre avec une tenue certes irrésistible mais tout à fait encombrante.

---

305 tracas : préoccupation

(Eh oui ! la mini mini jupe est une tenue encombrante.)

Je vais y aller en jean. Ni plus ni moins. Mon vieux 501, dix ans d'âge, vieilli en fût, stone washed avec ses rivets en cuivre et son étiquette rouge sur la fesse droite, celui qui a pris ma forme et mon odeur. Mon ami.

J'ai quand même une pensée émue pour cet homme élégant et brillant qui est en train de tripoter mon avenir entre ses mains fines (l'édite ? l'édite pas ?), le jean, c'est un peu raide il faut l'avouer.

Ah… que de soucis, que de soucis.

Bon, j'ai tranché. En jean mais avec de la lingerie à tomber par terre.

Mais ça, il ne la verra pas me direz-vous… Tatatata pas à moi, on n'arrive à la Très Haute Fonction d'éditeur sans avoir un don spécial pour détecter la lingerie fine la plus improbable.

Non, ces hommes-là savent.

Ils savent si la femme qui est assise en face d'eux porte un truc en coton au ras du nombril ou un slip Monoprix rose tout déformé ou une de ces petites folies qui font rougir les femmes (le prix qu'elles les payent) et rosir les hommes (le prix qu'ils devront payer).

Evidemment qu'ils savent.

Et là, je peux vous dire que j'ai mis le paquet (payable en deux chèques), j'ai pris un ensemble coordonné slip et soutien-gorge, quelque chose d'hallucinant.

Mon Dieu…

Super camelote, super matière, super façon, tout en soie ivoire avec de la dentelle de Calais tricotée main par des petites ouvrières françaises s'il vous plaît, doux, joli, précieux, tendre, inoubliable le genre de chose qui fond dans la bouche et pas dans la main.

Destin, me voilà.

En me regardant dans le miroir de la boutique (les malins, ils ont des éclairages spéciaux qui vous rendent mince et bronzée, les mêmes halogènes qu'il y a au-dessus des poissons morts dans les supermarchés de riches), je me suis dit pour la première fois depuis que Marguerite existe :

« Eh bien, je ne regrette pas tout ce temps passé à me ronger les ongles, et à faire de l'eczéma devant l'écran minuscule de mon ordinateur. Ah non ! Tout ça, tous ces bras de fer usant contre la trouille[306] et le manque de confiance en soi, toutes ces croûtes dans ma tête et toutes ces choses que j'ai perdues ou oubliées parce que je pensais à Clic-clac par exemple eh bien je ne les regrette pas…»

Je ne peux pas dire le prix exact parce qu'avec le politically correct, le bridge de mon mari, l'assurance de la voiture, le montant du RMI et tout ça, je risquerais de choquer mais sachez que c'est quelque chose d'ahurissant[307] ; et, vu ce que ça pèse, ne parlons pas du prix au kilo.

Enfin, on n'a rien sans rien, on n'attrape pas des mouches avec du vinaigre et on ne se fait pas éditer sans payer un peu de sa personne, non ?

***

Nous y voilà. Le sixième arrondissement de Paris. Le quartier où on rencontre autant d'écrivains que de contractuelles. Au cœur de la vie.

Je flanche[308].

J'ai mal au ventre, j'ai mal au foie, j'ai mal dans les jambes, je transpire à grosses gouttes et ma culotte à *** balles me rentre dans la raie des fesses.

Joli tableau.

Je me perds, le nom de la rue n'est indiqué nulle part, il y a des galeries d'art africain dans tous les sens et rien ne ressemble plus à un masque africain qu'un autre masque africain. Je commence à détester l'art africain.

Finalement je trouve.

On me fait patienter.

Je crois que je vais m'évanouir, je respire comme on nous a appris pour les accouchements. Allez… on… se… calme…

---

306 trouille : peur

307 ahurissant : incroyable

308 flancher : ne pas résister

Tiens-toi droite. Observe. Ça peut toujours servir. Inspire. Expire.

— Vous vous sentez bien ?

— Euh… oui, oui… ça va.

— Il est en rendez-vous mais il n'en a plus pour longtemps, il ne devrait pas tarder…

— Vous voulez un café ?

— Non. Merci. (Hé Machinette, tu vois pas que j'ai envie de vomir ? Aide-moi Machinette, une claque, un seau, une bassine, un Spasfon, un verre de coca bien froid… quelque chose. Je t'en supplie.)

Un sourire. Elle me fait un sourire.

***

En réalité, c'était de la curiosité. Ni plus ni moins.

Il voulait me voir. Il voulait voir la tête que j'avais. Il voulait voir à quoi ça ressemblait.

C'est tout.

Je ne vais pas raconter l'entretien. En ce moment, je soigne mon eczéma avec du goudron presque pur et ce n'est vraiment pas la peine d'en rajouter vu la couleur de ma baignoire. Donc, je ne raconte pas.

Allez, un petit peu quand même : à un moment, le chat (pour plus de détails voir Lucifer dans Cendrillon) qui regardait la souris gesticuler dans tous les sens entre ses pattes griffues, le chat qui s'amusait «… ce qu'elle est provinciale tout de même…», le chat qui prenait son temps a fini par lâcher :

— Ecoutez, je ne vous cache pas qu'il y a dans votre manuscrit des choses intéressantes et que vous avez un certain style mais (viennent ensuite pas mal de considérations sur les gens qui écrivent en général et le dur métier d'éditeur en particulier)… Nous ne pouvons pas dans l'état actuel des choses et pour des raisons que vous comprendrez aisément publier votre manuscrit. Par contre, je tiens à suivre de très près votre travail et sachez que j'y accorderai toujours la plus grande attention. Voilà.

Voilà.

Ducon.

J'en reste assise. Là encore, il n'y a pas d'autre mot.

Lui se lève (gestes amples et superbes), se dirige vers moi, fait mine de[309] me serrer la main… Ne voyant aucune réaction de ma part, fait mine de me tendre la main… Ne voyant aucune réaction de ma part, fait mine de me prendre la main… Ne voyant aucune…

— Que se passe-t-il ? Allons… ne soyez pas si abattue, vous savez c'est rarissime d'être publié dès son premier manuscrit. Vous savez j'ai confiance en vous. Je sens que nous ferons de grandes choses ensemble. Et même, je ne vous cache pas que je compte sur vous.

Arrête ton char Ben-Hur. Tu vois pas que je suis coincée.

— Ecoutez, je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'arrive mais je ne peux pas me lever. C'est comme si je n'avais plus de forces. C'est idiot.

— Ça vous arrive souvent ?

— Non. C'est la première fois.

— Vous souffrez ?

— Non. Enfin un peu mais c'est autre chose.

— Bougez les doigts pour voir.

— Je n'y arrive pas.

— Vous êtes sûre ? ? ?

— Ben… oui.

Long échange de regards, façon tu me tiens, je te tiens par la barbichette[310].

— (énervé) Vous le faites exprès ou quoi ?

— (très énervée) Mais bien sûr que non voyons ! ! !

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, non, ça va passer.

— Oui mais enfin bon, le problème c'est que j'ai d'autres rendez-vous moi… Vous ne pouvez pas rester là.

— Essayez encore…

— Rien.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire !

---

309 faire mine de : faire comme si

310 je te tiens par la barbichette : jeu infantil

— Je sais pas… qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ?… C’est peut-être une crise d’arthrose, ou un truc dû à une émotion trop forte.

— Si je vous dis : « Bon d’accord, je vous édite… vous vous relevez ? »

— Mais bien sûr que non. Pour qui me prenez-vous ? Est-ce que j’ai l’air aussi abrutie que ça ?

— Non mais je veux dire si je vous édite vraiment ?…

— D’abord je ne vous croirais pas… hé mais attendez, je ne suis pas là à vous demander la charité, je suis paralysée vous pouvez comprendre la différence ?

— (se frottant la figure contre ses mains fines) Et c’est à moi que ça devait arriver… Bon dieu…

— (regardant sa montre) Écoutez pour le moment, je vais vous déménager parce que là, j’ai vraiment besoin de mon bureau…

Et le voilà qui me pousse dans le couloir comme si j’étais dans un fauteuil roulant sauf que je ne suis pas dans un fauteuil roulant et que pour lui, ça doit faire une sacrée différence… Je me tasse bien.

Morfle[311] mon ami. Morfle.

***

— Vous voulez un café maintenant ?

— Oui. Avec plaisir. C’est gentil.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que j’appelle un médecin ?

— Non, non. Merci. Ça va partir comme c’est venu.

— Vous êtes trop contractée.

— Je sais.

Machinette n’a jamais eu de post-it rose collé sur son téléphone. Elle a été charmante avec moi l’autre fois parce que c’est une fille charmante.

Je n’aurais pas tout perdu aujourd’hui.

---

311 Morfler : endurer un coup dur.

C'est vrai. On n'a pas si souvent l'occasion de regarder pendant plusieurs heures une fille comme elle.

J'aime sa voix.

De temps en temps, elle me faisait des petits signes pour que je me sente moins seule.

Et puis les ordinateurs se sont tus, les répondeurs se sont mis en route, les lampes se sont éteintes et les lieux se sont vidés.

Je les voyais tous partir les uns après les autres et tous croyaient que j'étais là parce que j'avais rendez-vous. Tu parles.

Enfin Barbe-Bleue est sorti de son antre à faire pleurer les écrivaillons.

— Vous êtes encore là vous ! ! !

— Mais qu'est-ce que je vais faire de vous ?

— Je ne sais pas.

— Mais si je sais. Je vais appeler le Samu ou les pompiers et ils vont vous évacuer dans les cinq minutes qui suivent ! Vous n'avez pas l'intention de dormir là tout de même ? !

— Non, n'appelez personne, s'il vous plaît… Ça va se décoincer, je le sens…

— Certes mais je dois fermer, c'est quelque chose que vous pouvez comprendre non ?

— Descendez-moi sur le trottoir.

Tu penses bien que ce n'est pas lui qui m'a descendue. Il a hélé deux coursiers qui étaient dans les parages. Deux grands et beaux gars, des laquais tatoués pour ma chaise à porteurs.

Ils ont pris chacun un accoudoir et m'ont gentiment déposée en bas de l'immeuble.

Trop mignons.

Mon ex-futur éditeur, cet homme délicat qui compte sur moi dans l'avenir m'a saluée avec beaucoup de panache.

Il s'est éloigné en se retournant plusieurs fois et en secouant la tête comme pour se réveiller d'un mauvais rêve, non vraiment, il n'y croyait pas.

Au moins, il aura des trucs à raconter au dîner. C'est sa femme qui va être contente. Il ne va pas lui casser les oreilles avec la crise de l'édition ce soir.

***

Pour la première fois de la journée, j'étais bien.

Je regardais les serveurs du restaurant d'en face qui s'affairaient autour de leurs nappes damassées, ils étaient très stylés (comme mes nouvelles, pensais-je en ricanant), surtout un, que je matais avec soin.

Exactement le genre de french garçon de café qui détraque le système hormonal des grosses Américaines en Reebok.

J'ai fumé une cigarette merveilleusement bonne en recrachant la fumée lentement et en observant les passants.

Presque le bonheur (à quelques détails près dont la présence d'un horodateur sur ma droite qui puait la pisse de chien).

Combien de temps suis-je restée là, à contempler mon désastre ?

Je ne sais pas.

Le restaurant battait son plein et on voyait des couples attablés en terrasse qui riaient en buvant des ballons de rosé.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser : ...dans une autre vie peut-être, mon éditeur m'aurait emmenée déjeuner là « parce que c'est plus pratique », m'aurait fait rire aussi et proposé un vin bien meilleur que ce côteaux-de-Provence... m'aurait pressée de terminer ce roman « étonnamment mûr pour une jeune femme de votre âge...» puis pris le bras en me raccompagnant vers une borne de taxis. Il m'aurait fait un peu de charme...

... dans une autre vie sûrement.

***

Bon ben... c'est pas le tout Marguerite, mais j'ai du repassage qui m'attend moi...

Je me suis levée d'un bond en tirant sur mon jean et je me suis dirigée vers une jeune femme splendide assise sur le socle d'une statue d'Auguste Comte.

Regardez-la.

Belle, sensuelle, racée, avec des jambes irréprochables et des chevilles très fines, le nez retroussé, le front bombé, l'allure belliqueuse et fière.

Habillée avec de la ficelle et des tatouages.

Les lèvres et les ongles peints en noir.

Une fille incroyable.

Elle jetait régulièrement des regards agacés vers la rue adjacente. Je crois que son amoureux était en retard.

Je lui ai tendu mon manuscrit :

— Tenez, j'ai dit, cadeau. Pour que le temps vous paraisse moins long.

Je crois qu'elle m'a remerciée mais je n'en suis pas certaine parce qu'elle n'était pas française !... Navrée par ce petit détail, j'ai bien failli reprendre mon magnifique don et puis... à quoi bon me suis-je dit, et en m'éloignant, j'étais même plutôt contente.

Mon manuscrit se trouvait désormais entre les mains de la plus belle fille du monde.

Ça me consolait.

Un peu.

FIN

5933
Achevé d'imprimer en France (La flèche) par Brodard et Taupin
le 29 juin 2008. 47812 Dépôt légal juin 2008. EAN
9782290311783
dépôt légal dans la collection : août 2001
Éditions J'ai lu 87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion